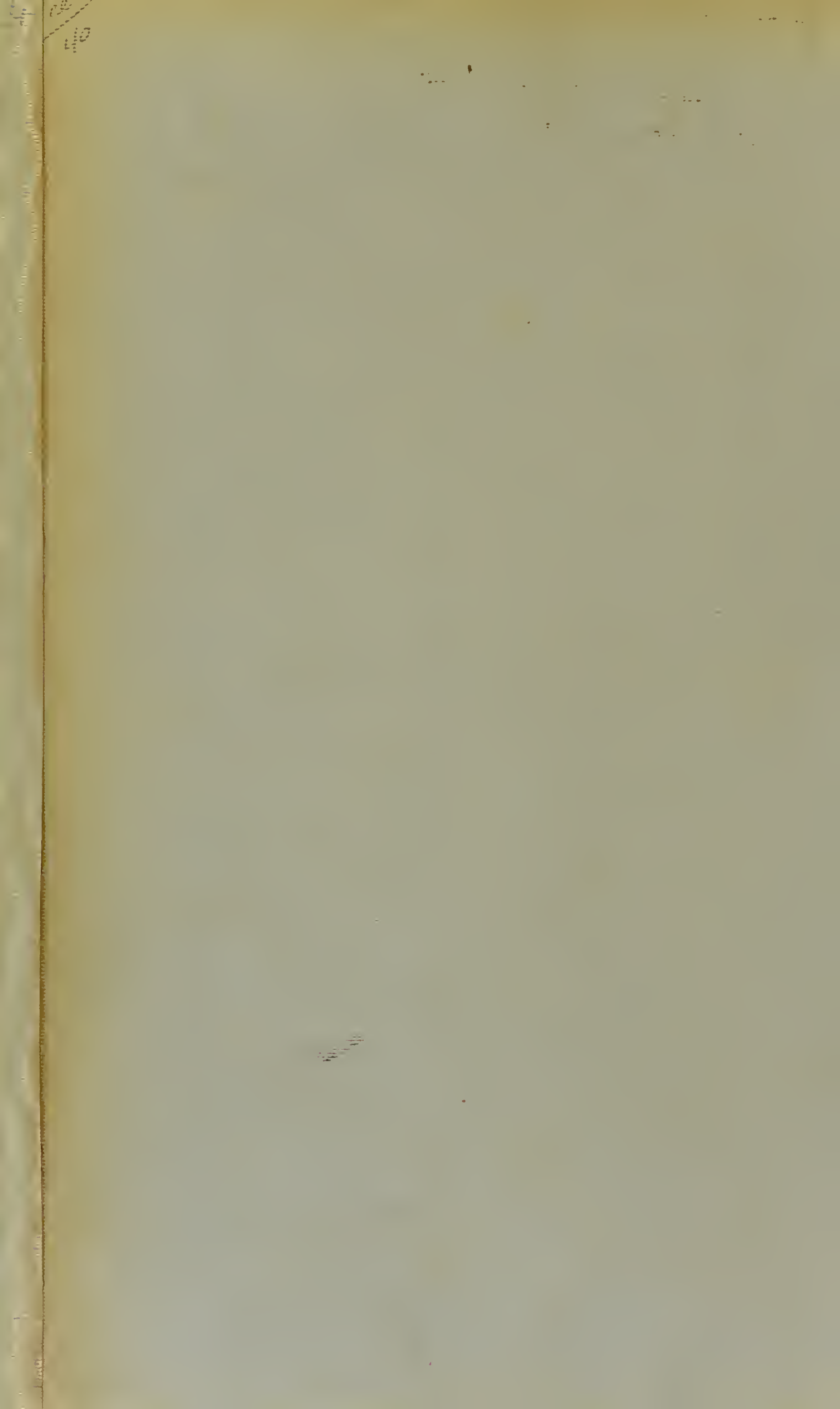






ŒUVRES CHOISIES

DE GAVARNI.

TYPOGRAPHIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
rue d'Erfurth, 1.
— Papeterie du Marais et de Sainte-Marie.

ŒUVRES CHOISIES

DE GAVARNI

Revues, corrigées et nouvellement classées par l'Auteur.

— ÉTUDES DE MŒURS CONTEMPORAINES. —

FOURBERIES DE FEMMES EN MATIÈRE DE SENTIMENT.

— CLICHY. — PARIS LE SOIR. —

AVEC DES NOTICES EN TÊTE DE CHAQUE SÉRIE,

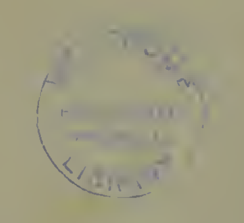
PAR MM. LAURENT-JAN, LIREUX & LÉON GOZLAN.



PARIS — 1846

PUBLIÉ PAR J. HETZEL,

RUE RICHELIEU, 76; — RUE MENARS, 10.



"GAVARNI."

[Paul Chevalier]

ŒUVRES CHOISIES

FOURBERIES DE FEMMES

EN MATIÈRE DE SENTIMENT.



J. HETZEL.

1846

FOURBERIES DE FEMMES.

Les hommes appellent défauts, chez les femmes, toutes les qualités qu'ils n'ont pas.

ŒHLNSTHSCHWRTZ,

Nom de philosophe prononcé au delà du Rhin.

Pour être d'un Allemand dont le nom se perd dans l'obscurité des consonnes les plus impraticables, cet axiome n'en est pas moins d'une vérité lumineuse, et d'un facile accès.

En effet, à entendre les hommes quand leurs ruses vulgaires ont échoué devant la candeur habile de la femme qu'ils voulaient tromper, ne dirait-on pas que leur propre vertu est la seule cause de leur insuccès? Ne retournent-ils pas constamment leur maladresse en franchise, et leur sottise en loyauté? Voyez-les surtout lorsque, dans leur grosse finesse, ils ont interprété au rebours la simplicité d'une femme. Une fois dans le piége qu'ils ont creusé de leur propre doute, que d'imprécations, de colères et de gémissements! Une bête fauve, prise par la patte, montre vraiment plus d'héroïsme et de dignité. — De ce moment, toutes les secourables condescendances des femmes pour notre jalouse irritabilité ; toutes les exquises tendresses de leur cœur ; tous les délicieux raffinements de leur sensibilité ; tous les voiles protecteurs qu'elles mettent, avec tant de grâce et de poésie, entre les yeux de ceux qu'elles aiment et la vérité trop vive; toutes ces merveilleuses délicatesses de leur âme et de leur esprit, ne sont plus que dissimulations, coquetteries et mensonges. — Mais écoutons-les toujours, car c'est alors que les hommes sont superbement niais. — Oh ! oh ! s'écrient-ils, en faisant la grosse voix, nous sommes les forts, nous sommes les courageux, nous sommes les maîtres, nous autres ; et, de par Dieu! (*le juron varie*) pour l'emporter, de haut et en toute chose, sur ces femmes que leur seule faiblesse défend, il nous suffirait de le vouloir...... Mais, ajoutent-ils, sans rire, et en prenant des allures de père noble, cette lutte de ruse répugne à

la noblesse de notre sexe, et nous cédons de grand cœur à l'autre la suprématie de l'astuce, et la royauté de la Fourberie.

Là-dessus, ces messieurs se drapent majestueusement dans leur dédain, car il est convenu que ce gros mot lâché, l'orgueil masculin est sauf et parfaitement vengé.

C'est ainsi que, chaque jour, les hommes font à leurs dépens hausser tant de blanches épaules, et sourire tant de frais visages. — Vanité misérable et puérile. — Comment, parce que les femmes savent mieux que nous employer la vérité, il faut les accuser d'affectation et d'imposture ! Mais d'abord, quelle est donc cette vérité au nom de laquelle les hommes veulent excuser la lourdeur de leur imagination? Est-ce que, par hasard, ils la croiraient une et indivisible comme feu la république française? L'erreur serait par trop adorable. Il y a beaucoup de mensonges, dites-vous; eh bien, puisque chaque mensonge est le contraire d'une vérité, il doit y avoir précisément autant de vérités que de mensonges. Pas une de plus, pas une de moins — Et que de vérités les femmes ont alors ! Vérités du jour, vérités de la veille, vérités du lendemain, vérités simples, vérités adroites, vérités difficiles, et même vérités franches ; vérités de la jeune fille, vérités de la maîtresse, vérités de l'épouse, toutes vérités plus vraies les unes que les autres, sinon pour celles qui les disent, du moins pour ceux qui les croient, — et c'est tout ce que demande la vérité. — Voilà ce que les femmes connaissent toutes ; voilà ce qui fait leur science en candeur, et notre balourdise en tromperie ; voilà enfin ce que nous devons tous avouer, au lieu de gémir ou de faire les méchants.

Toutefois, si les hommes pouvaient essayer de se défendre contre ce brillant répertoire de la franchise féminine, on excuserait peut-être leurs folles rodomontades. Mais les malheureux ne possèdent, hélas! que deux vieilles vérités toujours les mêmes, les vérités de Figaro ; à savoir : la tout à fait fausse, et la tout à fait vraie; celle de Basile et celle d'Antonio, c'est-à-dire, la calomnie ou la sottise. — Oui ou non, blanc ou noir, et c'est tout. — Mon Dieu oui ! deux pauvres vérités si usées, si usées, que deux faussetés un peu neuves seraient vraiment plus honnêtes. Ne voilà-t-il pas un joli bagage pour se promener dans la vie? Quelle misère ! Etonnez-vous donc après ça d'être toujours vaincus, et reprochez encore aux femmes de manquer de vérités !

Mais en admettant même que les femmes exagèrent parfois cette politesse de leur cœur que nous nommons si durement hypocrisie, il faudrait encore reconnaître combien il est facile de ne pas s'y tromper. Si un homme veut absolument qu'on lui jure une chose fausse, il est vrai que, pour le satisfaire, on lui fera le serment demandé, mais aussitôt un sourire correctif ou un geste consciencieux viendra certainement démentir la parole. A moins de crier gare ou d'allumer un lampion, il nous semble peu aisé de désigner un péril d'une façon plus claire. Maintenant si votre vanité ne veut croire ni le geste ni le sourire, ne vous en prenez qu'à elle de l'erreur où vous tombez. — Pour les phrases à triple sens, il faut tâcher de trouver le vrai, sans jamais excuser la pauvreté de son esprit aux dépens de cette admirable richesse de la langue des femmes. Richesse! dites-vous. Oui, richesse; car si un fleuve fertilise plus de contrées en raison de ses méandres, plus une phrase a aussi de détours, plus elle féconde de pensées.

En dépit de ces raisons aussi justes que connues, les hommes n'en crient pas moins à la fourberie, au plus innocent mensonge qu'ils croient comprendre dans la femme qu'ils aiment. — Pour eux, c'est autre chose; leur grossièreté se change en rondeur, et leur dureté en indépendance. Ils peuvent mentir impudemment, froisser brutalement les plus chers sentiments du cœur, insulter sottement aux plus chastes croyances, jouer même les esprits forts en sacrifiant à la raillerie jusqu'à l'honneur de leur famille; cela est franc, cela est loyal, cela n'est pas fourbe. — Non, certes, car c'est infâme. — Cependant, comme le but de toute chose, en ce monde, n'est pas le vrai, mais le bien, il s'agit de s'entendre un peu à ce sujet. — Ces délicates attentions des femmes pour toute vérité qui nous est blessante; ce respect touchant pour notre bonheur, quand elles savent que ce bonheur n'existe plus; ces douces et inquiètes prévenances pour éloigner tout soupçon de notre esprit lorsque nous avons perdu leur amour; vous appelez cela fourberies? Eh bien, soit, va pour fourberies. Mais alors comme les femmes nous sauvent autant de douleurs par leurs ingénieux mensonges que vous en causez par votre sotte franchise, Dieu nous conserve leur fourberie, et nous garde de votre vertu

LAURENT-JAN.



— Henri est fort bien... mais je crois que c'est Charles que j'aime le mieux.
— Alors, épouse Henri.

Gavarni   Gravé par Gorbay



— Comment saviez-vous, Papa, que j'aimais Mosieu Léon ?
— Parce que tu me parlais toujours de Mosieu Paul.

Par Gavarni. Gravé par Lavieille.



— Quand je pense que M. Coquardeau va être mon mari, ça me fait de la peine pour Alexandre.

— Et à moi pour Coquardeau.



Vois-tu, ma petite, quand un amoureux commence à devenir dangereux, faut se dépêcher d'en avoir deux... après on ne peut plus, et on fait des bêtises !

Par Gavarni. Gravé par Lavieille.



Oui, ma chère, mon mari a eu l'infamie de faire venir cette créature dans ma maison, sous mes yeux! et cela quand il sait que la seule affection que j'aie en ce monde est à deux cents lieues d'ici!...

Les hommes sont lâches!...

...r Gavarni. Gravé par Bareste.



— Comment, ma petite, je viens de rencontrer ton mari avec M. Edouard !

— Eh bien ?

— Ah çà !... ils sont donc bien ensemble, à présent ?

— Parbleu !

— O Virginie ! je te reconnais bien là !

Par Gavarni. Gravé par Verdeil.



— Entends-moi bien : demain matin, il ira t'engager à dîner ; si tu lui vois son parapluie, c'est qu'il n'aura pas sa stalle aux Français, alors tu n'accepteras pas ; s'il n'a pas de parapluie, tu viendras dîner.

— Mais (il faut penser à tout) s'il pleut demain matin ?...

— S'il pleut, il sera mouillé, voilà tout... Si je ne veux pas qu'il ait un parapluie, moi, il n'en aura pas !... Tu es donc bête ?...

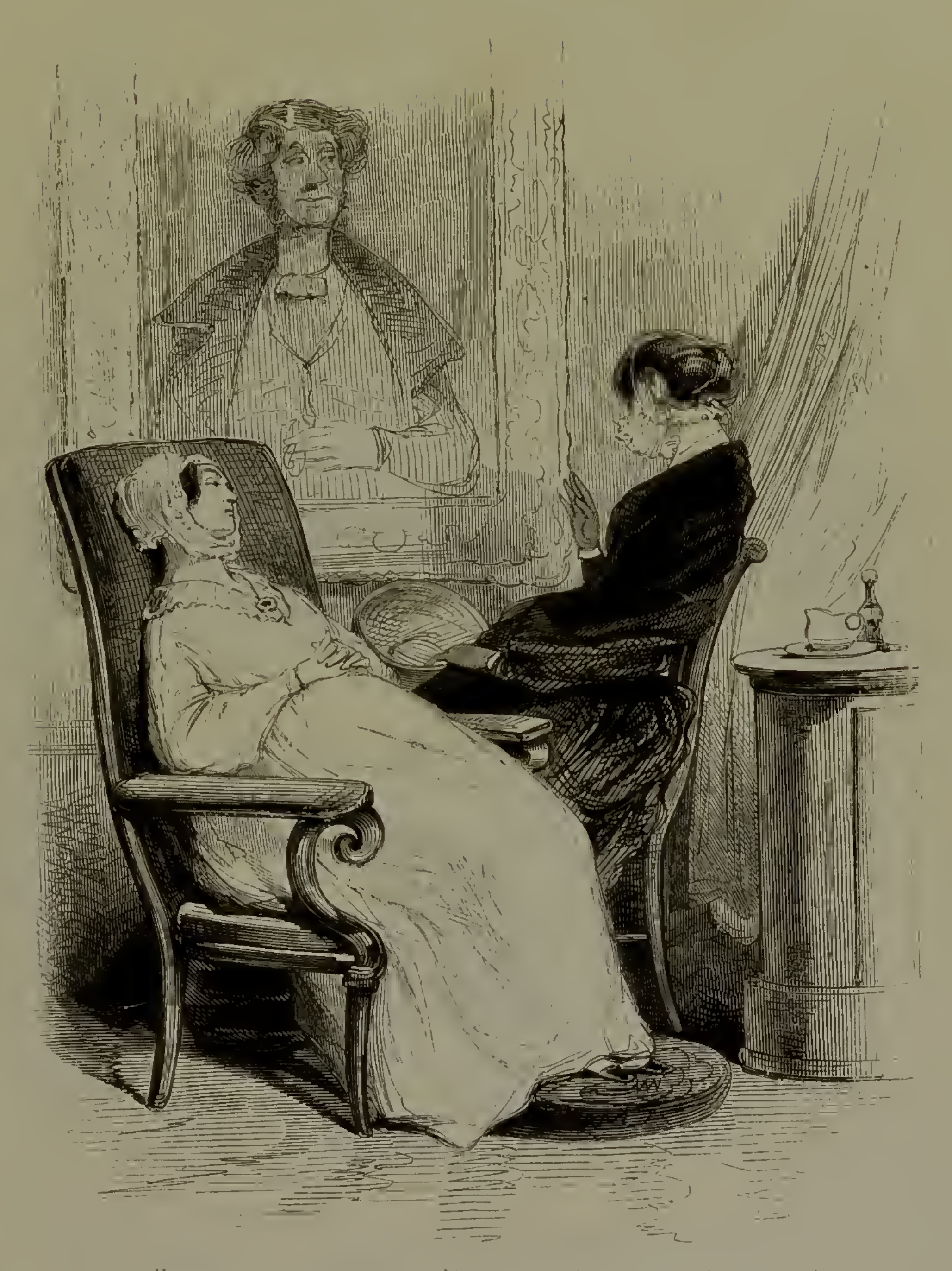
Par Gavarni. Gravé par Bareste.



Le v'là !... ôte ton chapeau

Ph. Gavarni

Gravé par Soyer.



— Vraiment, dans ta position, tu as bien tort, ma chère petite, de laisser un vilain singe comme ça pendu sous tes yeux toute la journée...

— Qu'est-ce que ça peut faire?

— Ça fait que le petit dernier de Caroline ressemble à Mosieu Coquardeau; voilà ce que ça fait!... C'est bien gai pour une mère!

Par Gavarni. Gravé par Guillaumot



— Qu'est-ce que tu as?

— J'ai que je viens de rencontrer Jules avec madame Bouvier!...

— Eh bien! qu'est-ce que ça te fait?

— Ça me fait!... C'est indécent.

— On te rencontre bien avec lui.

— C'est bien bête ce que tu dis là... au moins moi, on sait que c'est ton ami.

Par Gavarni. Gravé par Porret et Blanadet.



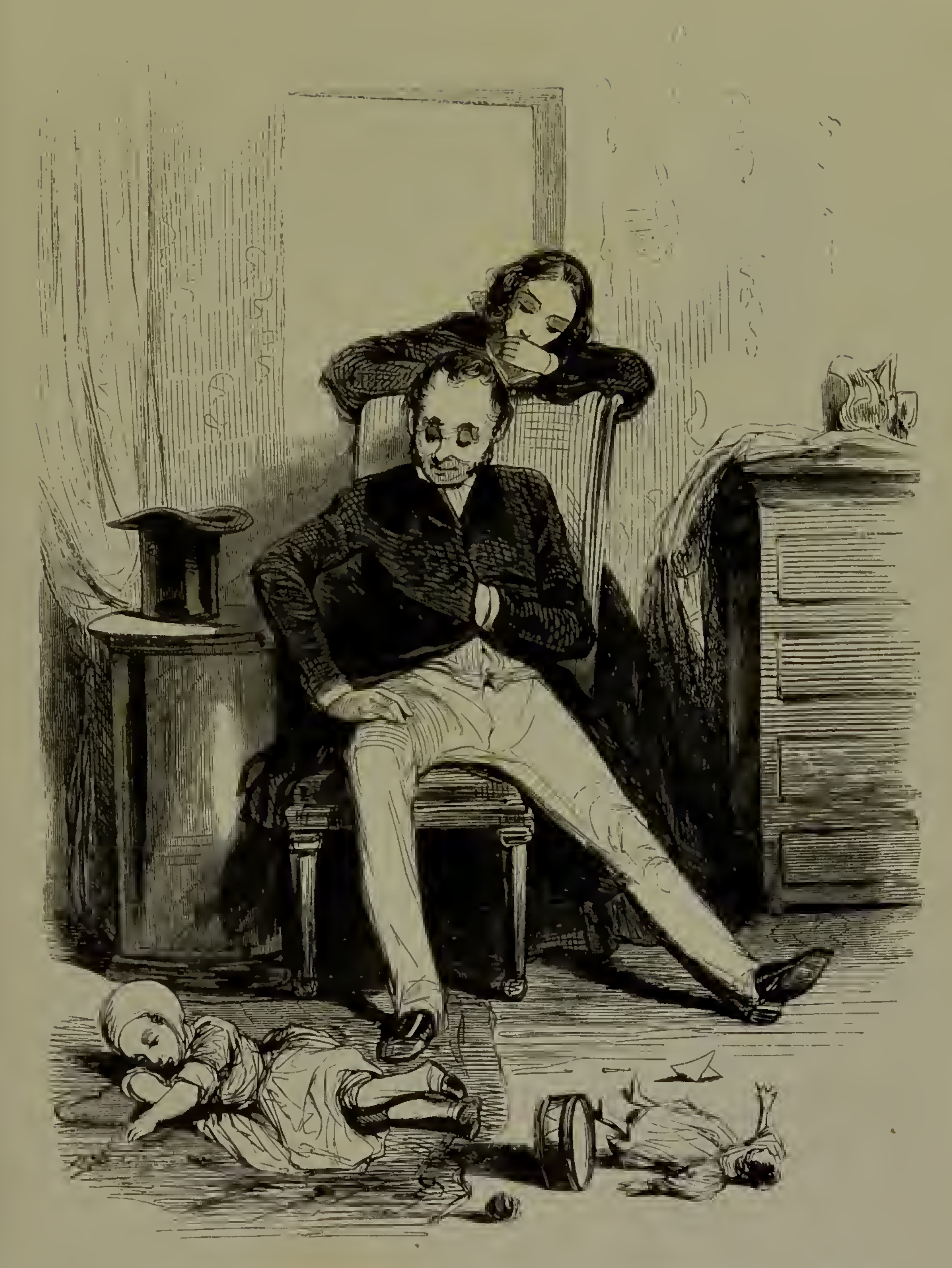
Loulou !... Loulou, voilà midi qui sonne au salon, tu sais que tu as affaire !... et le salon va bien : c'est Mosieu Jules qui l'a arrangé hier.

Par Gavarni. Gravé par Loiseau.



Ah! c'est le jeune homme dont tu m'as parlé, madame Coquardy.... Vous voulez donc entrer dans le bâtiment, jeune homme?... Eh ben! mais... c'est très-bien... Faut faire monter un lit dans une chambre d'en haut, v'là tout.

Par Gavarni
Gravé par Gusman.



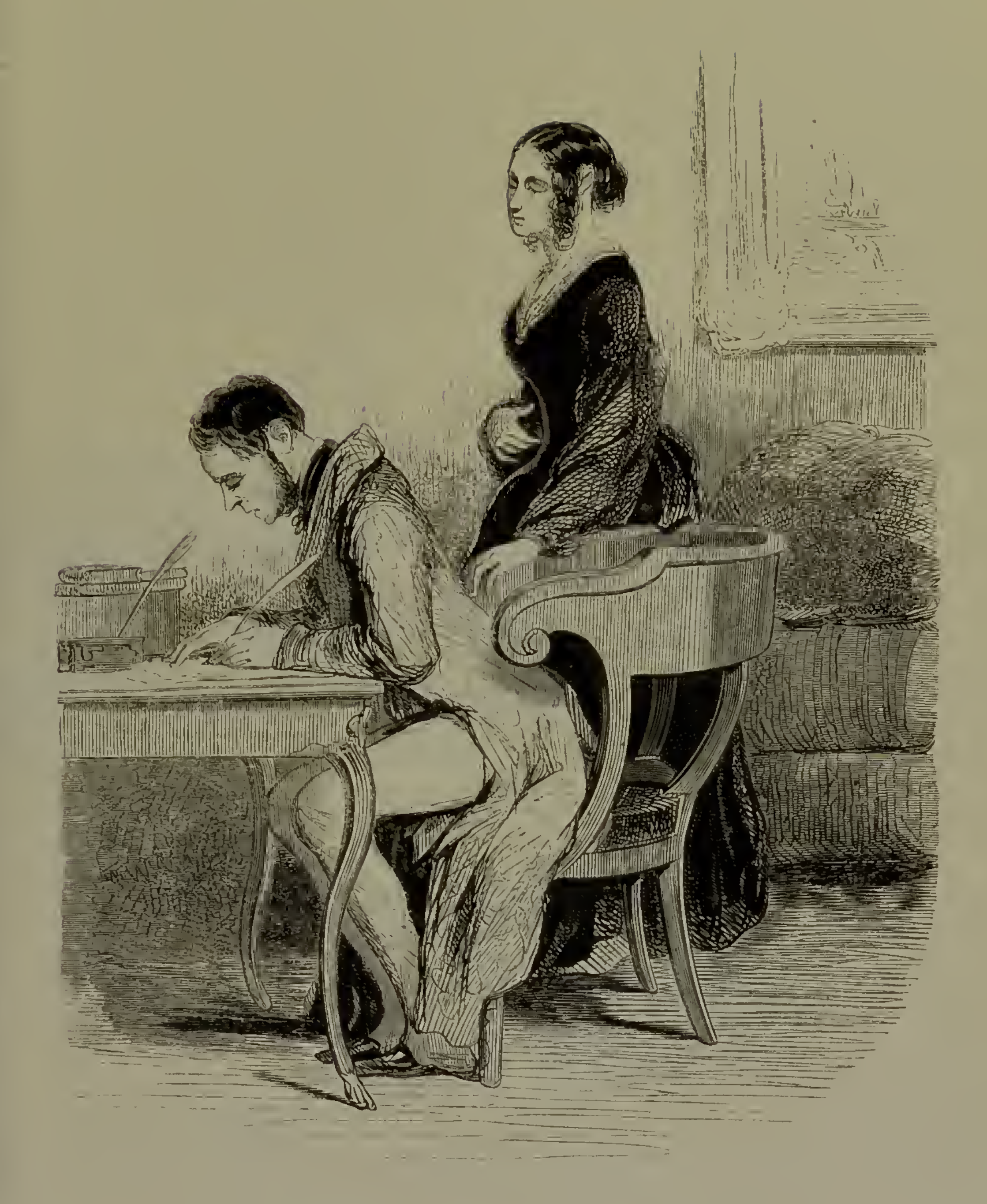
Tu ne sais pas, mosieu Coquardeau, ce que ta fille a fait? La mâtine! n'a-t-elle pas jeté sa cathos dans le jardin de mosieu Alexandre (ce mosieu du rez-de-chaussée qui a cette barbe)... Il a eu la politesse de remonter la cathos à mademoiselle Nini. Il est fort honnête ce mosieu... c'est égal, il me déplairait.

Par Gavarni. Gravé par Deghouy



Allez au bal de l'Opéra avec madame de Coquardeau, allez, madame Prudhomme, j'y consens : il y a toujours dans la confiance, quelque aveugle qu'elle soit, une noblesse qui, songez-y bien, manquerait à la ruse.

Paul Gavarni. Gravé par Brugnot

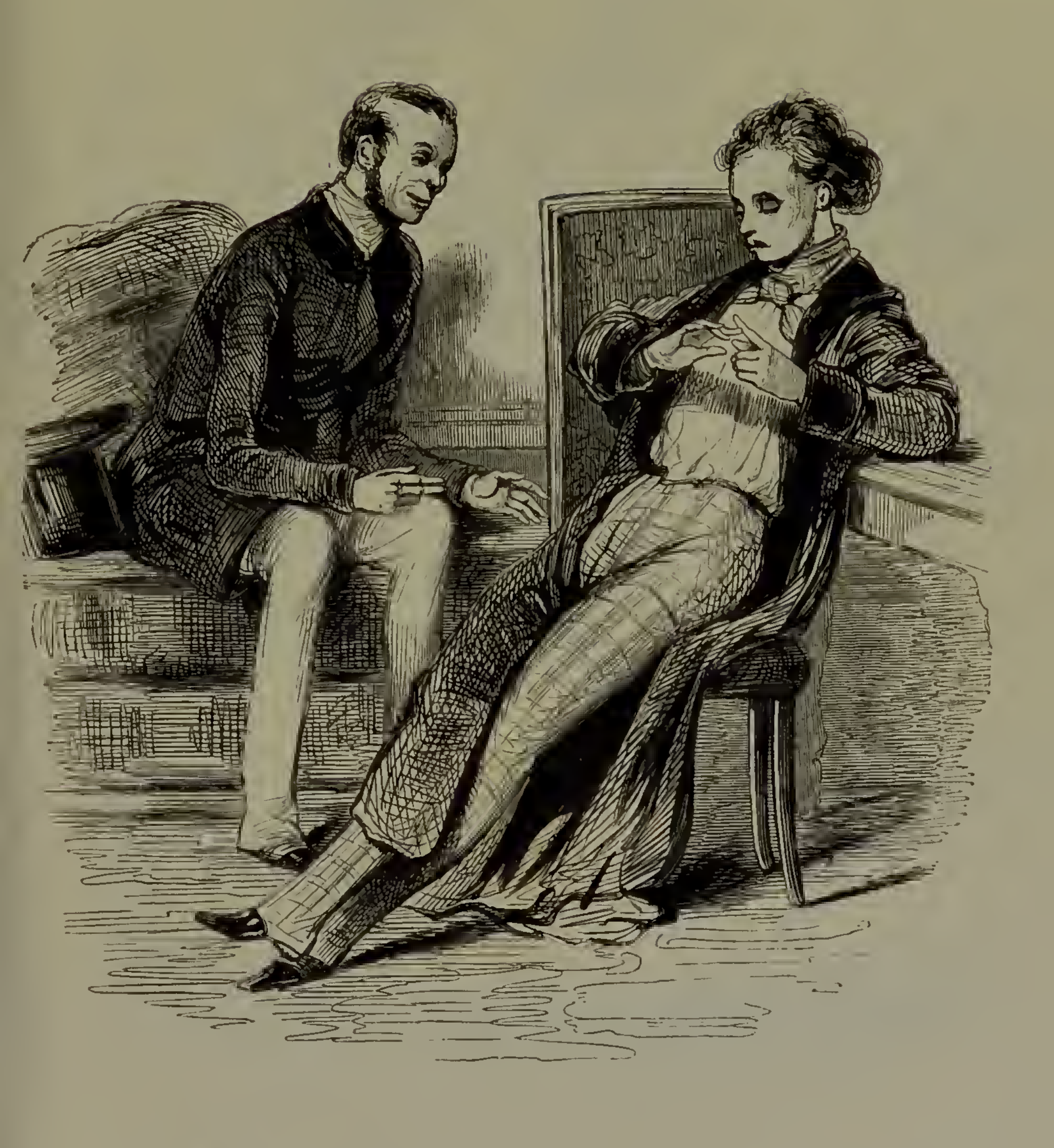


Mon cher Monsieur,

Caroline me charge de vous rappeler certain duo dont elle raffolle, et que vous lui avez promis. Vous seriez vraiment bien aimable de venir dîner avec elle aujourd'hui, et de lui apporter votre musique. Pour moi, je serai privé du plaisir de vous entendre, car je suis attendu à Versailles. Plaignez-moi, mon cher monsieur, et croyez-moi toujours votre bien affectionné.

COQUARDEAU.

Par Gavarni. Gravé par Bedzilowicz.



Voyons, mon cher Gustave, soyez le plus raisonnable... Il ne faut pas être comme ça pour un mot... Vous savez comment est ma femme... mais elle est bonne au fond, et nous avons vraiment beaucoup d'amitié pour vous... Voyons! venez ce soir... Allons, vous viendrez ce soir...

Par Gavarni. Gravé par Verdeil.



— C'est égal, je trouve que le Parrain de la petite vient trop chez nous...

— Ces noisettes-là ne sont guère bonnes !

— Et ça fait jaser... tu sais bien que ce n'est pas pour moi que je dis ça : tu me connais...

— Oh ! tu feras ce que tu voudras, mais tu passeras pour un homme sans caractère... En v'là encore une creuse.

Par Gavarni

Gravé par Lavieille.

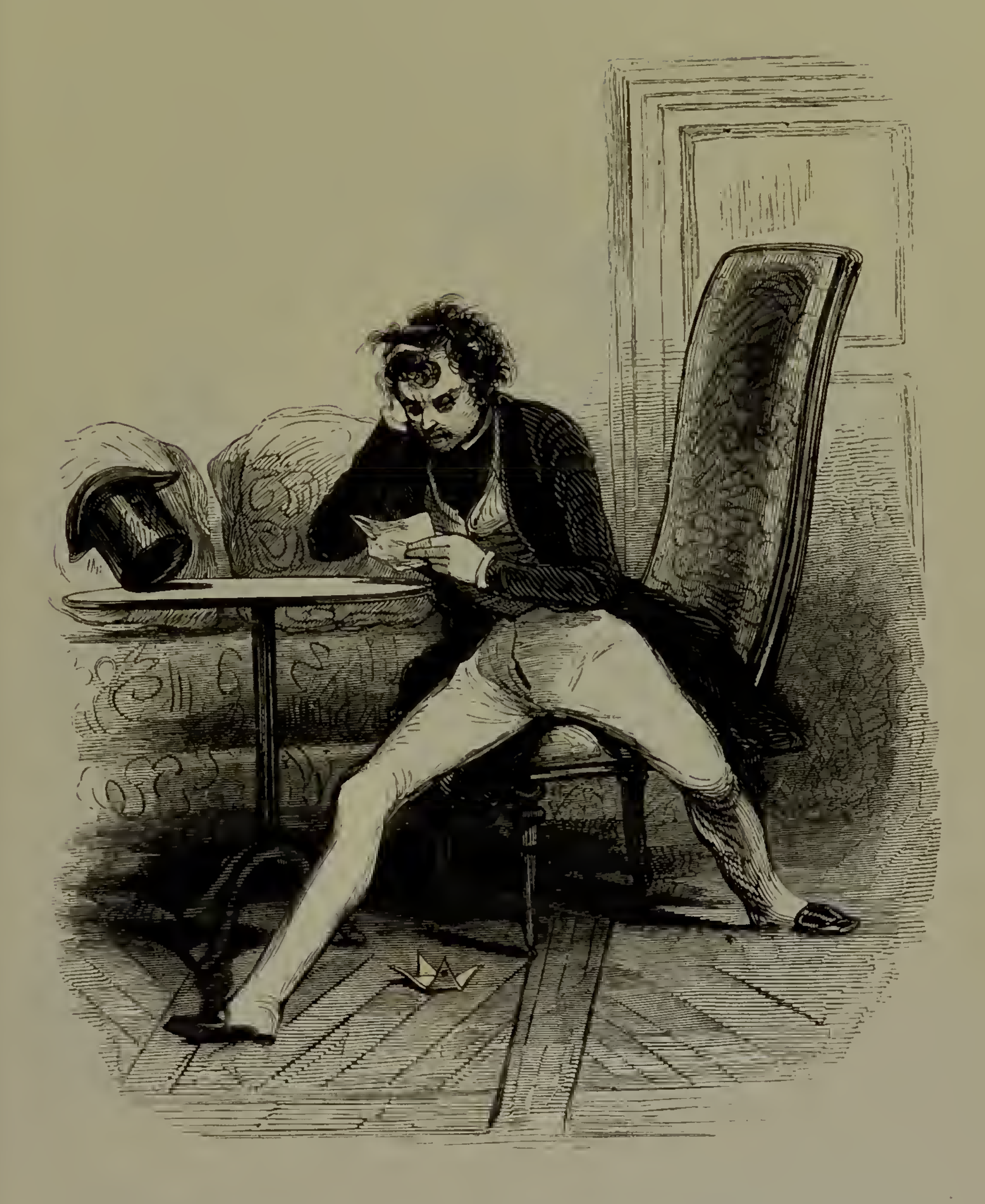


— Qu'est-ce que c'est que ce mosieu qui sort d'ici?

— Ah! mon Dieu! il ne t'a pas parlé?... C'est un mosieu qui venait pour l'affaire d'Ancelin.... et qui part ce soir .. il t'a attendu plus de deux heures!... Mais comme tu as chaud, ma biche!

Par Gavarni.

Gravé par Cottard.



« Au reçu de ce billet, montez à cheval : hâtez-vous ! cherchez sur l'avenue de Neuilly une citadine jaune, stores baissés, cheval gris, vieux cocher — 108 — une seule lanterne allumée...

« Suivez ! on arrêtera à la petite porte d'une maison de Sablonville ; un homme et une femme descendront. — Cet homme était mon amant — Et cette femme, c'est la vôtre ! »

Vicomtesse de ***.

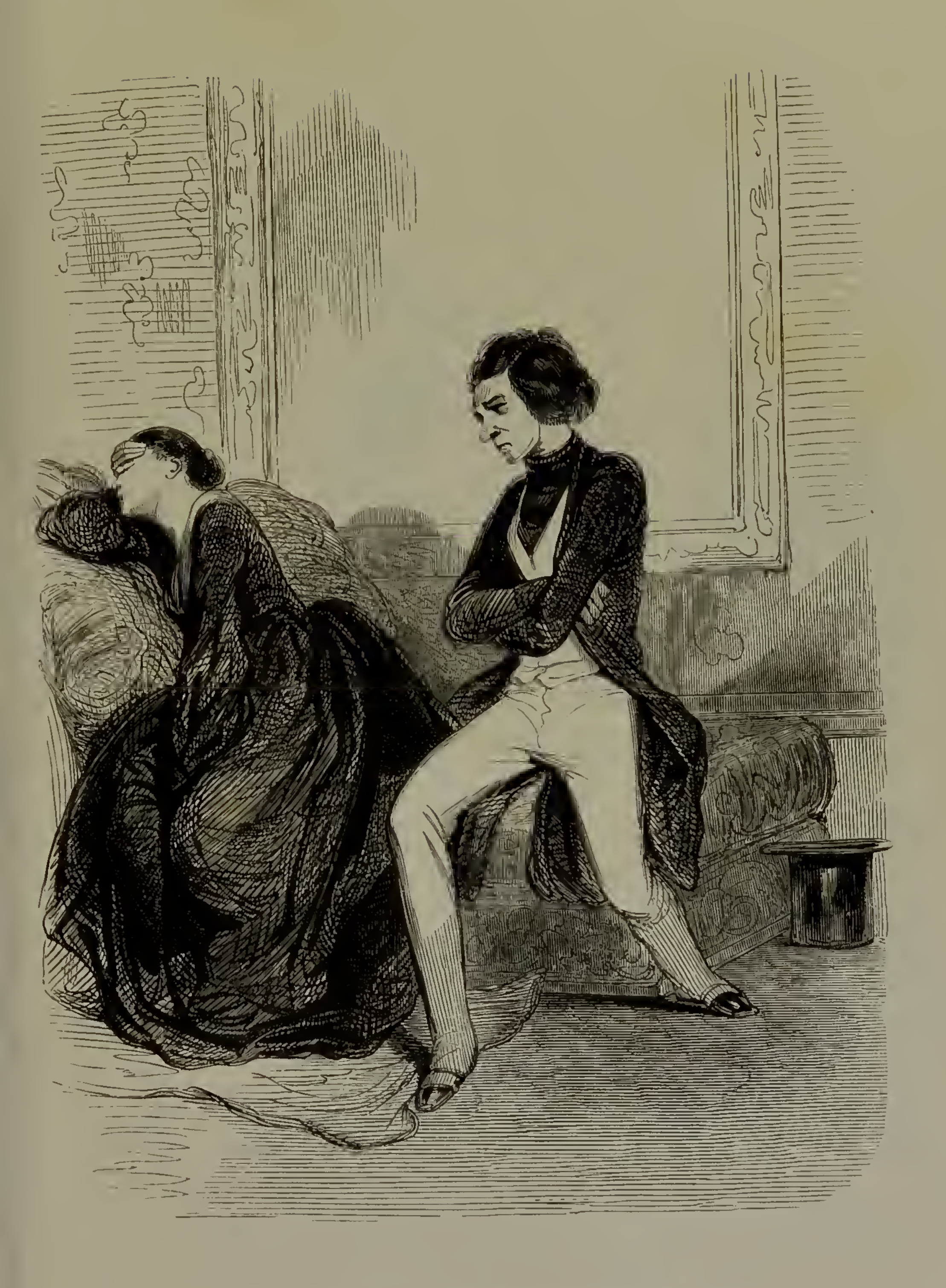
Par Gavarni. Gravé par Regnault.



Ah! l'on vous menait au bois!... Ainsi donc vous alliez vous montrer publiquement avec ce... dissipé!... c'est cela! parce que vous n'aviez pas pensé que l'audience pouvait être remise à demain... épouse imprudente!... Tandis que moi, Just Coquardeau, fidèle à l'auguste cause de la société, j'aurais obtenu de la vindicte publique l'exposition publique d'un malfaiteur, voilà donc ce à quoi j'aurais été moi-même exposé!!!

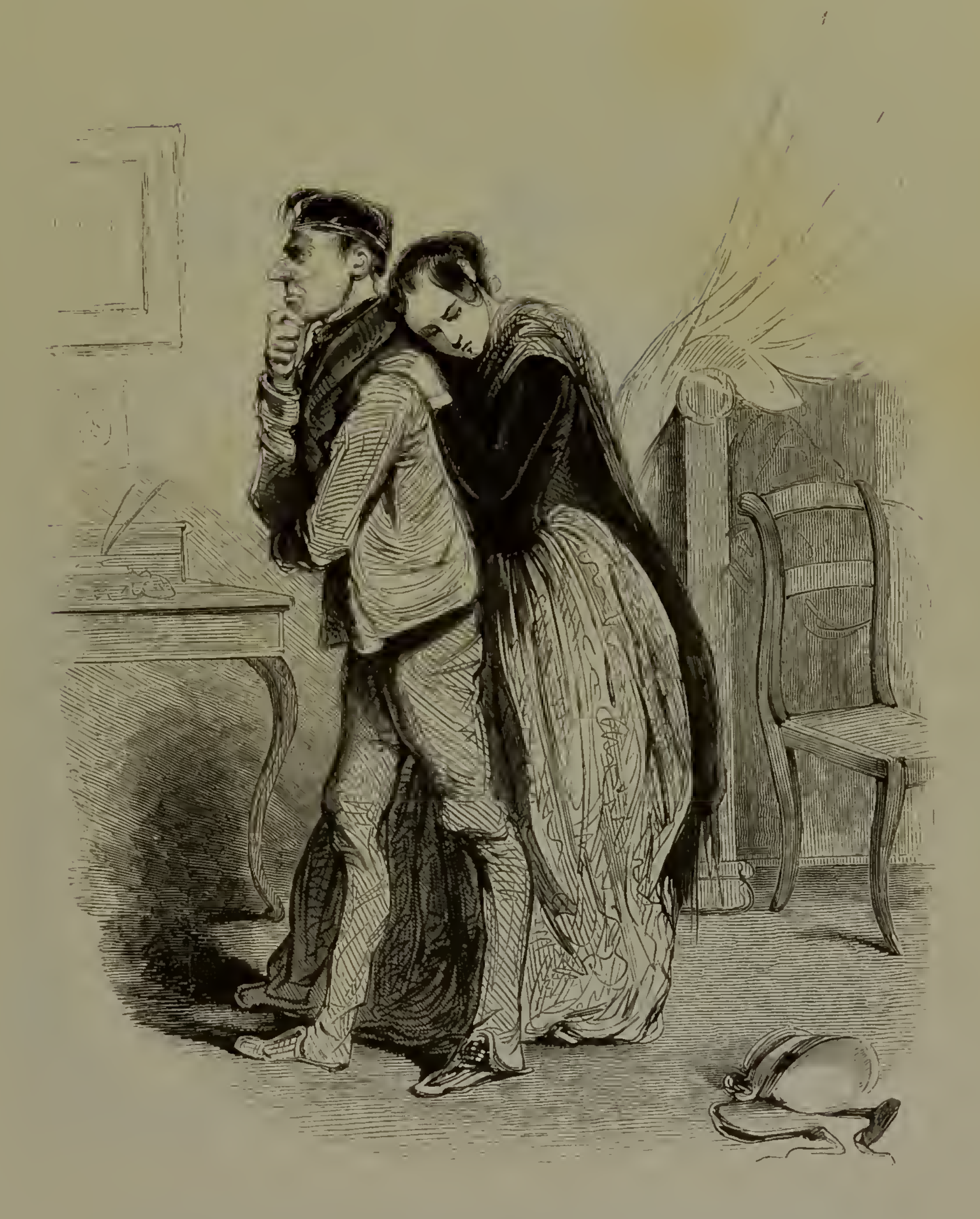
Par Gavarni. Gravé par Bara et Gérard.





Se comporter ainsi avec un homme dont on est la mère de l'enfant !

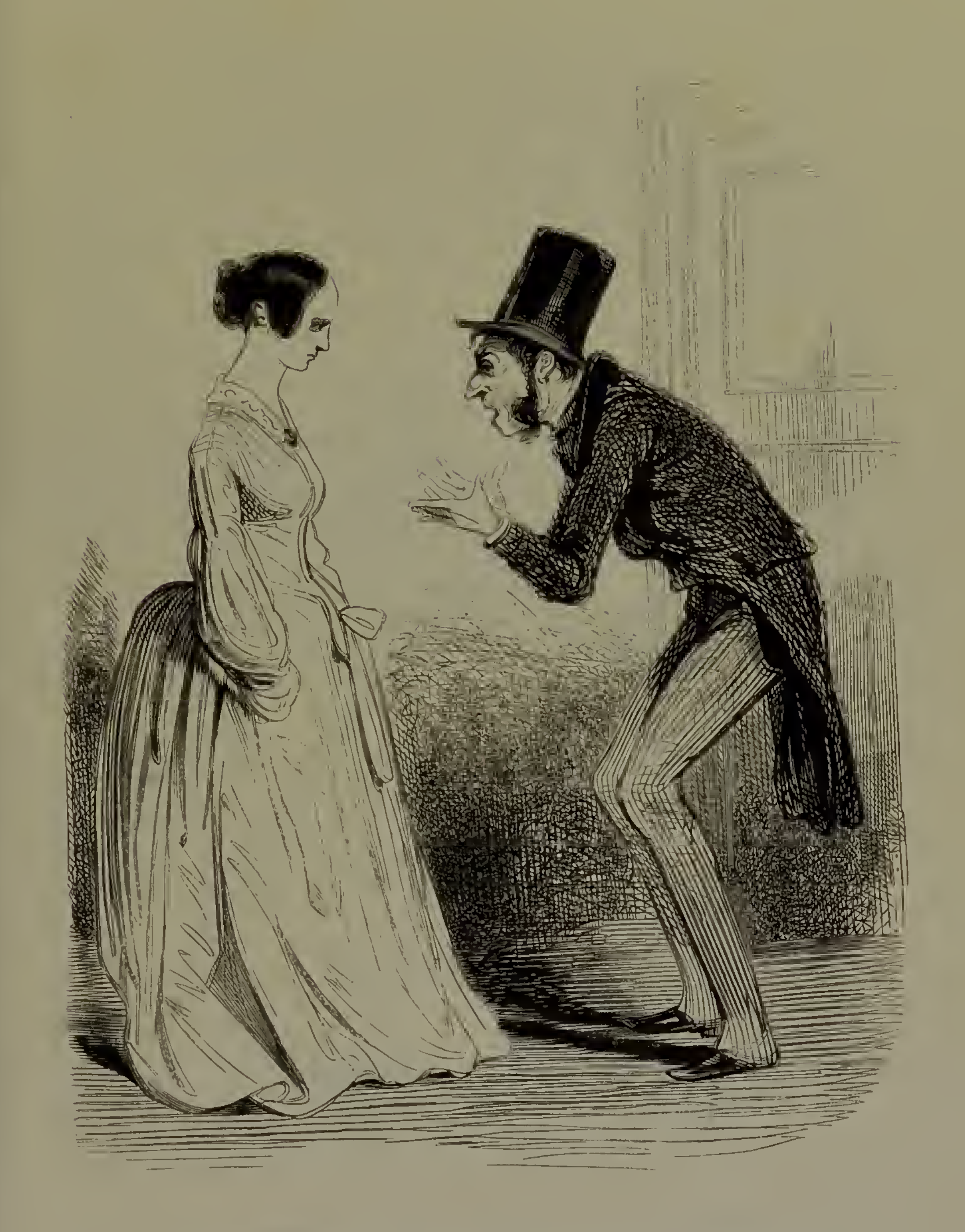
Par GAVARNI. Gravé par ROUGET



Est-il, Dieu, permis d'avoir des pensées comme ça sur la mère de son petit Joseph ?

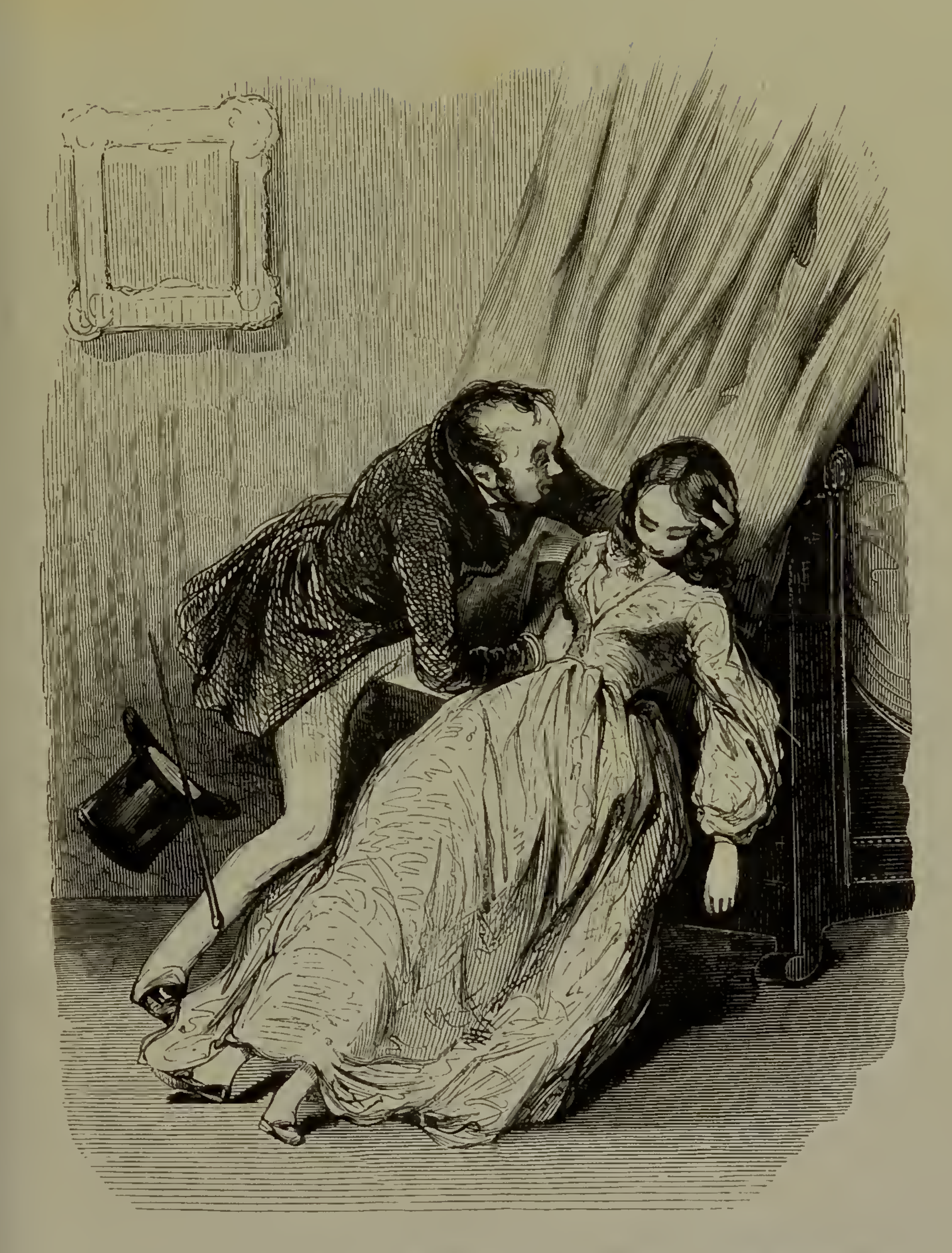
Par Gavarni.

Gravé par Bara et Gérard.



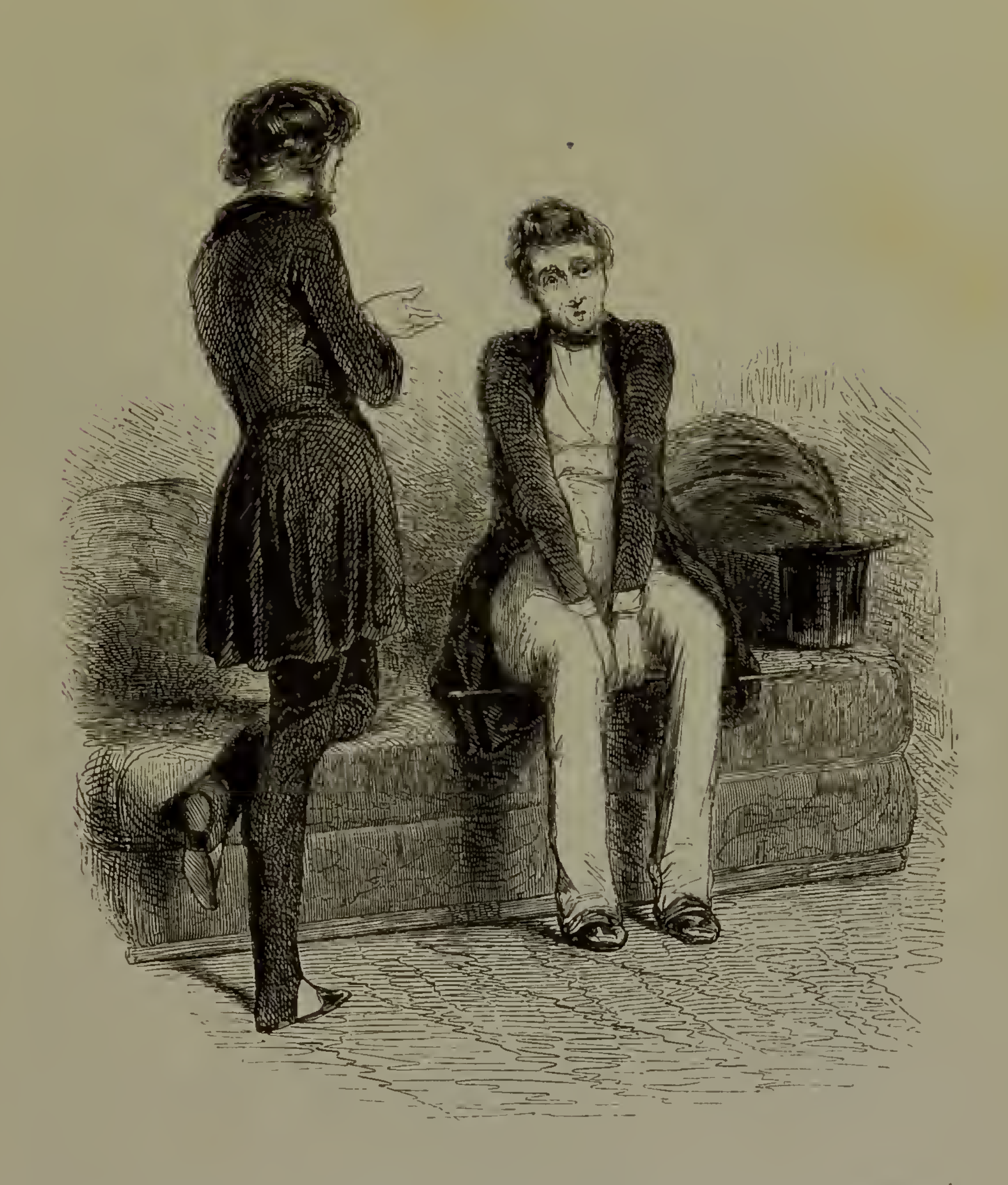
Mais si un homme avait été pour moi ce que j'ai été pour toi, et que je lui aye fait ce que tu m'as fait !... Mais ! mais... mais je serais... honteuse !

Par Gavarni. Gravé par Brugnowicz.



Voyons, Clara! voyons, Clara!!... eh bien! non, tu ne connais pas de petit jeune homme... Allons!... c'est moi qui ne suis qu'un imbécile avec mes bêtises... et tu auras ton châle de velours... Voyons, Clara! voyons.

Par Gavarni — Gravé par Porret et Blanadé.



— Une enfant! une enfant, Mosieu, dont je me croyais, avant-hier encore, le premier et le seul amour!

— Si vous aviez été le premier, mon cher, vous n'auriez pas pu être le seul : faut être juste.

Par Gavarni Gravé par Verdeil.



Mon aimable Amédée,

Ce soir, vers huit heures, à la Boule Rouge, en Citadine ; soyez attentif et ne faites pas attendre votre

Clara.

Mon Henri bien aimé,

Juge de mon désespoir ! j'ai un mal de gorge affreux, il me sera bien impossible de sortir ce soir. Il est même question de me poser vingt sangsues !!! Plains beaucoup et aime toujours ta

Clara.

Par Gavarni. Gravé par Lavieille.



(Au premier Mosieu.) « Attendez-moi ce soir, de quatre à cinq heures, quai de l'Horloge du Palais.

Votre AUGUSTINE. »

(Au deuxième Mosieu.) « Ce soir, quai des Lunettes, entre quatre et cinq heures.

Votre AUGUSTINE. »

(Au troisième Mosieu.) « Quai des Morfondus, ce soir, de quatre heures à cinq.

Votre AUGUSTINE. »

(A un quatrième Mosieu.) « Je t'attends ce soir, à quatre heures.

Ton AUGUSTINE. »

Par Gavarni. Gravé par Fauquinon



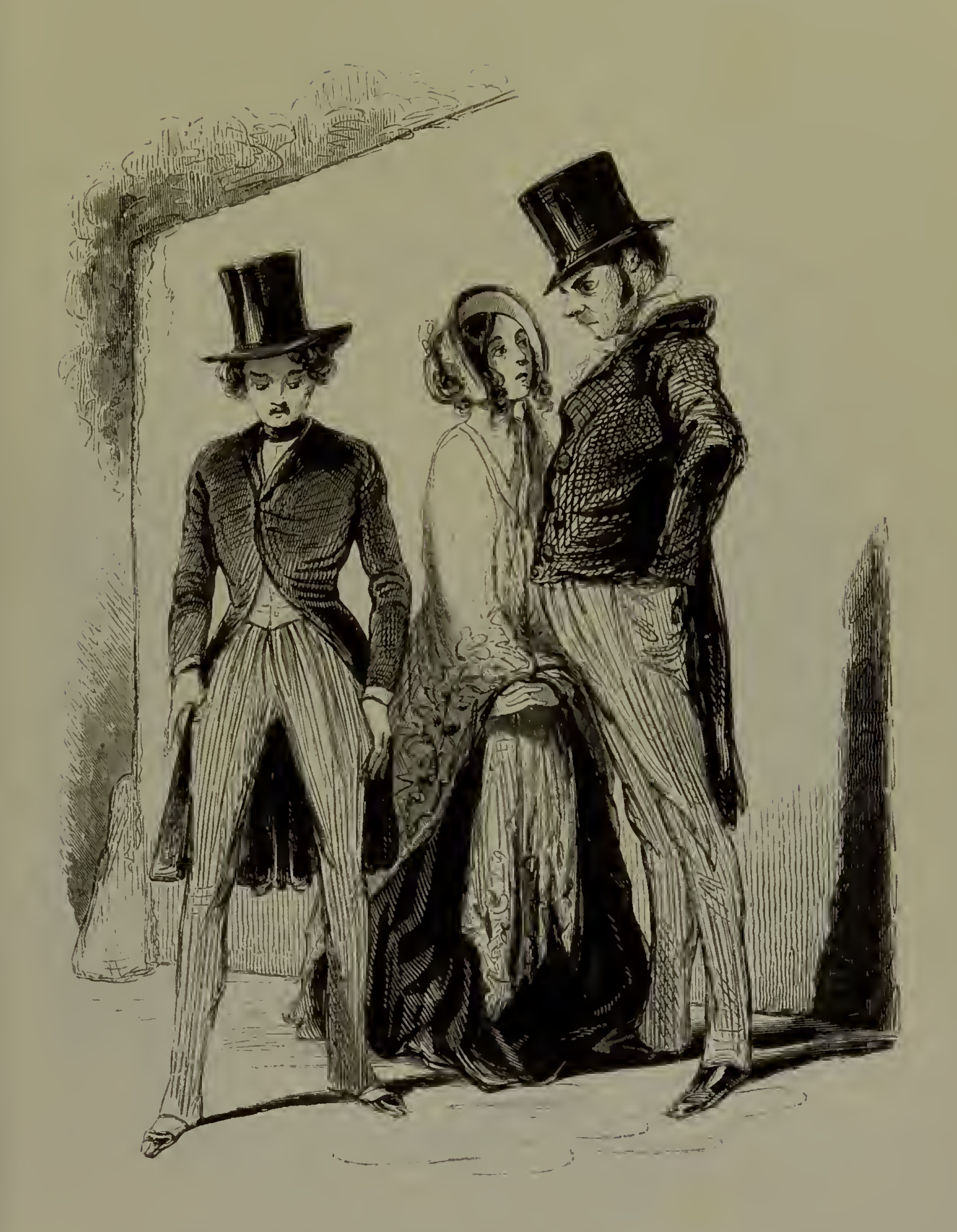
Tu avais bien raison, ma femme, c'est bien plus joli par ici que par là-bas... Tiens!.. mosieu Gustave!.. ah! bien, on peut dire que voilà une rencontre bizarre!

Par Gavarni. Gravé par Beaudouin



Vous reverrai-je? — Allons... oui! — Où? — Ici. — Quand? — Demain!...
mais partez vite!... — Ange, encore un mot : Vous êtes mariée? —Parbleu!

RNI Gravé par BARA et GÉRARD.



Comment! tu me vois avec un mosieu que tu ne connais pas, et tu fais des bêtises inconvenantes comme ça!... et tu n'ôtes pas seulement ton chapeau!...

O Hippolyte! vous ne serez donc, toute votre vie, qu'un homme sans aucune espèce de formes?

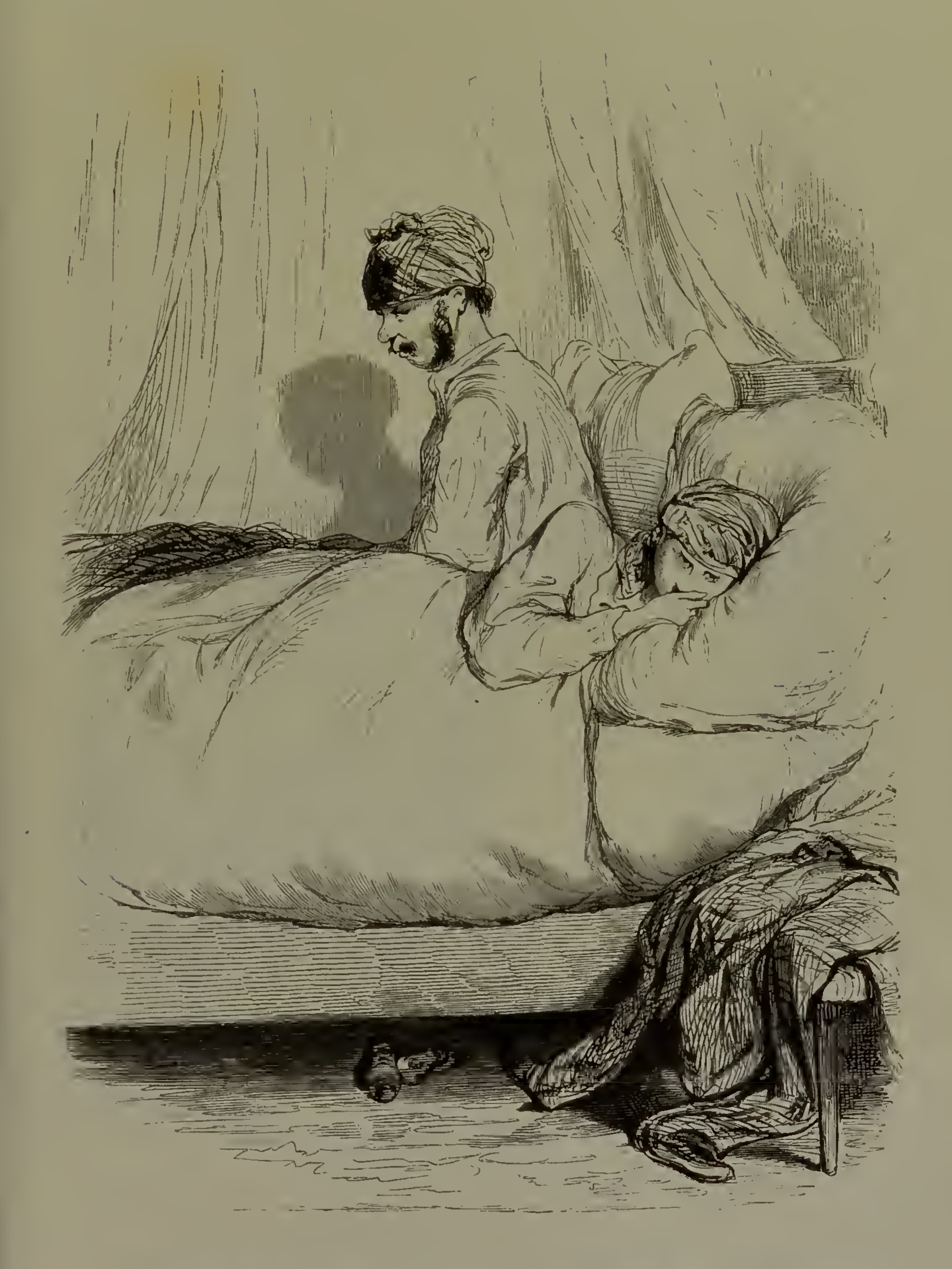
Par Gavarni

Gravé par Bara et Gérard.



— Toi franche ! toi simple ! avoir de la confiance en toi !... toi !... Vois-tu? toi ! mais tu te moucherais de la main gauche rien que pour le plaisir de tromper ta main droite, si tu pouvais !

Par GAVARNI. Gravé par CHEVAUCHET



— Voilà deux fois que vous rentrez à minuit, cette semaine! Qu'est-ce que c'est que ce genre-là?

— Puisque je t'ai déjà dit que marraine était en couche..

— Mâtin! elle y met le temps, cette marraine-là.

Par Gavarni. Gravé par Lavieille



— Ce mosieu Ernest est assez bien...

— Ah! Dieu! tu trouves! Tu aimes donc les grandes barbes, toi?.. moi ça me dégoûte. Ah!

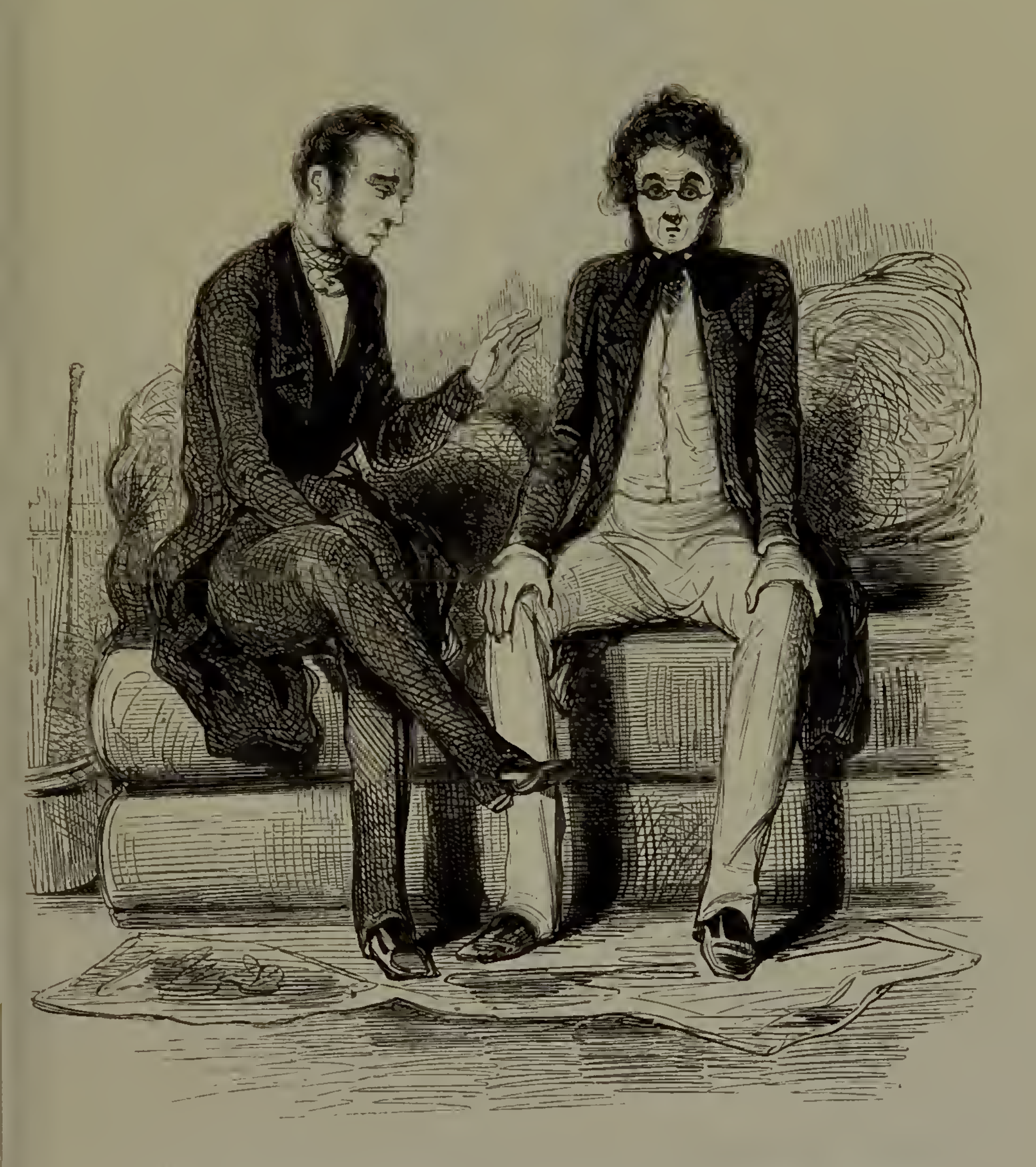
Par Gavarni Gravé par Brugnot.



C'est bien drôle que ma femme devait dîner chez maman Coquardeau, et que je n'y trouvé que les petits... C'est bien drôle!

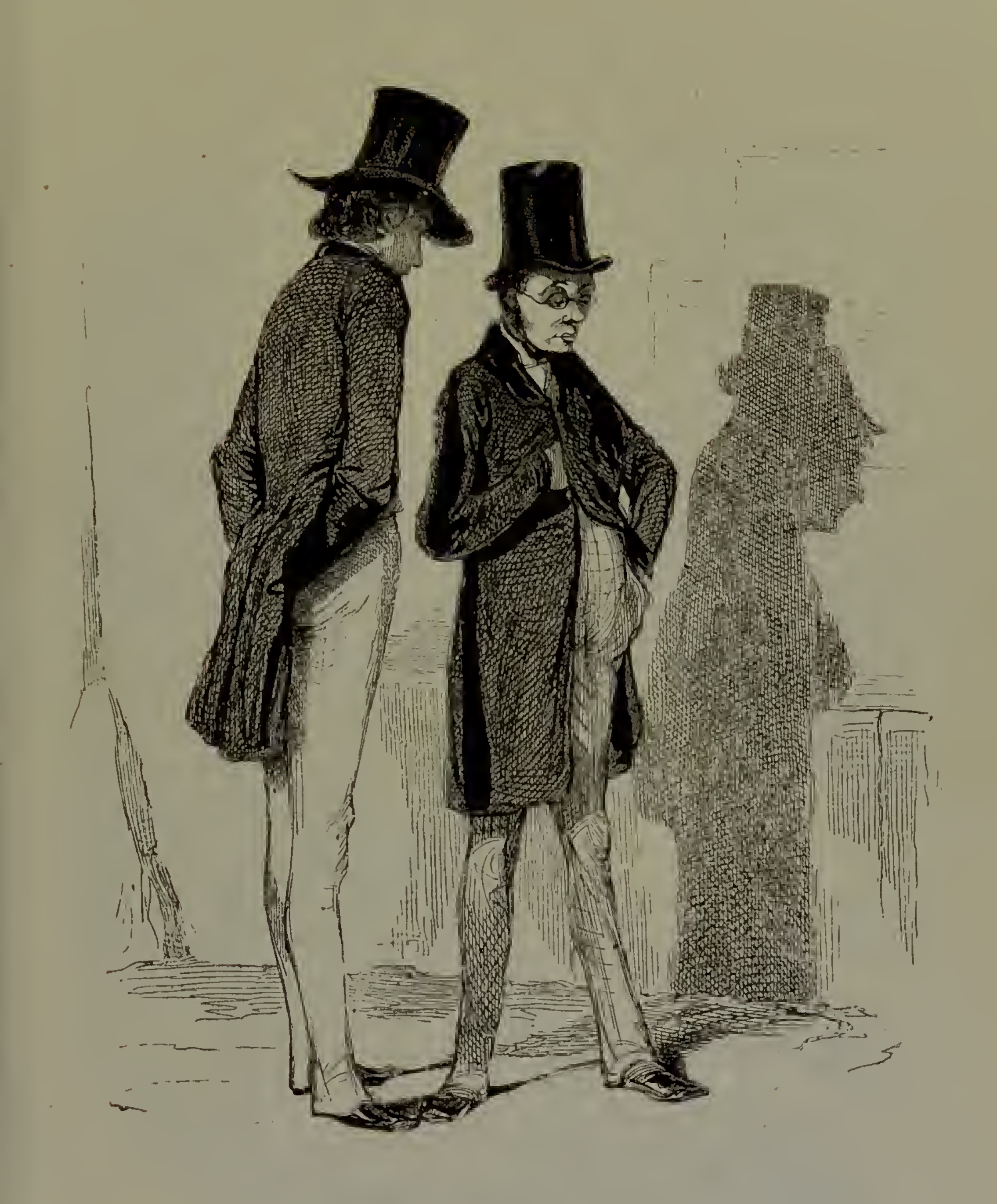
Par Gavarni

Gravé par Regnault.



— Mais, Docteur, vous vous trompez ! ça ne ferait que six mois et demi... que diable !

— Mon cher Coquardeau, la nature a des mystères qu'il n'est pas toujours donné à notre science d'approfondir...

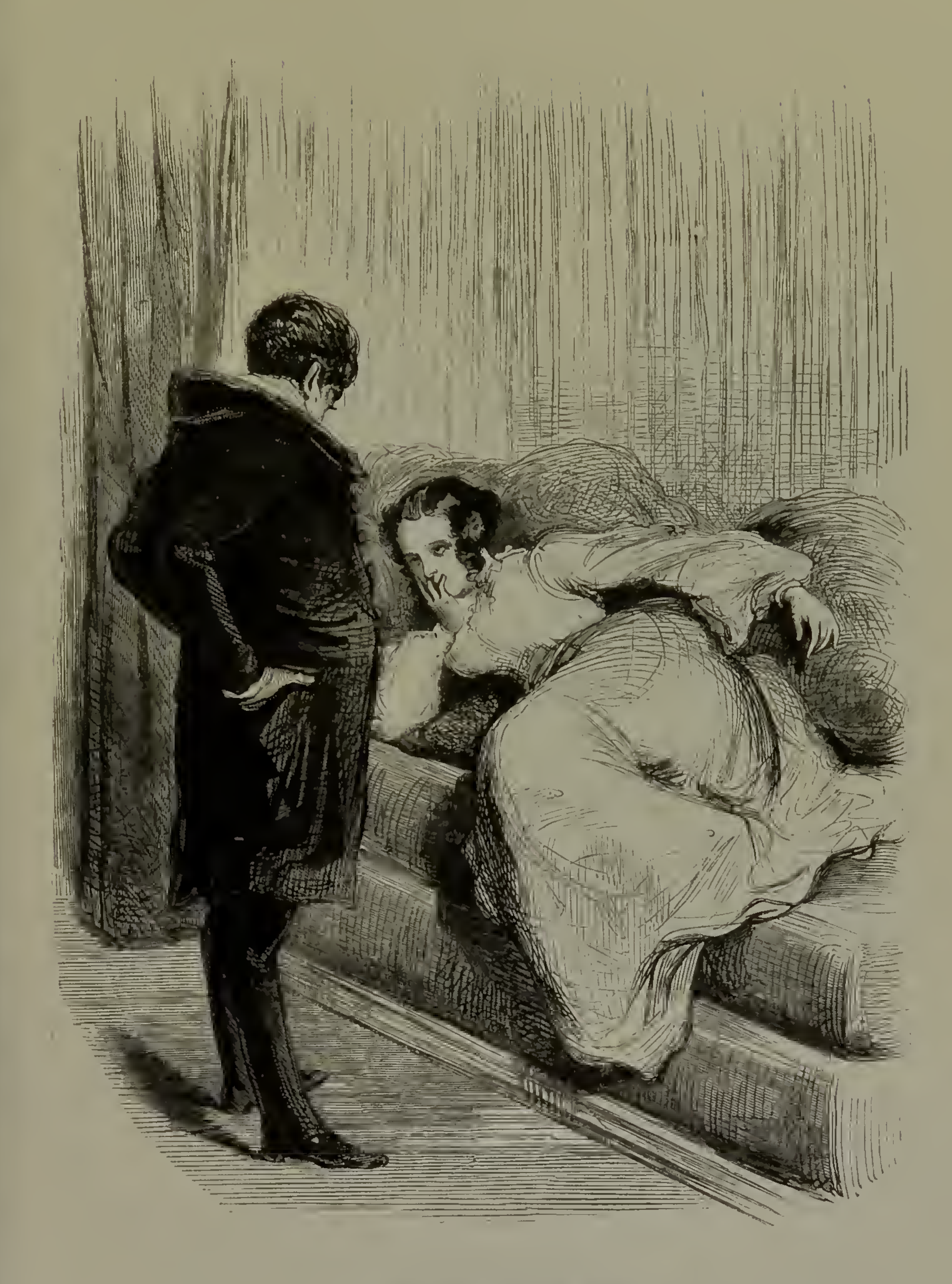


— Voyons, Coquardin, que diable ! il faut se faire une raison !... et d'ailleurs, en êtes-vous bien sûr ?

— Sûr !... Ils sont à Saint-Cloud, à l'heure qu'il est, comme nous voilà ici...

— Hum !

Par Gavarni Gravé par Piaud.



— On aime donc un peu son bichon?

— Trop, mauvais sujet!

Par Gavarni

Gravé par Brevière

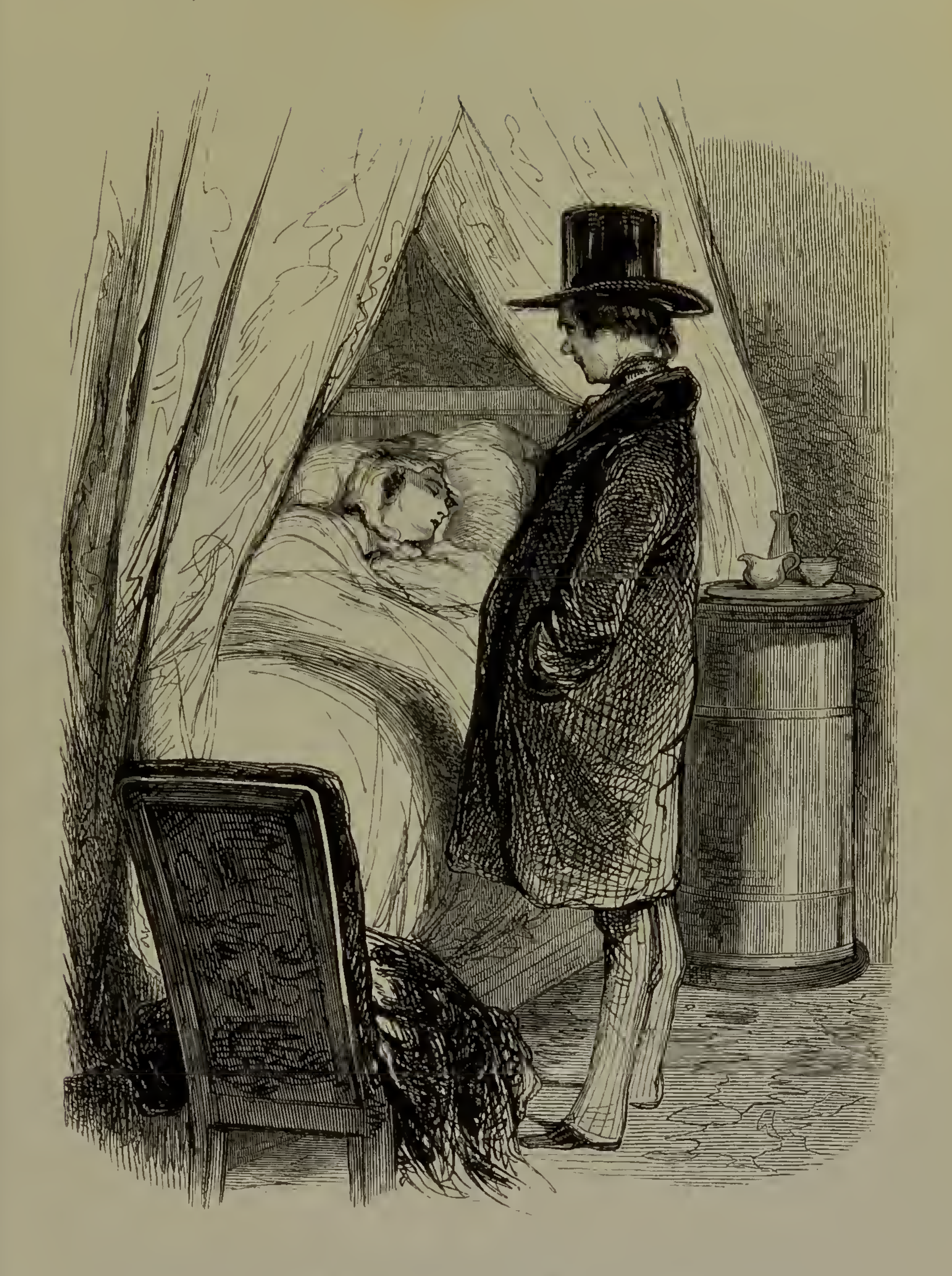


— Non, Nini, je ne pourrai pas aller au bal de l'Opéra ce soir; tu prieras un de ces messieurs de t'accompagner.

— Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!

— Ta! ta! ta!... soupe au lait!... Voyons, Nini, soyez gentille; vous savez que vous avez envie d'un manchon...

Par Gavarni. Gravé par Coitard.



Que voulez-vous, j'irai tout seul. Satanée migraine! Tu souffres donc bien?.. Pauvre chat!

Par Gavarni. Gravé par Rouget



Mon Dieu! ça lui a pris hier au soir, après que Mossieu a été parti... mais à présent il y a du mieux... Madame repose... Ah! nous avons eu joliment peur!

Par Gavarni. Gravé par Porret.



— Mais voyons! si Paul et Henri s'entendent, il faudra que tu choisisses : lequel des deux garderas-tu?

Celui qui me quittera.

Par Gavarni. Gravé par Gusman.



— O Henri ! Henri ! Mon Dieu, mon Dieu !... Sacrifiez-vous donc pour un ingrat comme ça !... ne plus le voir !... jamais !... Mais est-ce que ça va m'être possible, à moi, de ne plus voir mon Henri ?...

— Heureusement que ton Amédée te reste...

Par Gavarni. Gravé par Regnault.



— Voilà un gros Loulou qui vient passer toute la journée avec sa biche, oui !
— Mais comment fait il donc, cet homme-là, pour être gentil comme ça !

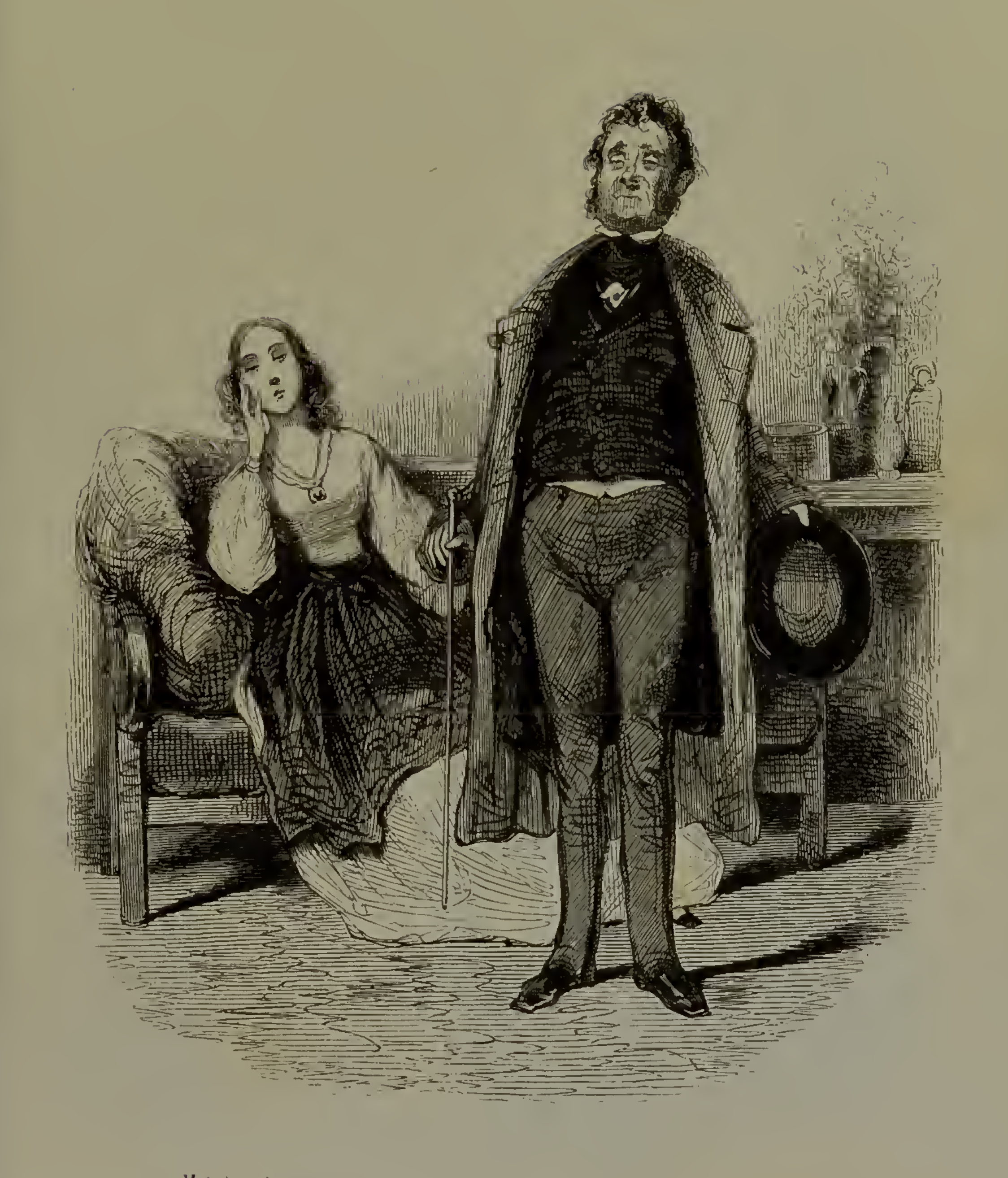
Par Gavarni. Gravé par Écosse.



Mais quelle est donc la femme qui ne serait pas heureuse et fière de vous appartenir, mon Jules ?

Par Gavarni

Gravé par Guillaumot

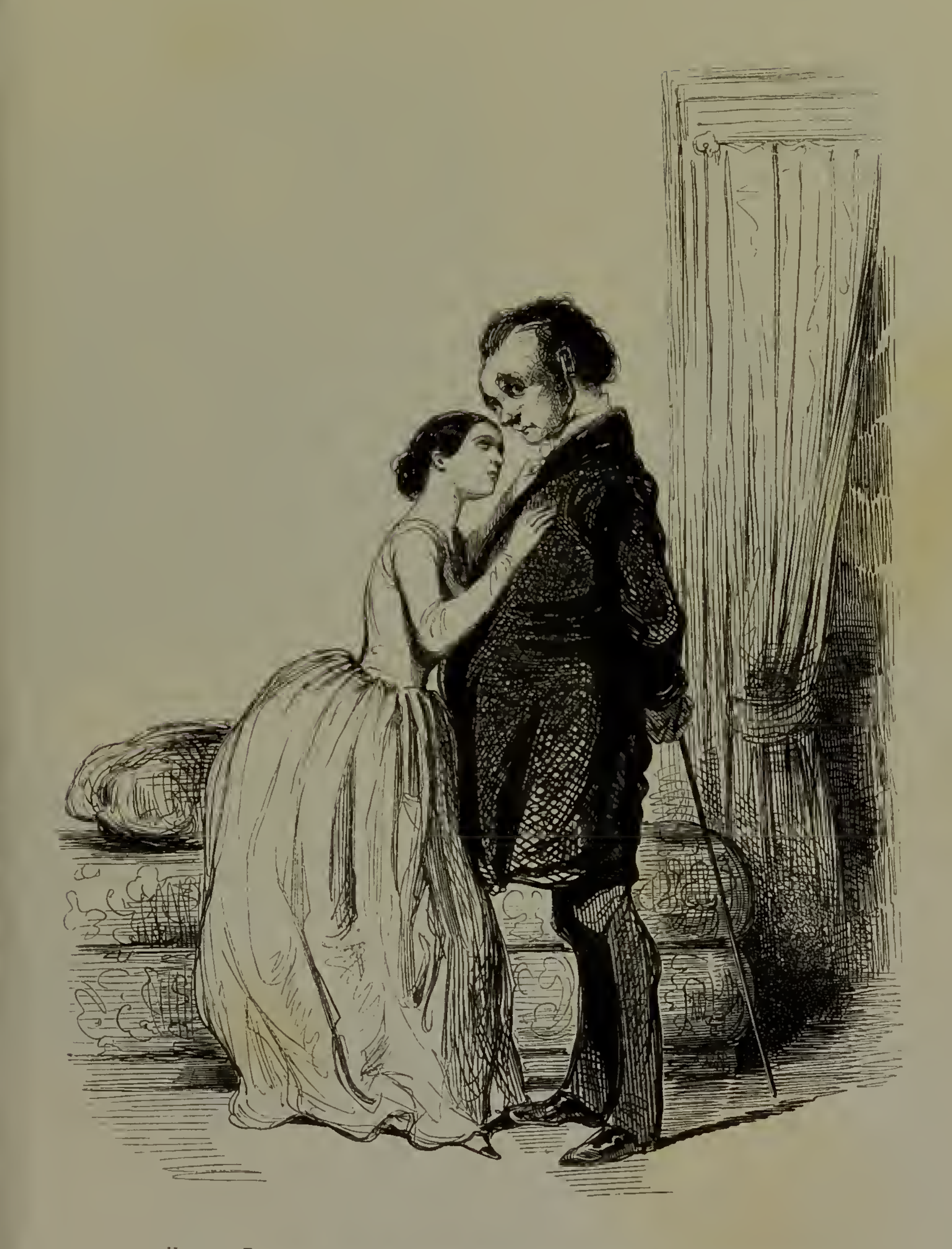


— Mais !.. il me semble.. qu'on a... pipé ici !

— Hein ?... Ah ! c'est moi qui ai voulu voir pour ma dent du fond... Ma foi, c'est bien des bêtises, ça ne fait rien.

Par Gavarni

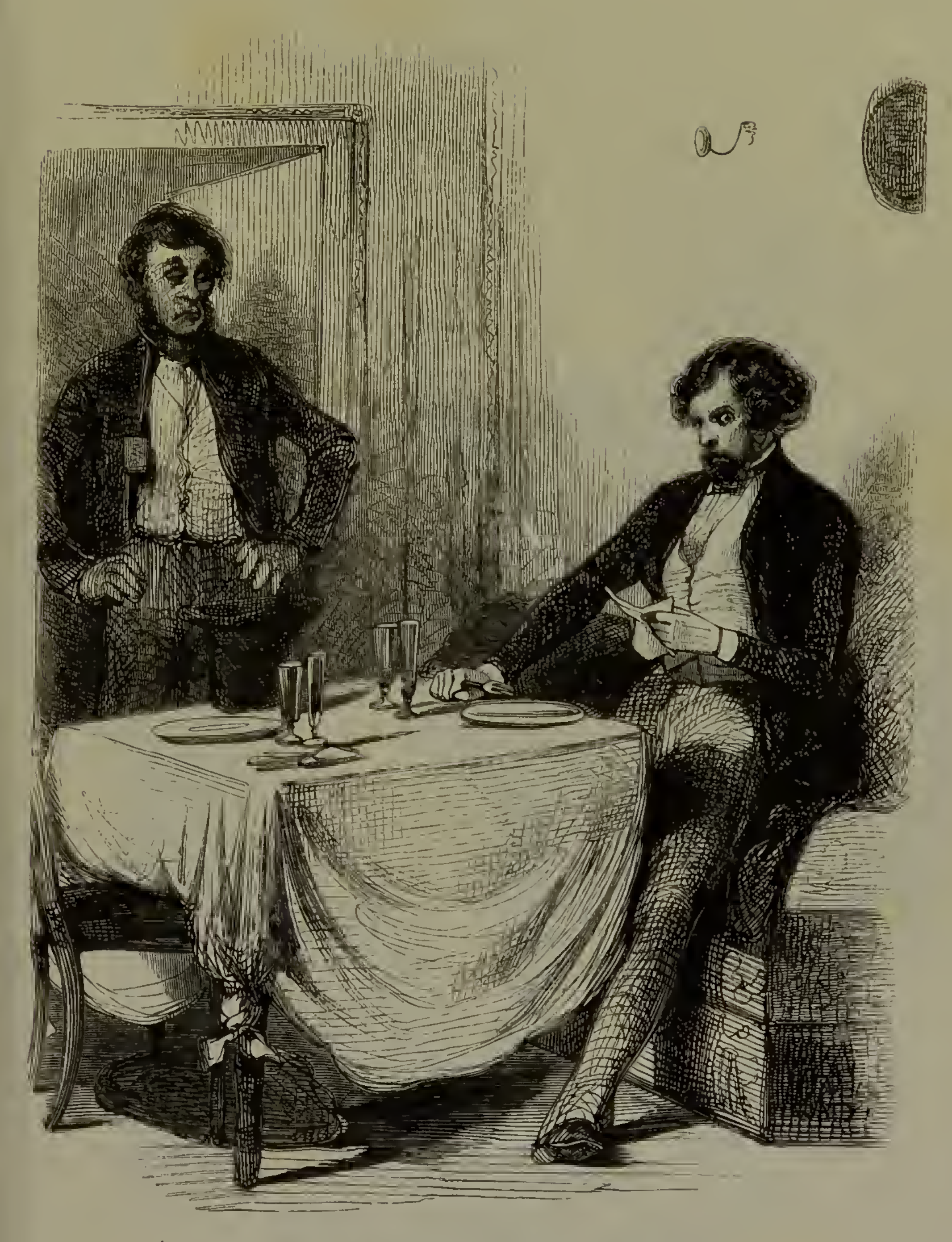
Gravé par Soyer.



Voyons ! Théodore ! nous ne sommes donc plus la Bichette à notre petite maman ?

Par Gavarni.

Gravé par Pisan



A un monsieur Anatole qui attend dans un cabinet de la Poissonnerie.

D'un cabinet chez Pétron.

Monsieur,

Dans la pièce voisine de celle où je dine ici avec mon épouse, une voix de femme s'adressant à de joyeux convives s'est écriée : « Et mon Anatole ingénu qui m'attend à la Poissonnerie ! » et après des rires indécents, la même voix a ajouté : « Attends, attends, mon petit ! » Je m'empresse, Monsieur, de vous donner avis de ce propos trop léger. Croyez à toute ma sympathie pour des chagrins bien touchants, quoiqu'ils soient, permettez-moi de le dire, souvent mérités dans des attachements illégitimes.

Général baron Coquardeau.

Par Gavarni.

Gravé par Rouget



Malheureuse! tu feras la honte de ton sexe et le désespoir du mien!

Par Gavarni

Gravé par Guenand.

GAVARNI.

ŒUVRES CHOISIES

CLICHY.



J. HETZEL.

1846

CLICHY.

Singulière prison que personne ne veut prendre au sérieux, — sauf le créancier qui paye toujours assez cher le droit d'y faire mettre un pauvre diable, et le débiteur qui n'en sort guère sans avoir payé le créancier.

On a fait tant de fois, et d'une si plaisante façon, le récit des bons tours échangés entre le débiteur et le garde du commerce ; on a si bien ri des lettres de change souscrites par les fils de famille à ces escompteurs facétieux dont la caisse renferme tant de chameaux vivants, de crocodiles empaillés, et si peu d'écus de bon aloi, que la prise de corps, escortée d'un garde du commerce loustic, et de trois gredins d'un effet toujours sûr dans le répertoire des théâtres de genre, ne semble plus qu'un moyen dramatique parfaitement trouvé pour préparer un heureux dénoûment de comédie. — On se représente assez généralement l'arrestation pour dettes sous l'aspect que voici : — Un jeune masque sort du bal de l'Opéra ; il est poliment accosté par un garde du commerce qui ôte son faux nez de carton, et prie le débardeur de vouloir bien le suivre en prison, sous le prétexte que le soleil est levé. — Les recors groupés à l'angle de la rue complètent le tableau.

Mais laissons de côté cette fiction poétique de faux débiteurs poursuivis par des créanciers de convention, arrêtés par des gardes du commerce plaisants comme M. Odry, et *serrés* plutôt qu'emprisonnés à Clichy, avec tous les égards et le vin de Champagne dus à leur rang.

Songeons à cet autre débiteur — commerçant, boutiquier, ouvrier même, — pauvre homme qui travaille et le jour et la nuit, qui nourrit de son labeur femme et enfants, et que son commerce, sa boutique, son métier, ne nourrissent pas. Le jour de l'échéance est venu, ce pauvre homme n'a pu payer. Toute sa fortune, toutes ses ressources ne lui laissaient peut-être pas de quoi acheter du pain. Alors on l'a saisi, *on l'a vendu*. La vente de ses meubles n'a pu couvrir la dette. La dette excède 200 francs Aux termes de la loi, elle entraîne la prise de corps ; et dans la misérable chambre, dernier asile qui reste à cette triste famille, le pauvre homme, tremblant, sans som-

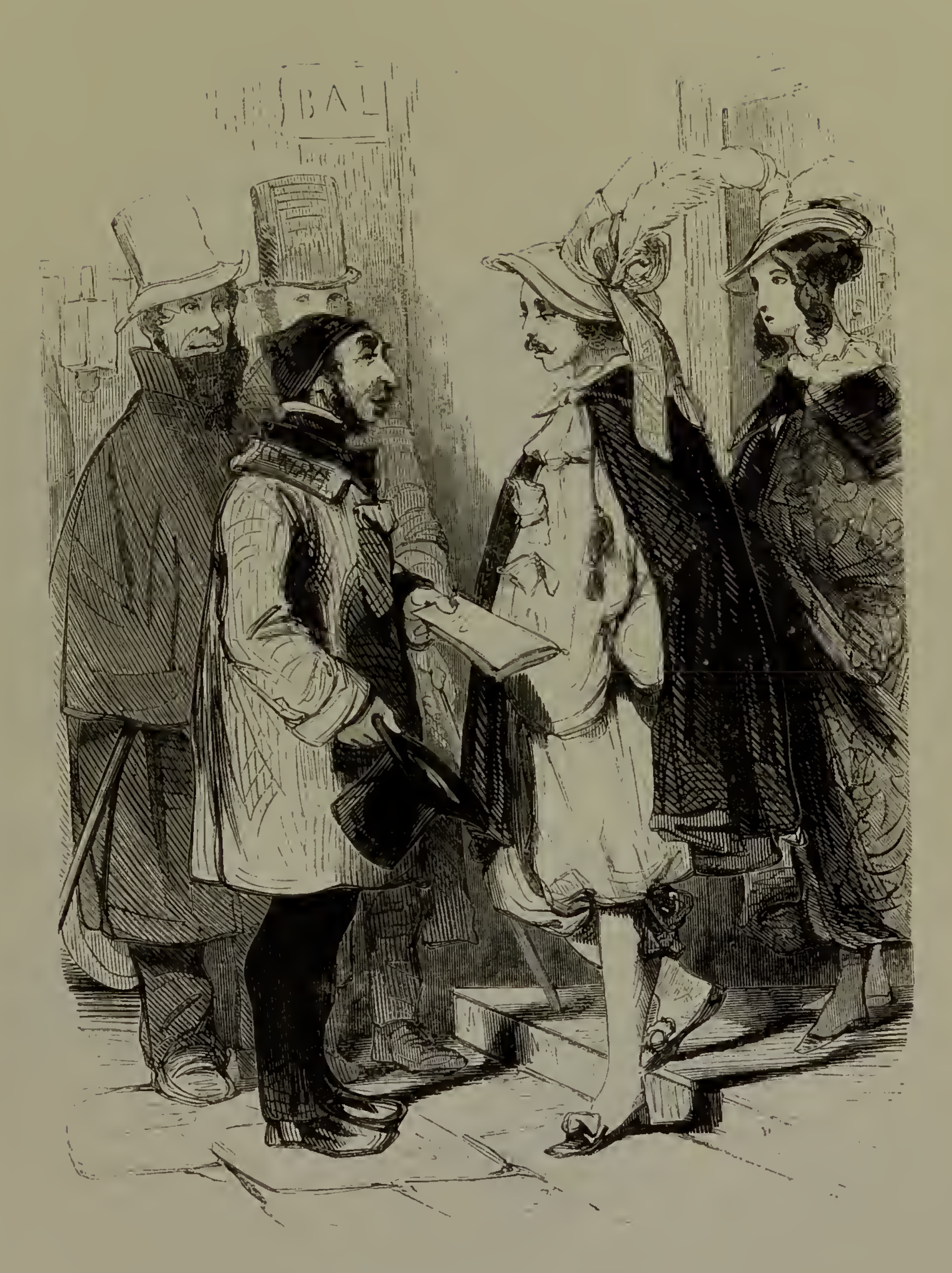
meil, attend le jour avec terreur, muet, et la sueur froide au visage, à côté de sa malheureuse femme tombée de lassitude, de ses enfants qui dorment pour oublier qu'ils ont faim. Le premier rayon de soleil, de ce bon soleil qui console les pauvres gens, vient de luire dans la mansarde. Soudain des coups violents ébranlent la porte. La femme épouvantée, les enfants tout hagards se lèvent en sursaut. A peine sont-ils vêtus de leurs lambeaux, que de gré ou de force la porte s'ouvre, et le garde du commerce, car c'est lui, le garde du commerce, pièces en main, avec le compte du capital, intérêts et frais, y compris les frais de l'arrestation, — c'est à leurs frais qu'on arrête les débiteurs, — demande au misérable père de famille s'il est prêt à payer ; et comme l'autre, brisé par l'émotion, sans voix, sans force, ne répond même pas, le garde du commerce, plus brutal et plus insolent, bien souvent, que ne le sont les gardes chiourmes avec les galériens, l'empoigne, l'arrache aux étreintes désespérées de la mère et des petits qui sanglotent; l'entraîne, la mort dans le cœur, le conduit à pied, presque comme un voleur, à la prison pour dettes, — et l'y jette plutôt qu'il ne l'y écroue, furieux qu'il est d'avoir fait une si mauvaise prise, et d'être obligé encore de consigner au greffe, pour les aliments, une somme que ce débiteur ne vaut pas!

Cependant les badauds qui montent le dimanche la longue rue qui conduit aux guinguettes de Batignolles ne manquent jamais de dire, en passant devant Clichy : — Ah ! les farceurs qui sont là dedans! ...... ce sont ceux-là qui s'amusent ! —Voyons cette gaieté de près. — Tivoli n'est plus ! ce Tivoli si bien placé pour faire croire que la prison conduisait au jardin, ou le jardin à la prison. — Mais la prison étale toujours sa blanche façade. Au milieu d'un mur surmonté d'une corniche élégante s'ouvre la vaste porte cintrée qui conviendrait à l'hôtel d'une ambassade. — Au-dessus de la porte, il y a une inscription. Devant la porte, il y a un factionnaire. L'inscription explique le soldat. *Prison pour dettes*, dit l'enseigne. Le factionnaire n'est point un ornement, mais une précaution. C'est moins gai. Puis en s'approchant de la porte, on s'aperçoit qu'elle n'a pas été inventée pour donner passage aux gens. Cette porte est une fiction de l'architecte, mais la porte véritable se réduit à un petit guichet qui seul livre accès à travers les pierres de taille. —Le guichet mène au greffe, du greffe on tombe sur une grille , de la grille sur un geôlier. — C'est sans doute après la grille et le geôlier que la gaieté commence. Effectivement. Voilà beaucoup de bruit, beaucoup de

monde, des cris, des rires, et des arbres ! — La liberté vraiment. Une liberté intérieure qui commence à la grille, et finit au mur d'enceinte. — D'ailleurs la prison offre au détenu le confortable de la vie : le vin, le jeu... et même, dit-on, les belles... de dix à quatre heures. Les riches peuvent jouir de tout ce luxe. — Les pauvres vivent de la rente que leur fait leur créancier. On croira facilement que ceux-là vivent mal. — Mais enfin il y a des prisonniers heureux, et qui engraissent ! Ne croyez pas à cet embonpoint de prison, à cette fausse santé, que l'ennui crée. Attendez que ce prisonnier gras soit sorti, et après huit jours de liberté, regardez-le : cette obésité flasque s'est fondue. L'homme est redevenu maigre, mais il a des rides. En prison le bonheur vieillit. — Un autre éclate en transports joyeux; amis, amies l'entourent chaque jour ; il boit, fume, médit de la liberté, rit de son créancier ; et, Dieu le lui pardonne ! il est fâché de ne pas devoir davantage ! — Pauvre jeune homme ! Quatre heures sonnent, le dernier ami s'en va, la femme qu'il aime le quitte ; et ce fier prisonnier resté seul — jaloux peut-être — se cache pour essuyer une larme. — Oh ! la liberté ! il faut l'avoir un instant perdue pour en connaître le prix. — Mais à côté de ces prisonniers bruyants qui font parade de tant de gaieté, — financiers qui achètent une fortune frauduleuse au prix d'une portion de leur vie, — à côté de ces fous, triples fous qui perdent le présent, escomptent l'avenir, et donnent, en attendant l'heure des héritages, leur liberté en payement à leurs Schyloks, faute de leur pouvoir donner un morceau de leur chair ; à côté de ces spéculateurs et de ces prodigues, voyez ces autres prisonniers tristes, solitaires, humiliés — des hommes d'honneur que des revers ont brisés, qui sortiront de cette prison discrédités, perdus... — des pères de famille qui savent la misère des leurs, qui savent que leurs femmes... que leurs filles... — d'autres enfin qui sont tombés là du milieu d'un luxe factice, d'une vie désordonnée; qui ont le remords d'avoir ruiné femmes et enfants, et qui mourraient de désespoir, si cette pauvre femme qu'ils ont peut-être abreuvée de chagrins, si cette femme que vous voyez là, pâle et essayant de sourire dans sa tristesse, ne venait, suprême providence ! leur apporter sa tendresse douloureuse.

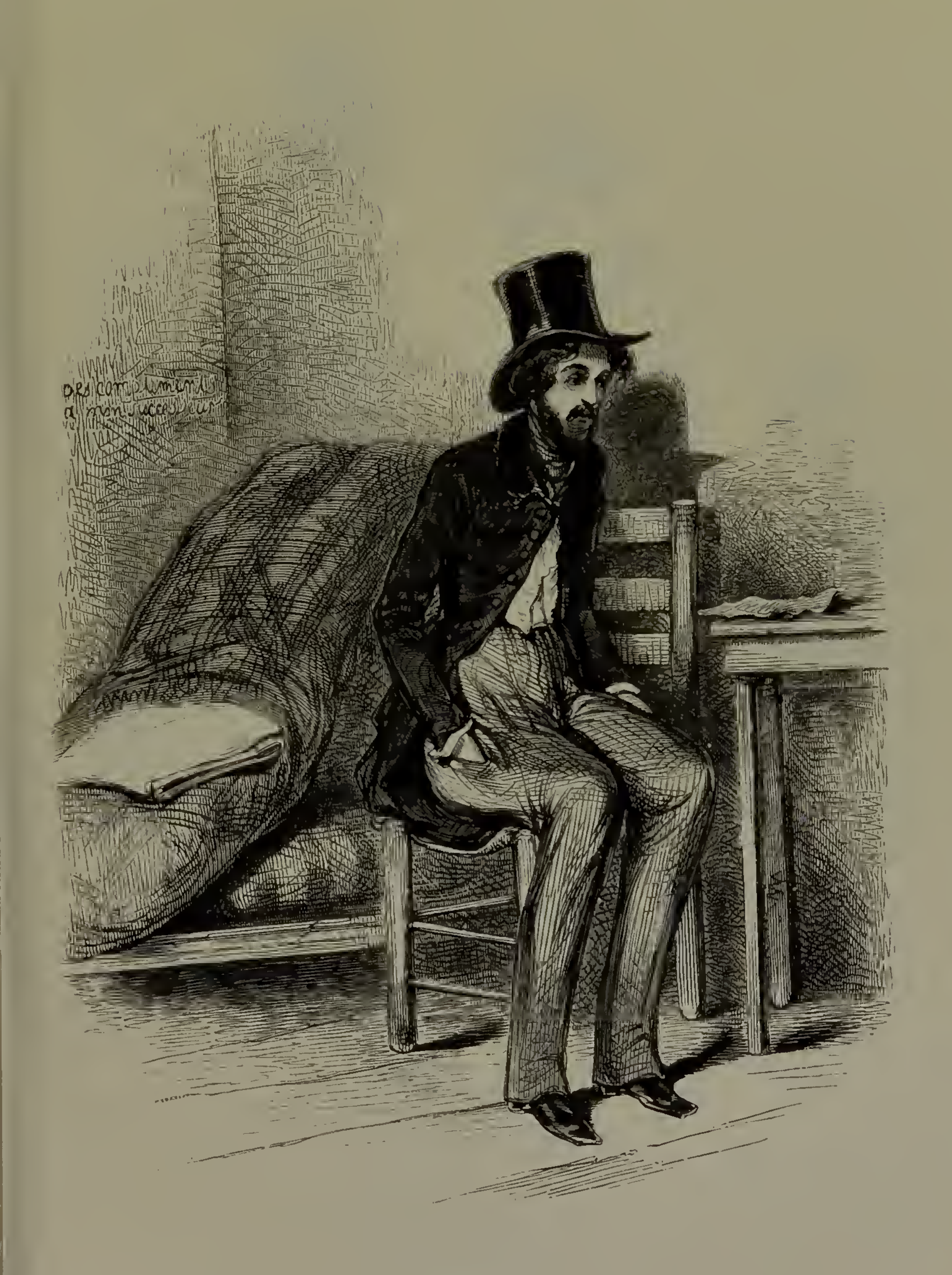
Maintenant, jugez quel philosophe c'est que ce Gavarni, qui change en gaieté si consolante le triste côté des choses.

Auguste LIREUX



Le soleil est levé depuis vingt minutes, Monsieur le Baron !

Par Gavarni. Gravé par Lavieille



Enfoncé !!!

Par Gavarni. Gravé par Soyer.



— Je viens déjeuner chez toi.

— Ah! bon!

— Et dîner chez toi.

— Ah! bah!!

— Et coucher chez toi!

— Ah! fichtre!!!

Par GAVARNI. Gravé par VERDEIL.

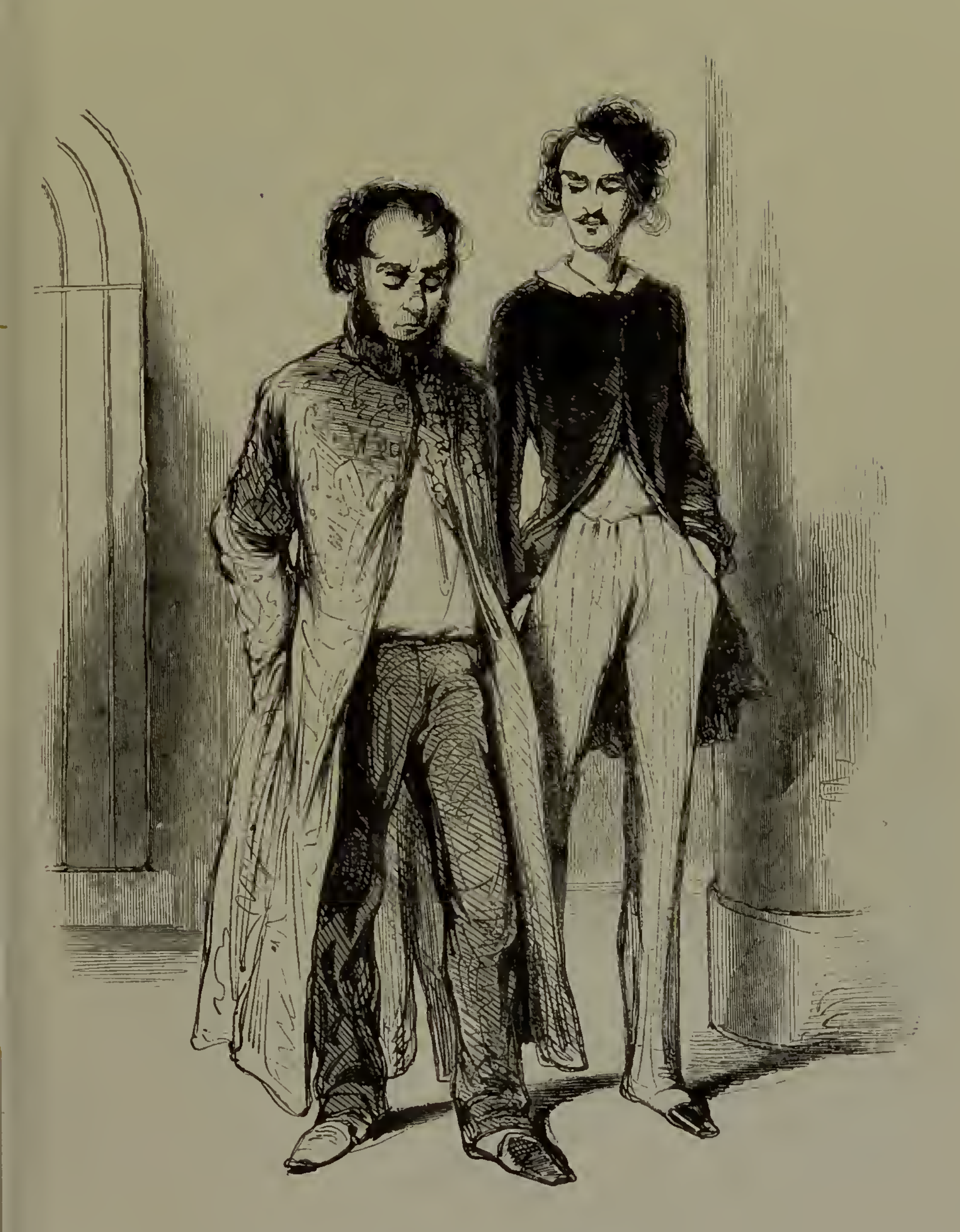


Ne donnez pas d'à-compte! voyez-vous, le créancier qu'on ne paye pas n'est qu'un créancier; le créancier qu'on paye est un tigre!

Par Gavarni.

Gravé par Lavieille.



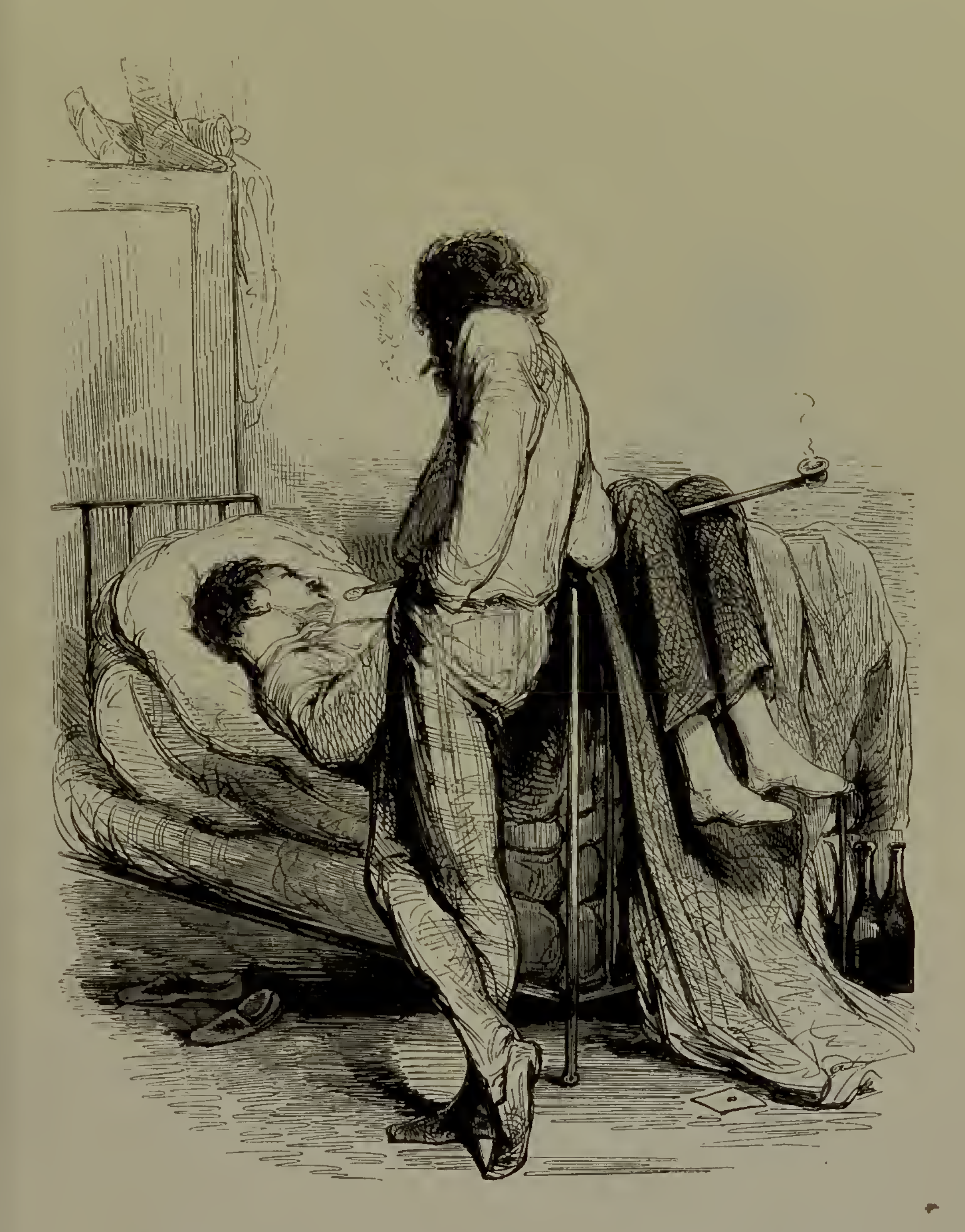


— Dites donc, l'ancien, c'est aujourd'hui Dimanche.

— Qu'est-ce que ça te fait ?

— Tiens ! (le Dimanche, on se fiche du garde du commerce) ça me fait que je pourrais aller me promener si je pouvais sortir.

Par Gavarni. Gravé par Porret.



— Moi, j'ai signé pour cinq cents francs, et je n'en ai eu que trois cents, et encore en vin de Champagne... et on m'a repris le vin pour les frais...

— Ils auraient mieux fait de t'amener ici tout de suite, au moins nous aurions les fioles.

Par Gavarni

Gravé par Chevauchet.



Petit homme, nous t'apportons ta casquette, ta pipe d'écume et ton Montaigne.

Par GAVARNI. Gravé par REGNAULT



Le portrait du créancier.

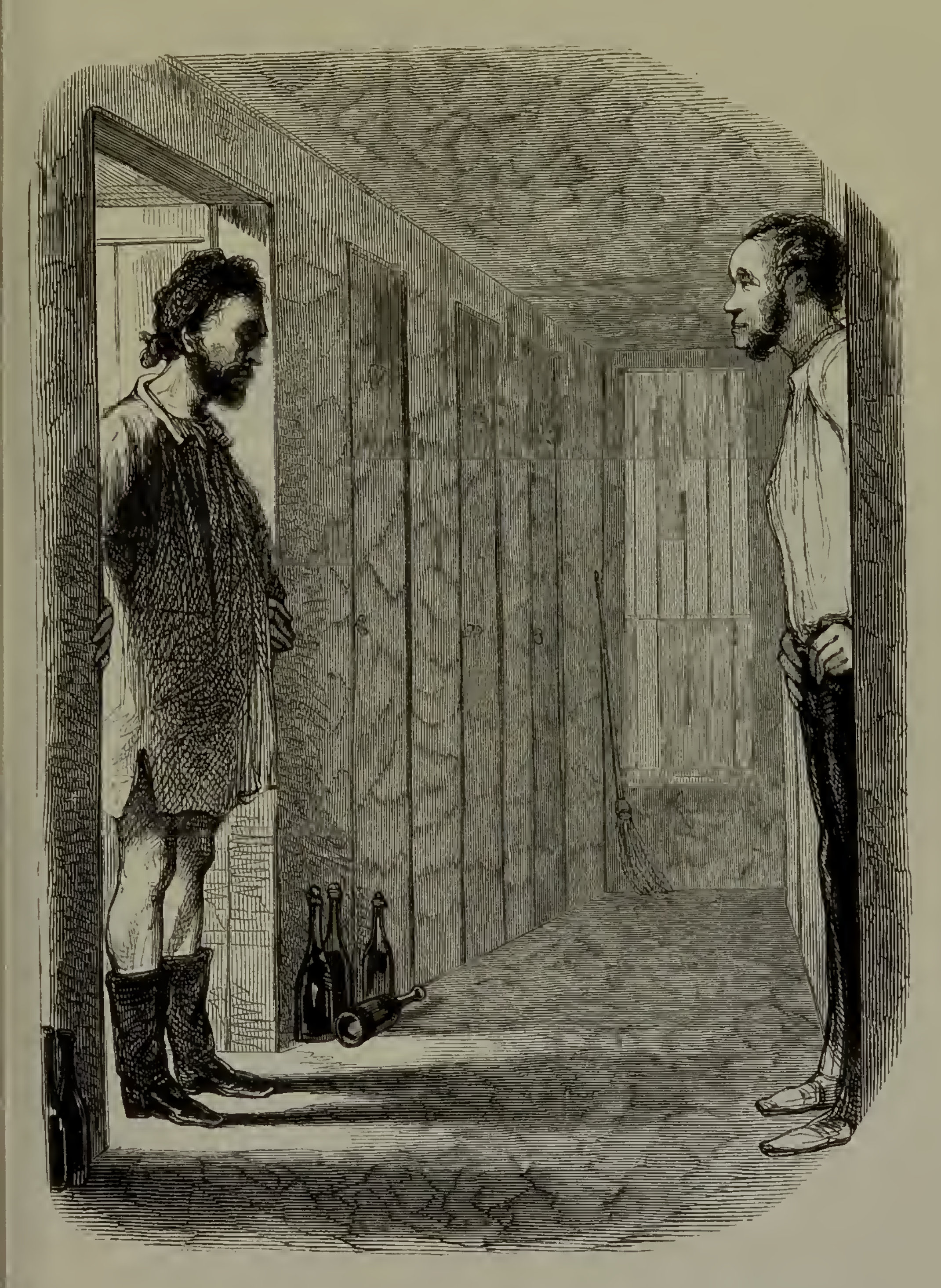
Par Gavarni

Gravé par Gobbay.



Enfin, à la fin, je l'ai tant mijoté, je l'ai tant mijoté, qu'il a dit : « Eh bien ! qu'il paye seulement les frais et j'accorderai du temps pour le reste. » Et encore il a dit : « Voyez-vous, Mademoiselle, c'est par considération pour vous. . » Le vieux gueux !... J'espère bien que quand tu sortiras, tu lui ficheras une pile soignée à celui-là !

Par Gavarni. Gravé par Brugnot.



— Dites donc, voisin, on a un peu boissonné chez vous, hier! ça allait rondement!
Ça va bien, ce matin?

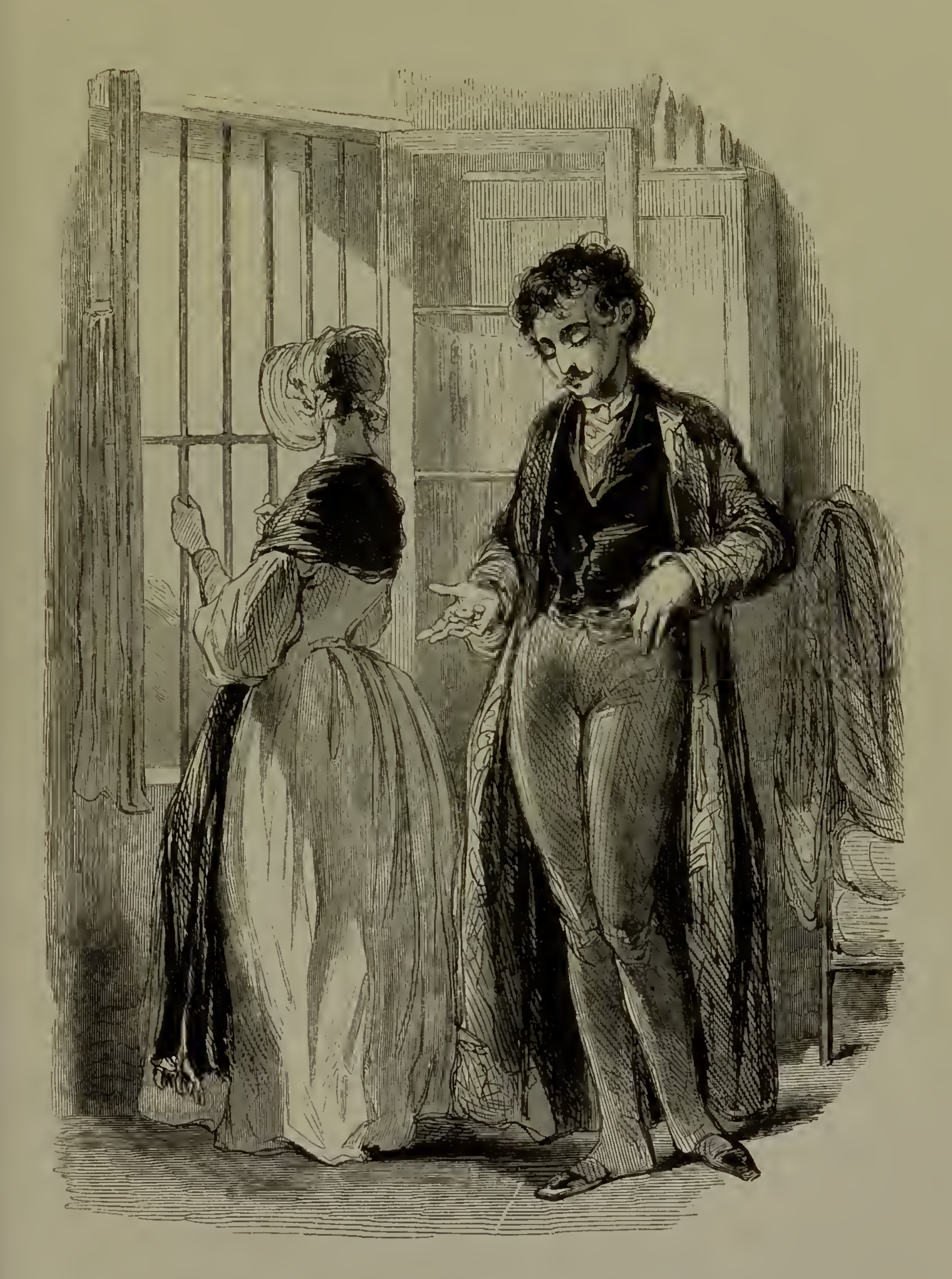
— Pas mal, et vous!

Par Gavarni. Gravé par Rouget.



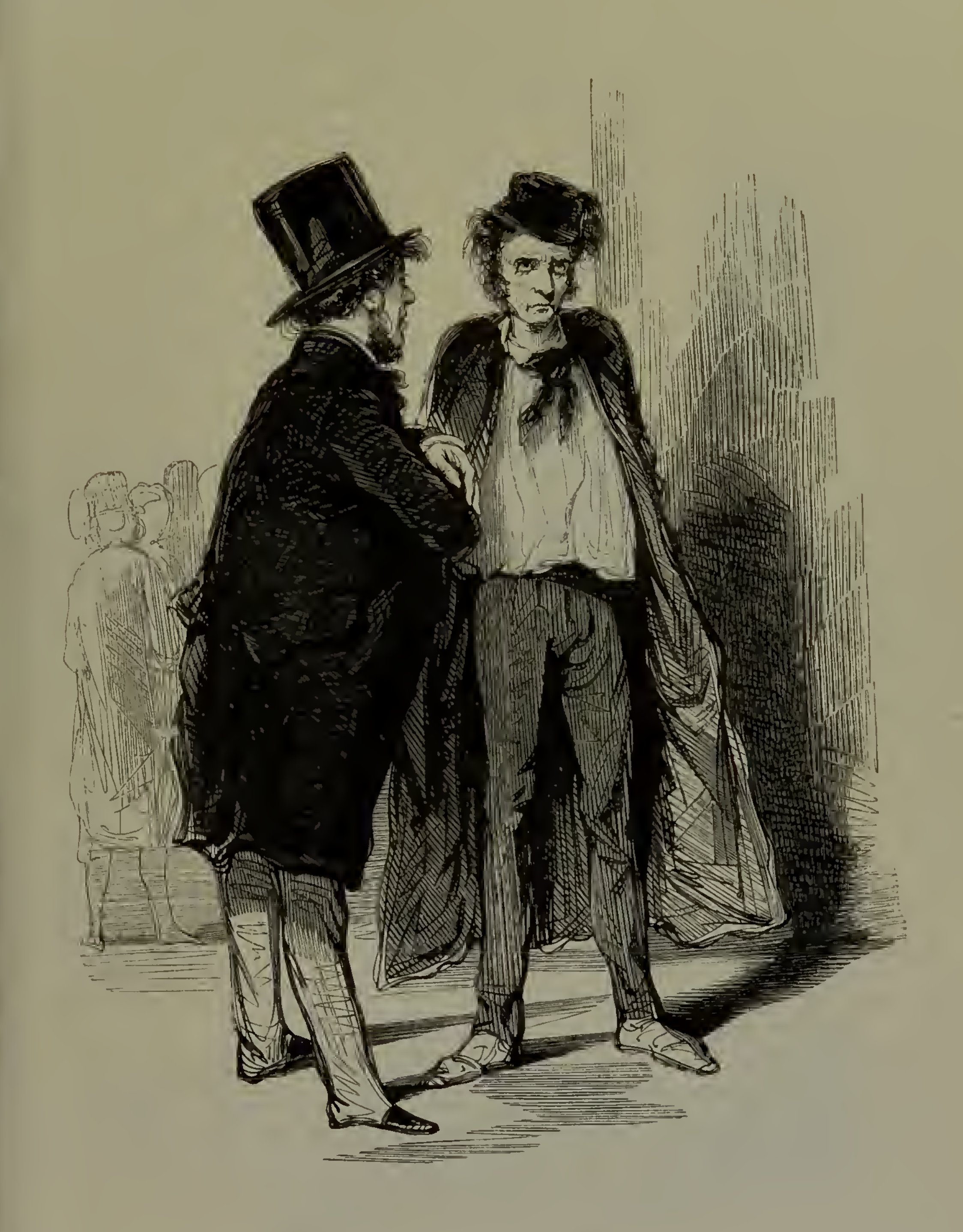
Aux Gardes du Commerce : Que le bon Dieu les patafiole !

Par GAVARNI. Gravé par LEBLANC.



Voyons! pour aller à Tivoli ce soir, il faudrait d'abord payer au greffe dix-huit mille cinq cents francs pour le capital, et onze cent vingt-neuf francs cinquante centimes de frais... et encore, non (je suis bête!). Tivoli coûte trois francs d'entrée, et je n'ai que quarante-deux sous.

Par Gavarni. Gravé par Gagué.



— Mais comment as-tu pu te laisser prendre comme ça?

— Demande aux canards sauvages comment ils se laissent prendre!... Il a tiré sur moi le 1er mars, on m'a ramassé le 5 avril : voilà comme ça se fait.

Par Gavarni. Gravé par Barbant.



Voilà un tilbury, Paméla, qui nous a menés, en moins de trois mois, de la rue Saint-Jacques à Clichy... Hein? le bon cheval!

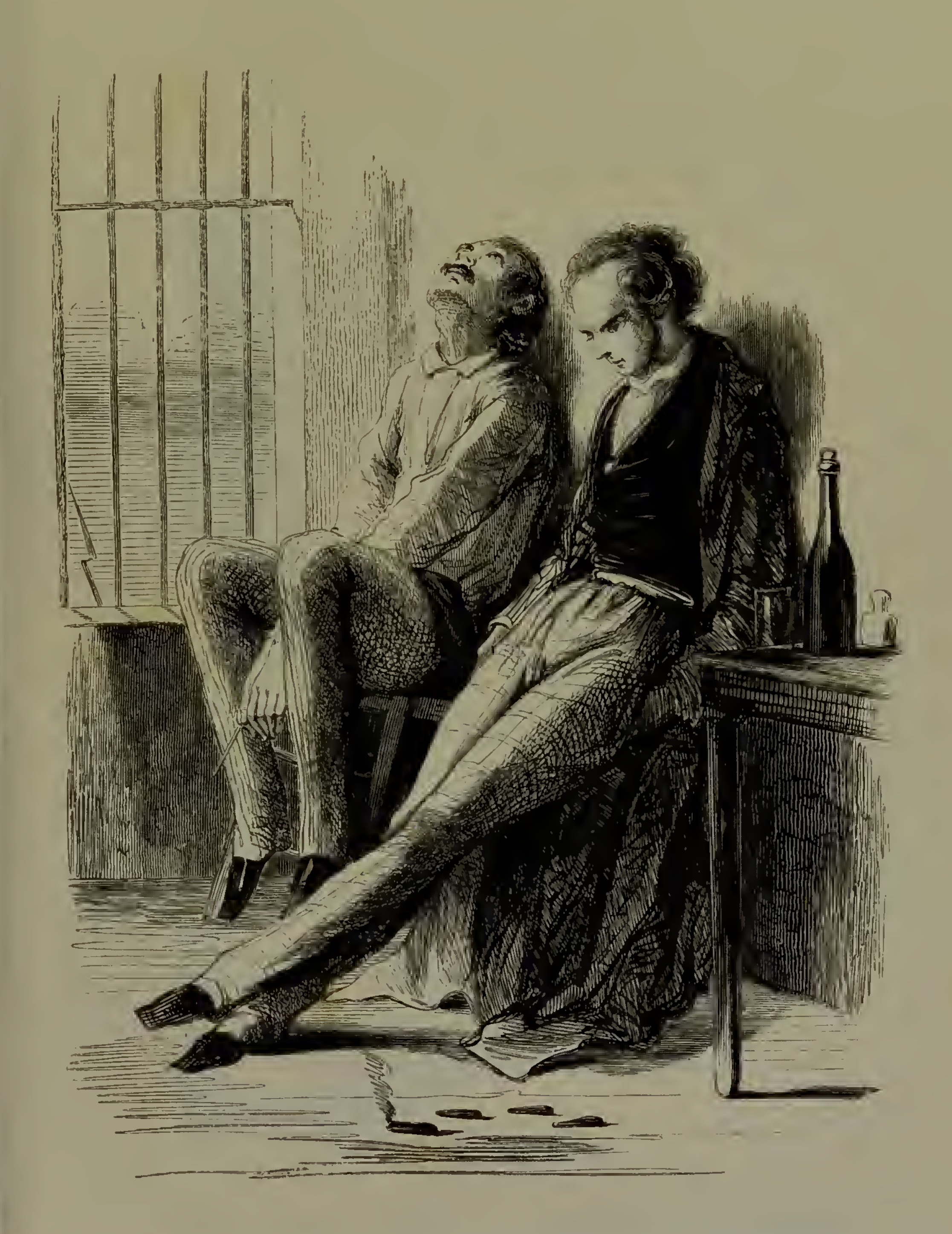
Par Gavarni. Gravé par Loiseau.



Ici on ne peut pas faire de farces à sa Ninie : v'là ce qui vous chiffonne !

Par Gavarni.

Gravé par Soyer.



Entends tu, à Tivoli ?... Il y en a deux, ici, des cavaliers seuls, et qui ne demanderaient pas mieux que de faire la chaîne des dames.

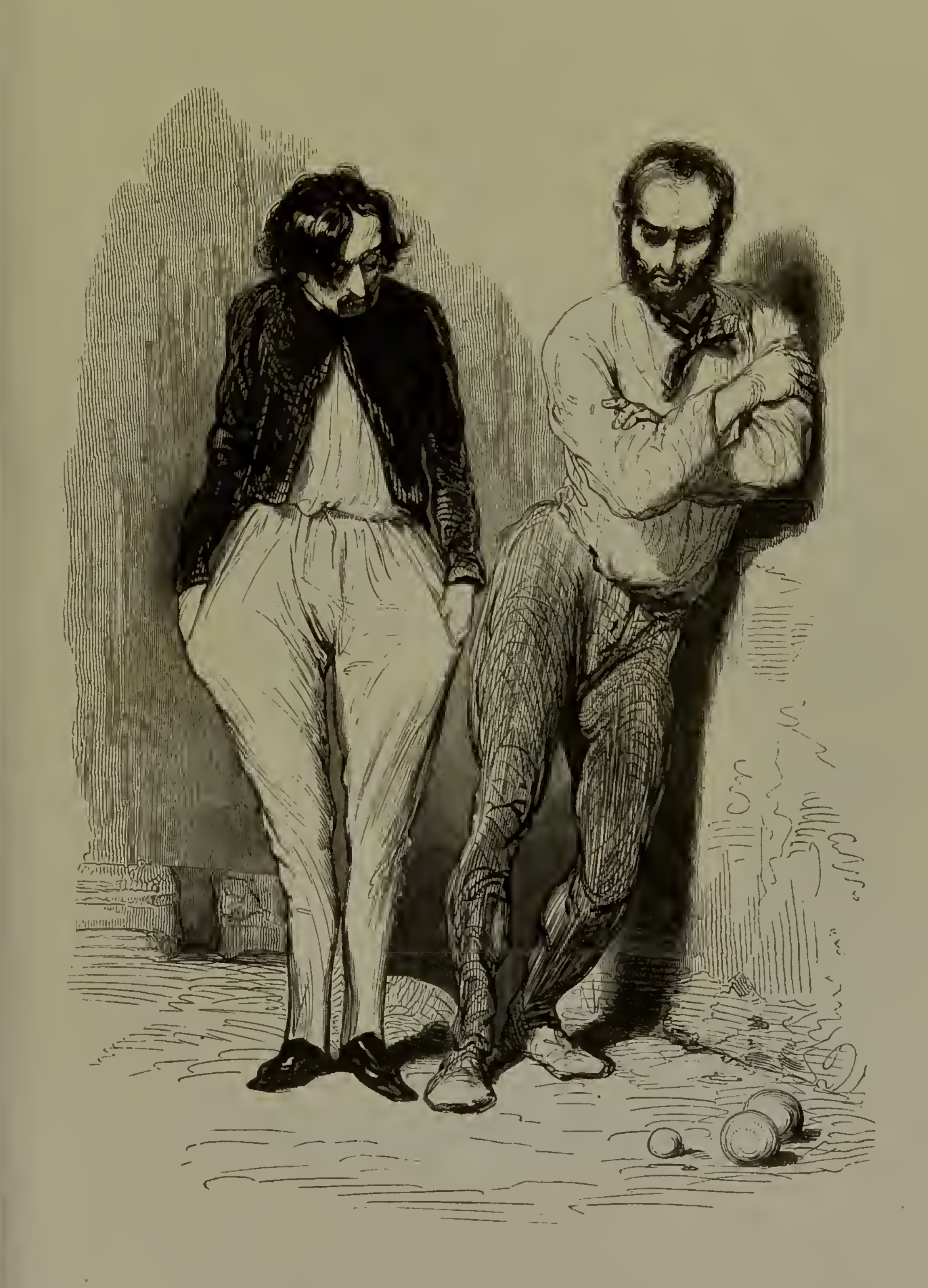
Par GAVARNI. Gravé par BAULANT.





Vous le voyez, le chagrin ne m'aigrit pas! et je donnerai un conseil à mes créanciers, dans leur intérêt : s'ils veulent me tirer d'ici, qu'ils se hâtent, car on ne pourrait bientôt plus me passer par la porte.

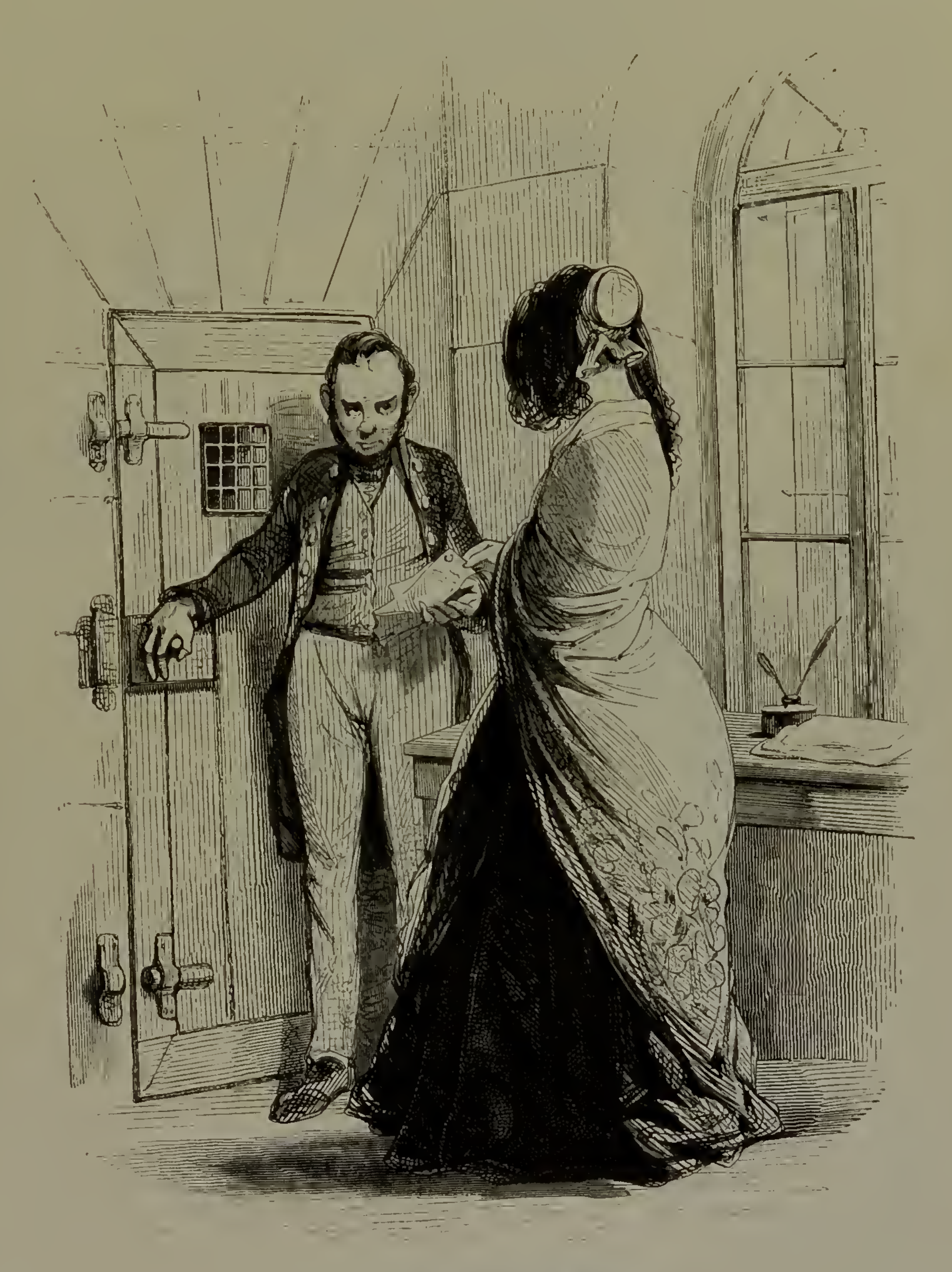
Par Gavarni. Gravé par Budzilowich.



— Sans le mur, cette boule-là irait loin.

— Et ton camarade aussi.

Par Gavarni. Gravé par Piaud.



« Au moins un Dieu sourit encore à la jeunesse
Et lui rend, en ce lieu, de ces jours qu'on lui prend.
Qui n'aurait pas pitié des beaux ans qu'elle y laisse? »

Par Gavarni

Gravé par Porret.

GAVARNI.

ŒUVRES CHOISIES

PARIS LE SOIR.



J. HETZEL.

1846

PARIS LE SOIR.

Excepté quelques jours d'été et quelques après-midi d'automne, Paris, ville du nord, veut être vu poudré de neige ou à la lueur des flambeaux et du gaz; c'est son rouge. Le rouge lui sied bien comme à toute femme un peu mûre qui va au bal. Non-seulement Paris est beau la nuit, mais il a des heures d'une incroyable magnificence. Dès qu'il s'allume, de l'arc de l'Étoile aux piliers de la barrière du Trône, ses habitants semblent commencer à vivre. La misère des uns est alors moins choquante; la richesse des autres est plus douce à supporter. Il se fait un pacte, une trêve dans ce milieu sombre semé de lanternes et d'étoiles.

Que ne peut-il toujours faire nuit! se dit le restaurateur dont les portes de glaces s'ouvrent devant les étrangers qui affluent à Paris toute l'année.

Que ne peut-il faire toujours nuit! murmure le directeur de spectacle en voyant la foule assiéger les portes de son théâtre.

Que ne peut-il faire toujours nuit! répète en achevant sa toilette la jeune femme qu'attend le bal, qu'attend le plaisir, qu'attend... ou plutôt que n'attend pas son mari.

Que ne peut-il faire toujours nuit! dit aussi, dit surtout le voleur qui a mesuré dans la journée l'épaisseur du volet derrière lequel le bijoutier cache ses diamants et le changeur son or.

Mais qui donc n'aime pas la nuit à Paris? quelle profession ne s'y exerce pas avec plus d'avantages, quel goût n'y trouve pas plus aisément à se satisfaire, quelle peine, quelle douleur ne s'y voile pas plus facilement la nuit? Est-ce le jour que la grande dame peut renvoyer ses gens, monter dans un fiacre et aller Dieu sait où? Est-ce le jour que la grisette a la facilité de quitter son travail, de mettre des gants paille, des brodequins en satin turc, une robe de soie brodée pour aller danser chez Mabille ou au délicieux *Château-Rouge?*

Je ne sais pas pourquoi le jour existe à Paris; l'hiver particulièrement.

Que vient-il y faire? Éclairer? mais il n'éclaire pas. Il n'est qu'un prétexte d'économie pour le gaz. On fait semblant d'y voir par déférence envers un astre qui mûrit les melons. A Paris, il y a deux nuits; une qui a lieu pendant le jour, c'est la mauvaise; une qui a lieu pendant la nuit, c'est la véritable, celle dont nous parlons ici.

On vante beaucoup, on a chanté sur tous les tons la nuit à la campagne, la nuit au milieu de la mer. Je crois à cet enthousiasme, mais je ne le partage pas absolument; car, excepté les jours de pleine lune, je n'ai jamais vu à la mer pendant la nuit que quelques mètres d'eau et à la campagne que deux ou trois arbres contre lesquels je vais sans cesse me cogner? Paris, au contraire, ne se voit bien que la nuit, à la lueur de cent mille becs de gaz qui en font un vaste salon de sept lieues de tour.

C'est le soir que se déroulent les plus grands événements de la vie parisienne, ceux qui ont le plus d'influence sur la civilisation française. Entre huit heures et minuit se décide le sort d'un opéra d'Auber ou de Donizetti, d'Adam ou de Meyerbeer, œuvre de génie destinée à parcourir le monde entier, ou, travail mal venu, condamné à mourir dans la soirée. Dans le cycle de ces quatre ou cinq heures se produira la comédie qui planera sur les siècles et changera les mœurs de la nation ou la vengera comme *le Mariage de Figaro*. Si le commerce revendique le jour, la politique, comme les arts, ne s'inspire que la nuit. Il faut à cette politique chaude, ingénieuse, ardente, qui électrisera le lendemain des lecteurs trop faciles au découragement, il faut l'abri de la nuit après la tempête du jour. Tous les bruits dont le cerveau s'est rempli, toutes les émotions dont le cœur s'est enflé pendant le jour, ne se répandent bien au courant de la plume du journaliste qu'à la lueur échauffante des quinquets. Les meilleurs articles sont sans exception ceux qu'on rédige le soir; et une des principales raisons pour cela, c'est qu'ils sont aussi les plus courts.

La nuit porte en elle un caractère si exceptionnel dans nos mœurs françaises, que nul, pendant qu'elle règne, ne peut être arrêté pour dette. Les pouvoirs des gardes du commerce meurent au coucher du soleil, pour ne renaître qu'après l'aurore. C'est à cette sage limite imposée à la loi qu'on doit ces deux vers si fameux :

« Quand on fut toujours vertueux,
« On aime à voir lever l'aurore. »

On aime à la voir lever, parce que cet amour est alors sans danger, et l'on est vertueux parce qu'on n'a pas de contrainte par corps.

Le premier préfet de police doué de quelque génie n'obligera pas les marchands et les limonadiers à fermer leurs boutiques au moment le plus beau de la nuit, et où il serait le plus utile de les laisser ouvertes afin de décourager les voleurs, en général peu amis des lumières. La raison pour laquelle on les fait fermer n'est connue de personne. Du reste, à Londres et à Venise, pour ne citer que ces deux villes capitales, beaucoup d'établissements publics consacrés aux distractions de la nuit ne ferment jamais. Le citoyen poursuivi par un mauvais rêve peut, en s'éveillant à toute heure, aller jouer au domino avec une ombre de sa connaissance, ou au billard avec quelque fantôme de ses amis.

Un des artistes qui a su le mieux tout le parti qu'on peut tirer de la nuit est assurément M. Gavarni. Quel coin mystérieux a-t-il oublié? quel angle de boudoir habité par la paresse ou par l'amour n'a-t-il pas rendu sous son crayon qui écrit, qui parle et qui peint? Comme il sait bien nous montrer tous les caprices de la coquetterie du soir! La muse de minuit lui a dit ses plus jolies choses à l'oreille. Il est le Raphaël du soulier qui se détache du pied, de la natte de cheveux qui coule sur les épaules, du bras qui s'arrondit derrière la tête. S'il connaît toutes les séductions de la nuit, il en connaît aussi toutes les ruses, toutes les roueries et les mille et mille mystères. M. Gavarni écrirait sans doute comme il les peint les *Mémoires de la nuit.*

Quel pays spirituel sera celui qui consacrera le jour au sommeil et la nuit à veiller! Paris devrait donner l'exemple. Dès que le prétendu jour paraîtrait, on irait au lit, et à la première étoile, à la première lanterne, veux-je dire, on prendrait son café à la crème. Les libertins seuls se retireraient à midi. On abandonnerait le soleil à la province et à la campagne, puisqu'elles en ont contracté la mauvaise habitude.

Léon GOZLAN.



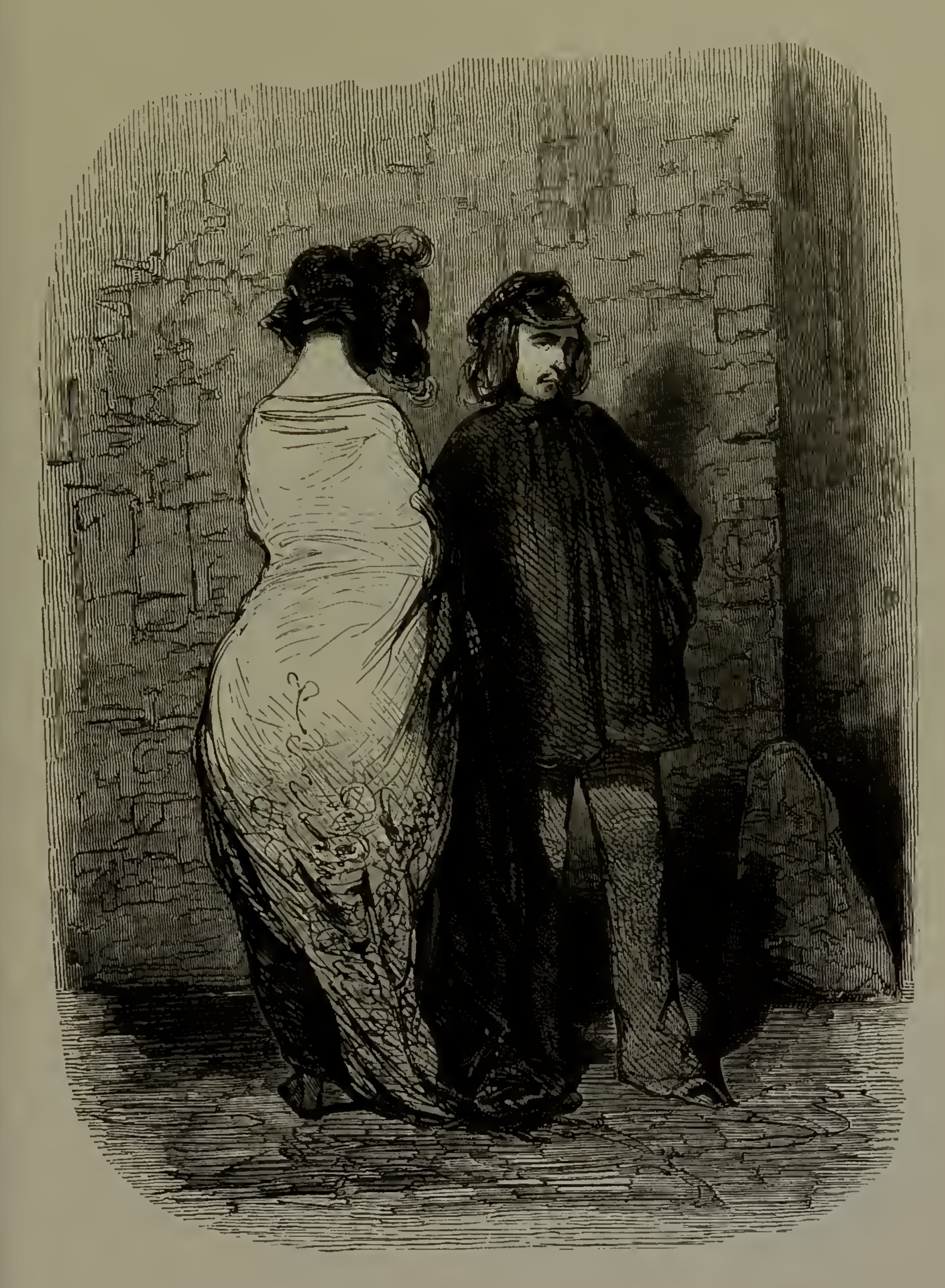
Souperont-ils ?

Par Gavarni. Gravé par Brzilewicz



— Vous voyez bien ce fashionable qu'entre là ?
— Oui !
— Savez-vous ce que c'est ?
— Qu'est-ce que c'est ?
— Rien du tout.

Par Gavarni Gravé par Lavieille



— Où qu' tu vas, Polyte?

— J' vas tremper un' soupe à ma femme... une faignante! que v'là trois jours qu'a travaille pas.

Par Gavarni.

Gravé par Lavieille



Deux soupçons.

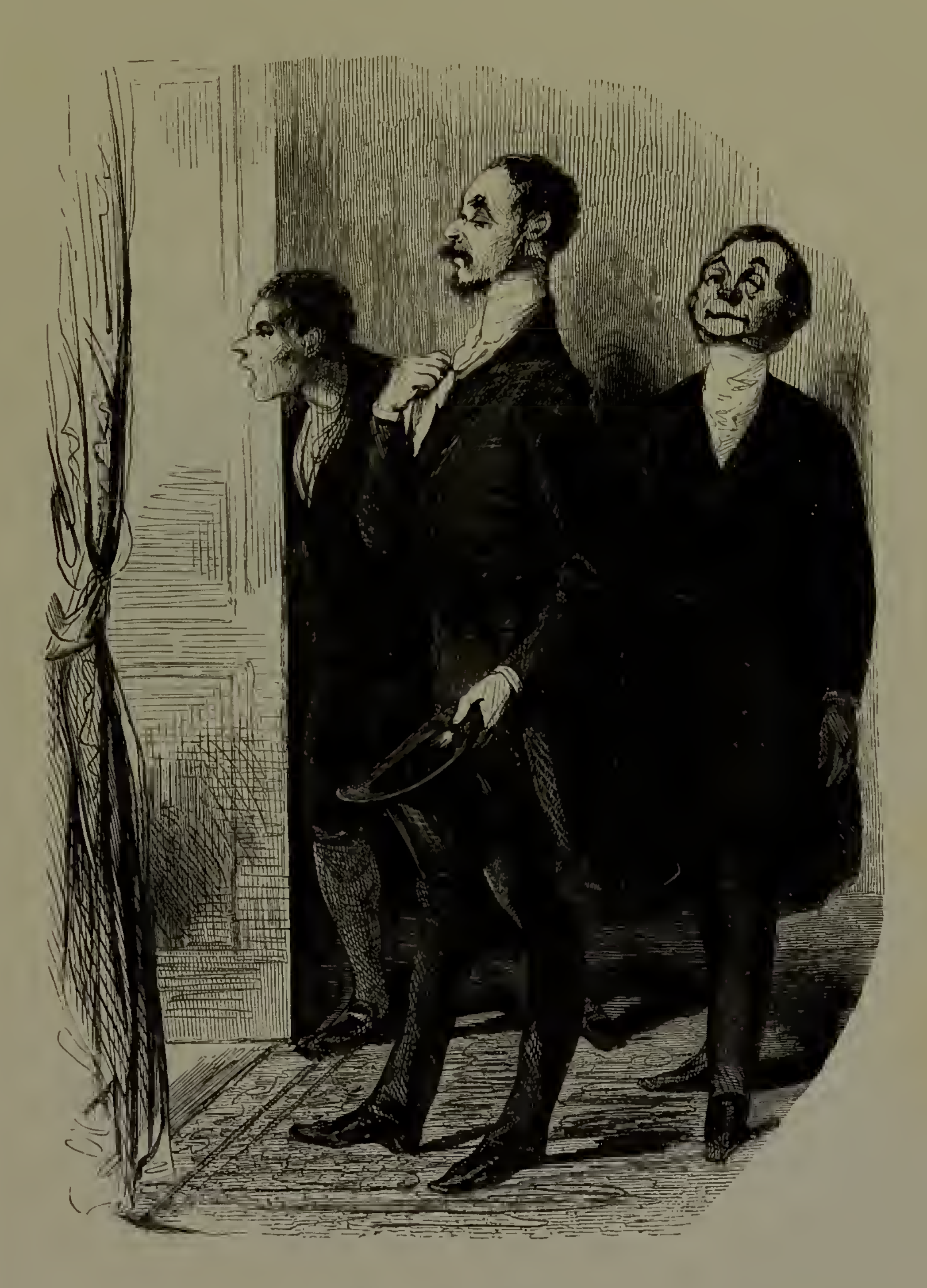
Par Gavarni Gravé par Verdeil.



Amanda !...... prête-moi ton tire-botte.

Par Gavarni.

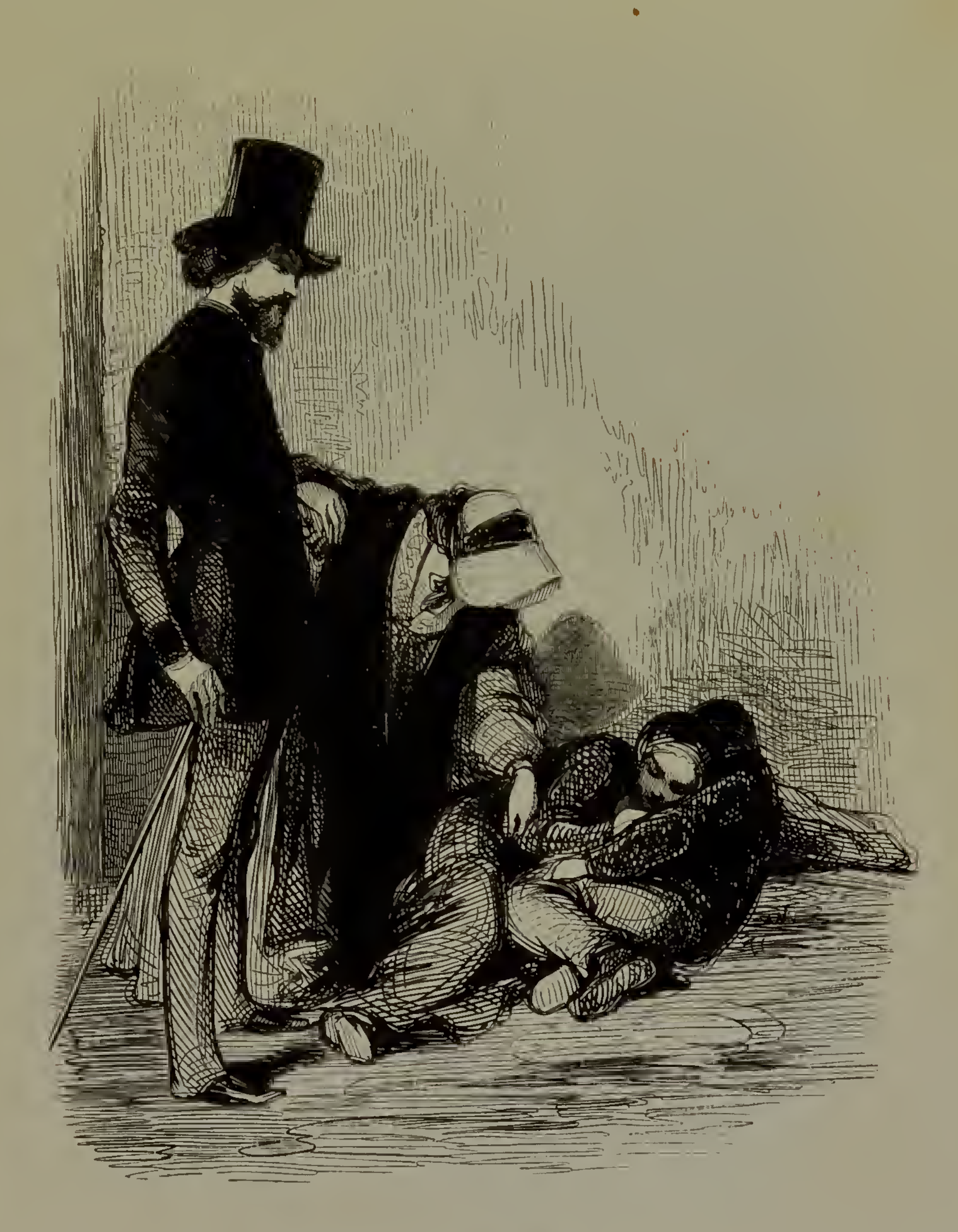
Gravé par Lacoquery.



Mosieu le comte Onnesaitki !.
Mosieu le baron Gros-Jean !..

Par Gavarni.

Gravé par Baulant

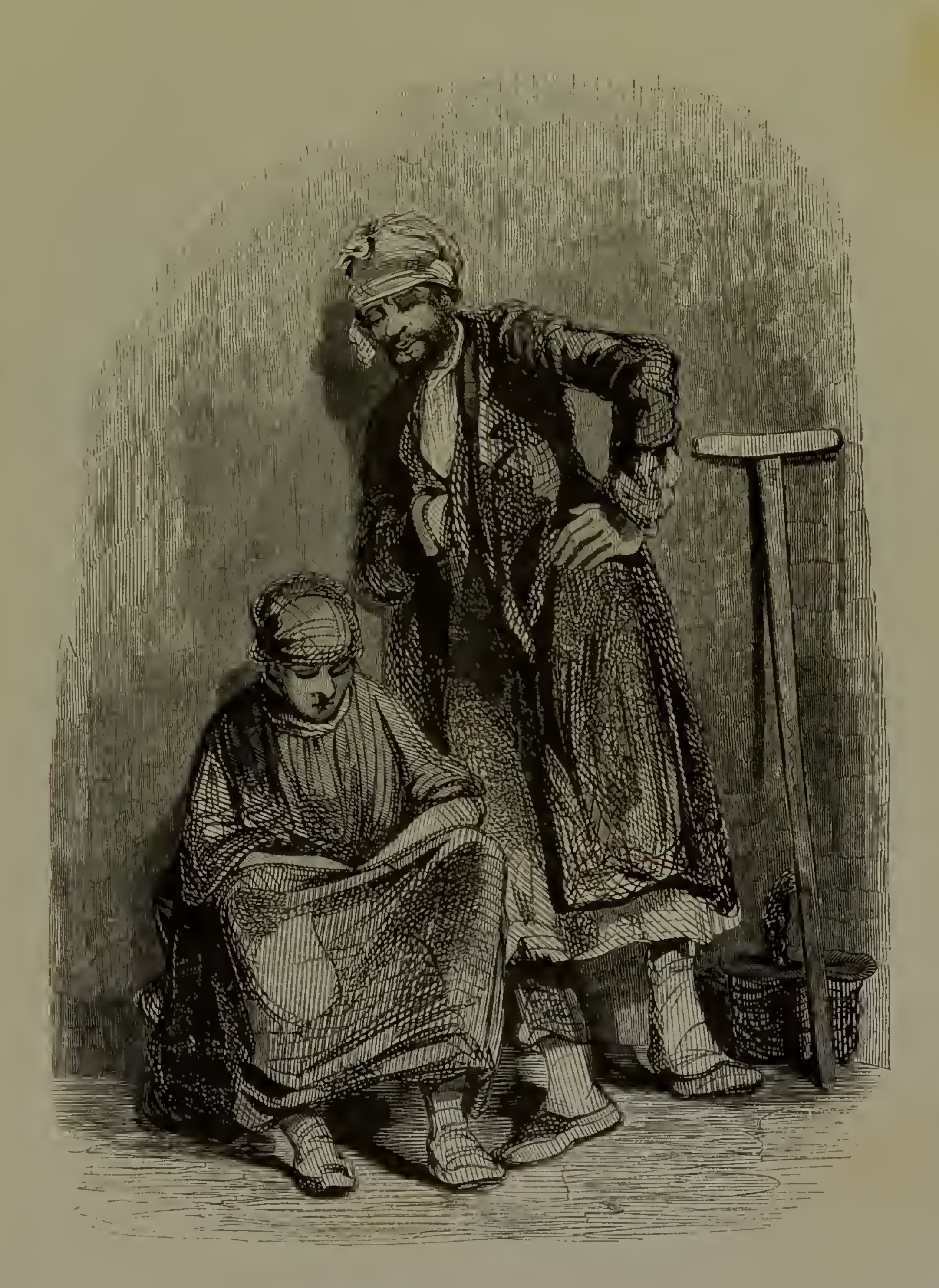


« Le plaisir rend l'âme si bonne ! »

(Béranger)

Par Gavarni

Gravé par Petit.



— J'ai demandé au sortir de Vêpres : j'ai rien eu.
— Moi où on danse : j'ai pas mal eu.

Par Gavarni

Gravé par Brezilowich



— Bonsoir, voisine ! — Bonsoir, voisin !
— Ça va toujours bien, voisine ? — Bien. Et vous, voisin ?
— Dites donc, voisine ? — Quoi, voisin ?
— Je vous aime toujours, voisine ! — Bonsoir, voisin !
— Bonsoir, voisine !

Par Gavarni. Gravé par Lavieille.



Comment sapristi ! depuis neuf heures du matin jusqu'à minuit pour aller de Saint-Leu au Père-Lachaise ! Voilà un camarade qui peut se vanter d'être bien enterré : vous y avez mis le temps !... Toutes ces machines-là, vois-tu, c'est de la boustifaille, et pas autre chose... des boustifailles, et pas autre chose !... pas autre chose !

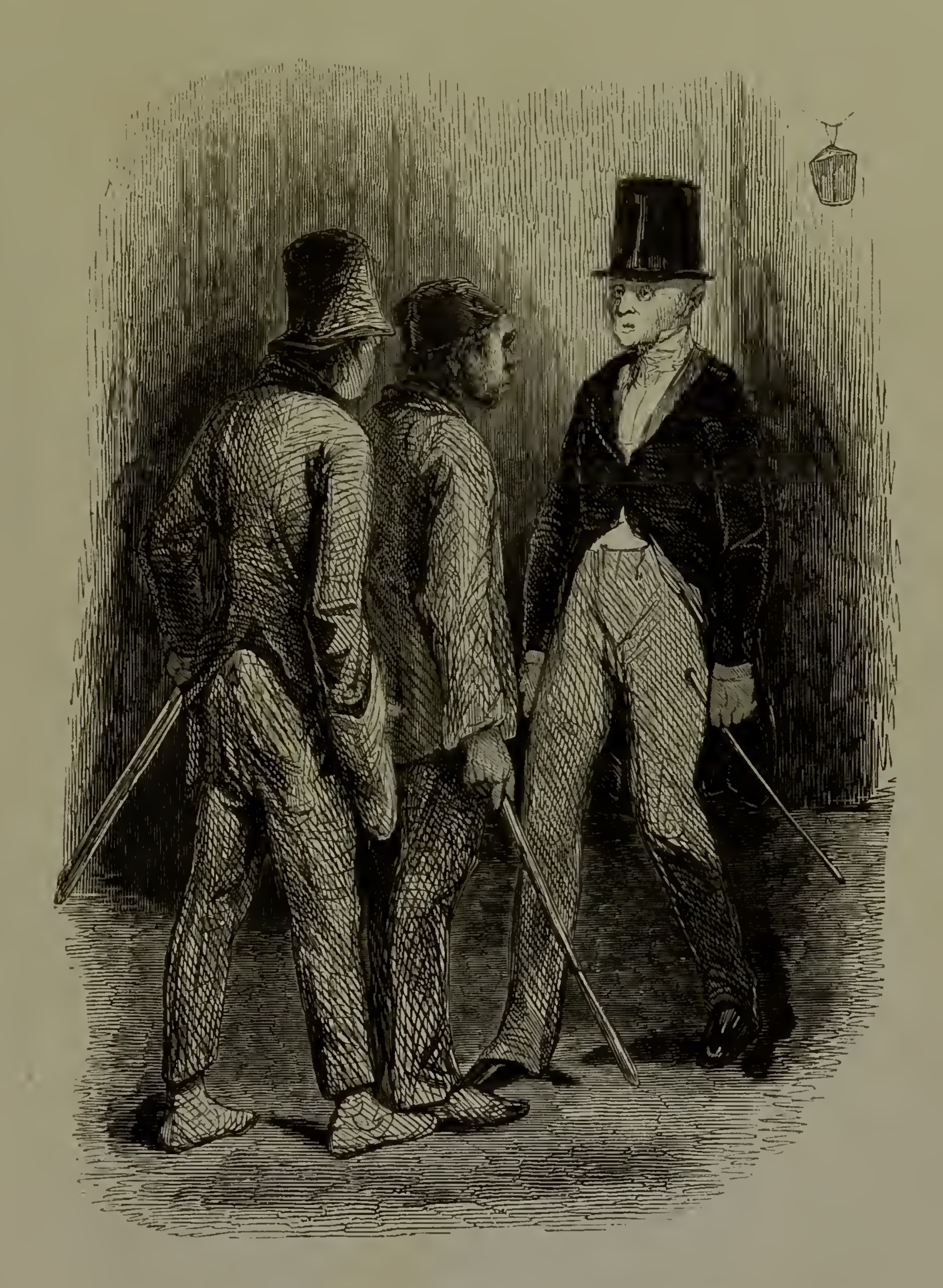
Par Gavarni.

Gravé par Soyer.



Ah! par exemple! voilà qui est bizarre!... ce matin, j'ai fait un nœud à ce lacet-là, et ce soir il y a une rosette!

Par Gavarni. Gravé par Gauchard.



En v'là un bon p'tit bourgeois ben gentil ! qui va nous donner que'qu' vieux monarqu' pour y boire à la santé... si c'est son idée à c't homme !... pas vrai, papa ?

Par Gavarni

Gravé par Verdeil.



Il'y a pas gras!

Par Gavarni

Gravé par Bala et Gérard.

OEUVRES CHOISIES DE GAVARNI.

FOURBERIES DE FEMMES EN MATIÈRE DE SENTIMENT — NOTICE PAR LAURENT-JAN.

CLICHY. — NOTICE PAR LIREUX.

PARIS LE SOIR. — NOTICE PAR LÉON GOZLAN.

Paris. — Typ. Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

ŒUVRES CHOISIES

DE GAVARNI.

TYPOGRAPHIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
rue d'Erfurth, 1.
— Papeterie du Marais et de Sainte-Marie. —



LORENTZ. INVT

ŒUVRES CHOISIES

DE GAVARNI

Revues, corrigées et nouvellement classées par l'Auteur.

— ÉTUDES DE MŒURS CONTEMPORAINES. —

LES ENFANTS TERRIBLES.

— TRADUCTIONS EN LANGUE VULGAIRE. —

LES LORETTES. — LES ACTRICES.

AVEC DES NOTICES EN TÊTE DE CHAQUE SÉRIE,

PAR MM. THÉOPHILE GAUTHIER & LAURANT-JAN



PARIS — 1846

PUBLIÉ PAR J. HETZEL,

RUE RICHELIEU, 76 ; — RUE MENARS, 10.

GAVARNI.

Il y a dans ce temps-ci un énorme gaspillage de talent; des esprits moroses cherchent querelle à ce sujet aux écrivains et aux artistes, bien à tort, selon nous, car nul ne peut produire son génie ou son esprit en dehors des conditions de son époque.

Jamais l'on n'a autant exigé de l'homme et de la matière qu'aujourd'hui. Le cerveau est chauffé aussi fort que la locomotive; il faut que la main coure sur le papier comme le wagon sur le rail-way. Le rêve du siècle est la rapidité. Pour acquérir un nom maintenant, il faut travailler vite, beaucoup et sans relâche, et très-bien, car le public devient de plus en plus exigeant et difficile.

Ce que Gavarni a jeté çà et là dans les journaux, dans les livres, dans les publications illustrées, dans les revues, d'esprit écrit et dessiné, est vraiment prodigieux. Son œuvre complète, si quelque infatigable collectionneur parvenait à la réunir, formerait déjà plus de trente volumes in-folio. Malheureusement, ces petits chefs-d'œuvre faits sans prétention, comme tous les chefs-d'œuvre, le vent de la publicité, en soufflant dessus, les a éparpillés aux quatre points de l'horizon; qui ne serait charmé d'avoir dans son portefeuille: *les Lorettes, la Vie de jeune homme, les Étudiants, le Carnaval, les Débardeurs, les Actrices, les Fourberies des femmes, les Enfants terribles, Paris le matin, Paris le soir*, etc., c'est-à-dire, l'existence parisienne comprise à fond par un philosophe, et rendue par un artiste?

On se plaint de ce que le dix-neuvième siecle ne possède pas d'auteur comique. Qu'est-ce donc que Gavarni? N'a-t-il pas, ce qui est le plus rare de tous les talents, saisi le côté piquant, burlesque et singulier des mœurs de son temps! — Trouver des types dans les figures que l'on coudoie chaque jour, démêler les aspects saillants de physionomies que l'habitude de les voir rend vulgaires exige un esprit lin, prime-santier; un talent original peut seul en venir à bout. — En général, les poëtes et les artistes sont presbytes; c'est-à-dire qu'ils n'aperçoivent nettement que les objets placés à une grande distance; leur vue n'est distincte que pour le passé. Tel écrivain, parfaitement au courant des affaires intimes de Périclès, ignore le nom des principaux souverains régnants; tel artiste qui sait au juste le nombre de perles du collier de Phrynée, ne s'est jamais douté de la façon dont se coiffe une Parisienne. Nous ne les méprisons pas pour cela; mais, par un don rare et précieux, Gavarni voit ce qui est près de lui, ce que nous rencontrons dans la vie ordinaire, au théâtre, aux promenades, partout.

Gavarni, disent les pédants, n'est qu'un caricaturiste, un faiseur de croquis plus ou moins frivoles qu'on peut feuilleter pour s'amuser, mais qui n'ont rien de com-

nun avec l'art. — Les pédants se trompent, — Gavarni est un artiste du plus haut titre et du meilleur aloi. — L'antiquité et la tradition n'ont rien à revendiquer dans son talent; il est complètement, exclusivement moderne. Ni Athènes ni Rome n'existent pour lui : — c'est un tort aux yeux de quelques-uns, c'est une qualité pour nous. Combien voilà-t-il de siècles que l'on copie ton profil, ô Vénus! et ton nez, ô Jupiter Olympien? — Pourtant nous avons, nous aussi, des profils et des nez qui attendent leur tour. N'a-t-on pas suffisamment ajusté de draperies que personne n'a jamais portées peut-être pour arriver enfin à l'habit que tout le monde porte? Pourquoi s'obstiner à faire le portrait de femmes mortes il y a deux mille ans, lorsque tant de gracieux et de charmants visages s'encadrent dans des auréoles de satin ou de soie, lorsque tant de fines tailles se cambrent sous le mantelet de dentelle ou le châle de cachemire? Nous n'allons pas prendre pour nos fiancées ou nos maîtresses des statues déterrées des fouilles; celles que nous aimons, celles qui troublent notre vie, qui font nos peines et nos plaisirs, peuvent bien, ce nous semble, fournir la matière d'un dessin. — Paris, pour n'être pas en ruines depuis quelques mille ans, a cependant son charme, et ce qu'il trouve élégant mérite bien d'avoir un peintre.

La religion, les habitudes, les mœurs, les costumes, ont nécessairement modifié les types humains, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Nous n'avons ni les mêmes crânes, ni les mêmes poitrines, ni les mêmes bras, ni les mêmes pieds que les Grecs, qui suivaient une hygiène différente de la nôtre, et donnaient à la beauté physique de l'homme des soins que nous réservons pour les chevaux. C'est fâcheux, mais cela est. Il faut donc en prendre son parti; et puisque l'humanité semble avoir abandonné sans retour la chlamyde et le cothurne, il faut bien accepter le paletot et la botte; il n'y a plus que les Hercules forains qui aient les pectoraux de l'Achille ou du Méléagre. Qu'on nous représente donc avec des épaules étroites, des tailles étranglées, des jambes longues et de grosses têtes, puisque nous sommes ainsi. — Peut-être est-ce une beauté : tout est affaire de convention. — Gavarni, envoyant au diable les poncis académiques, a bravement dessiné le Parisien tel qu'il est; dans les pantalons de 1845, il a mis les jambes de 1845 et non celles de Germanicus. Ce torse grêle, si bien indiqué en quelques coups de crayon, sous un gilet à la mode, vous l'avez vu à l'école de natation bleui par le saisissement de l'eau; c'est le vôtre ou celui de votre ami. — Vous ne trouverez chez notre artiste ni pose de modèle, ni attitude de statue, ni réminiscence de tableau, ni souvenir d'école. Il ne sort ni de son temps ni de son pays. C'est bien ainsi que les Parisiens se saluent, s'abordent, se donnent la main, allument leur cigare, portent leur binocle et déclarent leur amour. Les Athéniens en agissaient peut-être autrement : Gavarni n'a pas fait de recherches pour le savoir; ou s'il l'a su, il l'a oublié avec soin. N'allez pas croire pour cela que Gavarni soit incorrect ou disgracieux; non; tous ses bons hommes *portent* parfaitement; leurs bras s'emmanchent bien; leurs têtes s'agrafent aux épaules; ils existent toujours anatomiquement; leurs extrémités sont indiquées avec finesse et vérité, et leur tournure, quoique moderne, a cette décision et cette franchise qui caractérisent les maîtres, car Gavarni est un maître, si l'es-

prit de la composition, la sincérité du dessin, la verve du faire font gagner ce titre.

Nul dessinateur n'est plus original ; vous ne lui trouvez aucun antécédent. Il est né comme un champignon, entre les fentes du pavé de Paris. — Goya seul pourrait offrir quelque analogie, et encore, chez le peintre espagnol, le fanatique domine tellement, que la comparaison cloche par un côté : dans les *caprichos*, le noir et le blanc jouent un très-grand rôle ; les sorcières et les monstres du sabbat se mêlent trop souvent aux hidalgos et aux manolas. Barahona fait invasion sur le Prado, et vous êtes surpris de voir une griffe sortir d'une manchette de dentelle, et un pied fourchu frétiller sous une basquine.

Gavarni est fantasque, mais non fantastique, ce qui est bien différent ; quoique son crayon soit d'une légèreté extraordinaire, il s'astreint à la réalité ; tous les détails indiqués, même par le trait le plus fugitif, sont justes et vrais ; nos divans, nos fauteuils, nos chapeaux ont bien cette forme ; sur la cheminée de la lorette, Gavarni ne mettra pas la pendule d'un bourgeois, et ainsi de suite.

Il connaît parfaitement les modes ; — c'est lui qui les fait ; — et ses personnages ont toujours la toilette qui convient. Non-seulement c'est la robe, mais c'est la tournure, chose toujours oubliée par les simples dessinateurs de costumes, qui ne travaillent que pour les couturières. Goya, qui seul nous donne l'idée de l'Espagne sous les rois absolus, de l'Espagne avec l'inquisition, les moines, les toreros, les aficionados, les contrebandiers, les manolas et les duchesses, est plus négligé, plus confus ; ses larges demi-teintes à la Rembrandt noient plus d'un détail caractéristique que l'on voudrait retrouver. Pourtant, Goya et Gavarni ont fait tous deux le même travail pour leur temps et leur pays. Ils ont fixé les mœurs bizarres, les types tranchés qui vont bientôt s'effacer sous le badigeonnage constitutionnel : dans vingt-cinq ans, ce sera par Gavarni qu'on apprendra l'existence des duchesses de la rue du Helder, des lorettes, des débardeurs, des étudiants ; tout ce joyeux monde de la Bohême aura disparu devant les mœurs anglo-américaines qui tendent à nous envahir ; un pressentiment dont il ne s'est peut-être pas rendu compte, l'a porté à croquer ces vives et spirituelles physionomies qui ne reparaîtront plus, et qui auront bientôt, dans son œuvre, une aussi haute valeur historique que les hiéroglyphes égyptiens. Cette ardente et folle génération, éclose en 1830, aura eu son historien plus prévoyant que les artistes d'Égypte. Pour que le sens de ses dessins ne se perdît pas, Gavarni a eu soin de jeter en caractères phonétiques quelques mots au bas de ses croquis. Il a fait lui-même la légende de ses médailles ; chacune de ces inscriptions est un vaudeville, une comédie, un roman de mœurs dans la meilleure acception du mot. Il s'y révèle une incroyable connaissance du cœur humain ; Molière n'aurait pas mieux dit ; le moraliste reste rêveur toute une journée devant une de ces légendes d'une effrayante profondeur ; l'on ne sait le plus souvent si c'est la phrase qui illustre le dessin ou le dessin qui illustre la phrase ; mais ils sont inséparables : ce singulier phénomène du peintre à qui le geste, la physionomie, l'accent des personnages ne suffisent pas, et qui écrit le mot à côté de la bouche, se représente dans les temps de naïveté ou de complication extrêmes.

GAVARNI.

Ne vous imaginez pas là-dessus que Gavarni soit un moraliste à la façon d'Hogarth, et qu'il vous raconte dans une suite d'estampes progressives les inconvénients des sept péchés capitaux; il ne prêche pas, il raconte; chez lui, point d'indignation, point d'emphase déclamatoire; il prend le monde tel qu'il est, et ne croit pas le salut de l'humanité compromis parce qu'un débardeur désespère un garde municipal, et qu'une lorette fait une grande consommation d'Arthurs au temps de carnaval. Il sait que le mercredi des cendres arrivera, que les Arthurs prendront du ventre, et que les lorettes porteront des châles de tartan. Il n'y a pas de quoi se poser en Jérémie.

Ce qui fait de Gavarni un homme à part, c'est que l'improvisation ne nuit en rien chez lui aux véritables exigences de l'art. — Malgré son apparence frivole, il est plus sérieux au fond que bien des peintres d'histoire; il ne se redit jamais, et, dans ses innombrables dessins, vous ne retrouveriez peut-être pas deux figures pareilles. — Une étude perpétuelle de la nature lui permet de varier incessamment ses types.

Comme il a compris la Parisienne! Comme ce sont bien là ses airs de tête, ses façons de porter les mains, ses ondulations de hanches, sa démarche, son geste, son regard. Ces jolis museaux si fins, si éveillés, si espiègles, d'une irrégularité si piquante, d'un chiffonné si gracieux; ces yeux, qui ne sont pas brûlants comme ceux de l'Espagnole, ni rêveurs comme ceux de l'Allemande, mais qui disent tout ce qu'ils veulent; ce sourire demi-moqueur dans lequel Victor Hugo a trouvé la petite moue d'Esméralda; ces mentons d'ivoire; ces nuques blondes où les cheveux follets se tordent en accroche-cœurs; ce teint de camélia qui a passé la nuit au bal; cette fraîcheur fatiguée et délicate, qui les a exprimés, si ce n'est Gavarni?

Eh bien, ces charmantes esquisses, ces délicieux croquis étaient dispersés dans tous les coins du monde. L'artiste insouciant, qui pense toujours au dessin qu'il va faire, et jamais à celui qu'il a fait, ne s'était pas donné la peine de réunir son œuvre. Cette peine, un libraire, homme d'esprit — il y en a — a eu l'idée de la prendre pour lui. Un choix a été fait dans les quinze ou vingt séries que contient l'œuvre de l'artiste. — Choix judicieux à coup sûr, et où rien d'essentiel n'aura été oublié, car il a été fait contradictoirement par quelques amis de Gavarni et par Gavarni lui-même. Le difficile, on le croira, n'a pas été de chercher, mais de rejeter.

C'est en voyant réunis tous ces petits chefs-d'œuvre, qu'on en comprendra la valeur, et qu'on sentira en un mot que ce qu'on a sous la main, c'est bien un livre, un livre plein d'idées et plein de faits, et non pas un vain recueil d'images.

Ajoutez à tout cela que la présente édition est revue, corrigée, dessinée entièrement à nouveau, augmentée en quelques parties, modifiée et épurée en quelques autres par l'auteur; qu'elle est enfin gravée par nos meilleurs artistes, et améliorée de tout ce qui fait la supériorité de la reproduction par la gravure sur la reproduction toujours molle et insuffisante de la lithographie.

Théophile GAUTIER.

GAVARNI.

ŒUVRES CHOISIES

LES

ENFANTS TERRIBLES.



J. HETZEL.

1845

LES ENFANTS TERRIBLES.

Les poëtes et les peintres, ces menteurs involontaires, ont prodigieusement flatté les enfants; ils les ont représentés comme de petits chérubins qui ont laissé leurs ailes dans les cieux, comme des âmes de lait et de crème que le contact du monde n'a pas encore fait tourner à l'aigre. Victor Hugo, entre autres, a fait sur eux une foule de vers adorables, où les métaphores gracieuses sont épuisées : ce sont des fleurs à peine épanouies où ne bourdonne nulle abeille au dard venimeux ; des yeux ingénus où le bleu d'en haut se réfléchit sans nuage ; des lèvres de cerise que l'on voudrait manger, et qui ne connaissent pas le mensonge ; des cheveux palpitants, soie lumineuse et blonde que soulève le souffle de l'ange gardien, ou la respiration contenue de la mère penchée avec amour, — tout ce qu'on peut imaginer de coquettement tendre et de paternellement anacréontique !

Quelle peau de camélia, de papier de riz ! quel teint de cœur de clochette s'ouvrant dans la rosée, les peintres, et surtout Lawrence, ont donné à l'enfance ! Quel regard intelligent déjà dans sa moite profondeur, dans son étonnement lustré ! quel frais sourire errant comme le reflet d'une source sur une fleur, sur cette bouche qu'on croirait faite de pulpe de framboise ! Quel charmant embonpoint troué de fossettes ! quelles épaules grassouillettes, frissonnantes de luisants satinés ! quels pieds mignons à désespérer Tom Pouce, non celui qui se montre et qui vit sur nos théâtres, pour de l'argent ; mais l'aérien, l'imperceptible, l'impalpable Tom Pouce, dont Stahl nous a raconté la merveilleuse histoire.

Ah ! peintres et poëtes, ce que vous en faites est pour flatter les mères ; mais vous n'en êtes pas moins des imposteurs fieffés ; vous peignez les enfants tels qu'ils devraient être, et non pas comme ils sont. Vos enfants sont des enfants de keepsake, bons pour regarder la mer du haut d'une roche, comme le jeune Lambton, ou pour figurer sur le devant d'une calèche entre

une gouvernante anglaise et un King's-Charles. —Vous avez créé une enfance de convention qui n'a aucun rapport avec le moutard pur sang. Par vos récits et vos peintures, vous induisez frauduleusement les gens en paternité, ce qui est un délit que le code a oublié de punir. Mais à quoi pense le code !

Par malheur, l'enfant réel ne ressemble guère à tous ces portraits de fantaisie : c'est un simple bimane à grosse tête, à bedaine proéminente, à membres grêles, à genoux cagneux, qui lèche les confitures de sa tartine, fourre ses doigts dans son nez, et bien souvent, vu la rigueur de la saison, fait de sa langue ou de son coude un mouchoir, comme le gamin moyen âge dont il est question dans Notre-Dame de Paris.

Un homme d'esprit, nous ne disons pas son nom de peur de lui nuire, à qui une femme demandait s'il aimait les enfants, répondit : « Oh oui ! madame, beaucoup : — à huit heures du soir, — parce qu'on les couche ; — ou quand ils sont très-méchants, — parce qu'on les emporte. »

Quel trouble, quel désordre jettent dans un intérieur ces démons baptisés ! avec eux plus de rêverie, plus de travail, plus de conversation possible. Ils choisissent le moment où vous cherchez une rime à *oncle* pour exécuter leur plus stridente fanfare de trompette en fer-blanc : ils battent du tambour, juste quand vous alliez trouver la solution de votre problème ; ils égratignent vos meubles, et prennent, à écouter le bruit que font en tombant les porcelaines de la Chine et du Japon, le même plaisir que les singes dont ils sont une famille non encore classée. Si vous avez un beau portrait de femme auquel vous teniez beaucoup, ils n'ont rien de plus pressé que d'y dessiner des moustaches avec du cirage ; pour faire une galiote en papier, ils sauront bien trouver au fond de votre tiroir le titre d'où le gain de votre procès dépend ; et malgré votre surveillance, ils finissent par accrocher une casserole à la queue de votre chat ou de votre épagneul favori.

Mais ce ne sont là que de faibles inconvénients. Les enfants sont nos espions, nos ennemis, nos dénonciateurs ; ils nous observent d'un œil inquiet, furtif et jaloux, ils ne cherchent qu'à nous prendre en faute ; il nous haïssent de toute la haine du domestique pour le maître, du petit pour le grand, de l'animal pour le cornac. Ils nous rendent en trahisons, en avanies de toutes sortes, les leçons de grammaire et de civilité puérile et honnête que

nous leur faisons subir. Gavarni, ce profond philosophe, a le premier constaté ce penchant dans sa série de dessins *les Enfants terribles*, le plus éloquent plaidoyer qu'on ait jamais fait en faveur du célibat. En feuilletant ces tableaux d'une vérité si grande, on se sent des envies de laisser finir le monde! car ils n'épargnent rien, ces monstres, avec leur candeur sournoise et leur naïveté machiavélique : ils trahissent la mère et l'amant, le père et la maîtresse, le domestique et l'ami; leur cruauté tenace s'en prend à tout. Les secrets du boudoir, du cabinet de toilette et de la cuisine, rien n'est sacré pour eux. — Ils découvrent à l'amoureux désenchanté les mensonges cotonneux du corsage de madame; ils apportent en plein salon le casque à mèche de monsieur. Chaque visiteur apprend par leur entremise le mot désobligeant qui a été dit sur lui. — A celui-ci, l'enfant terrible demande pourquoi il a des yeux comme des lanternes de cabriolet; à celui-là, pourquoi on n'a pas tiré de feu d'artifice à sa naissance. Que de catastrophes, que de duels, que de séparations ont amenés ces bandits en jaquette et en pantalon à la matelote, par leurs révélations inattendues, par leurs caquets scélérats! Et le mal qu'ils font, ils en ont la conscience, quoi qu'on en dise; leur air bête n'est qu'un masque. — Les enfants sont féroces par caractère : ils se plaisent à faire le mal, à plumer des oiseaux vifs, à causer des scènes et des querelles; car jamais ils ne rapportent une chose indifférente, c'est toujours la phrase dangereuse qu'ils vont redire tout en se balançant sur les genoux de la victime. Ouf! quelle tirade, quel dithyrambe! mais ne nous laissons pas aller par réaction à un paradoxe inverse. Certes, les enfants ne sont pas des anges, mais ce ne sont pas non plus des diables. Il n'y a qu'à les débarbouiller souvent et à les fouetter quelquefois pour en faire de petits êtres fort gentils, fort mignons et fort poupins, très-dignes d'être trouvés charmants par d'autres même que par leurs mères.

THÉOPHILE GAUTIER



— Petit Chérubin, j'ai apporté du bonbon pour vous ; je vous le donnerai quand je m'en irai.
— Eh bien ! Mosieu, donne-le-moi tout de suite et puis va-t'en.

Par Gavarni. Gravé par Verdeil.



Qu'est-ce donc qui l'a inventée la poudre, Monsieur?... que papa dit que ce n'est pas vous.

Par Gavarni.

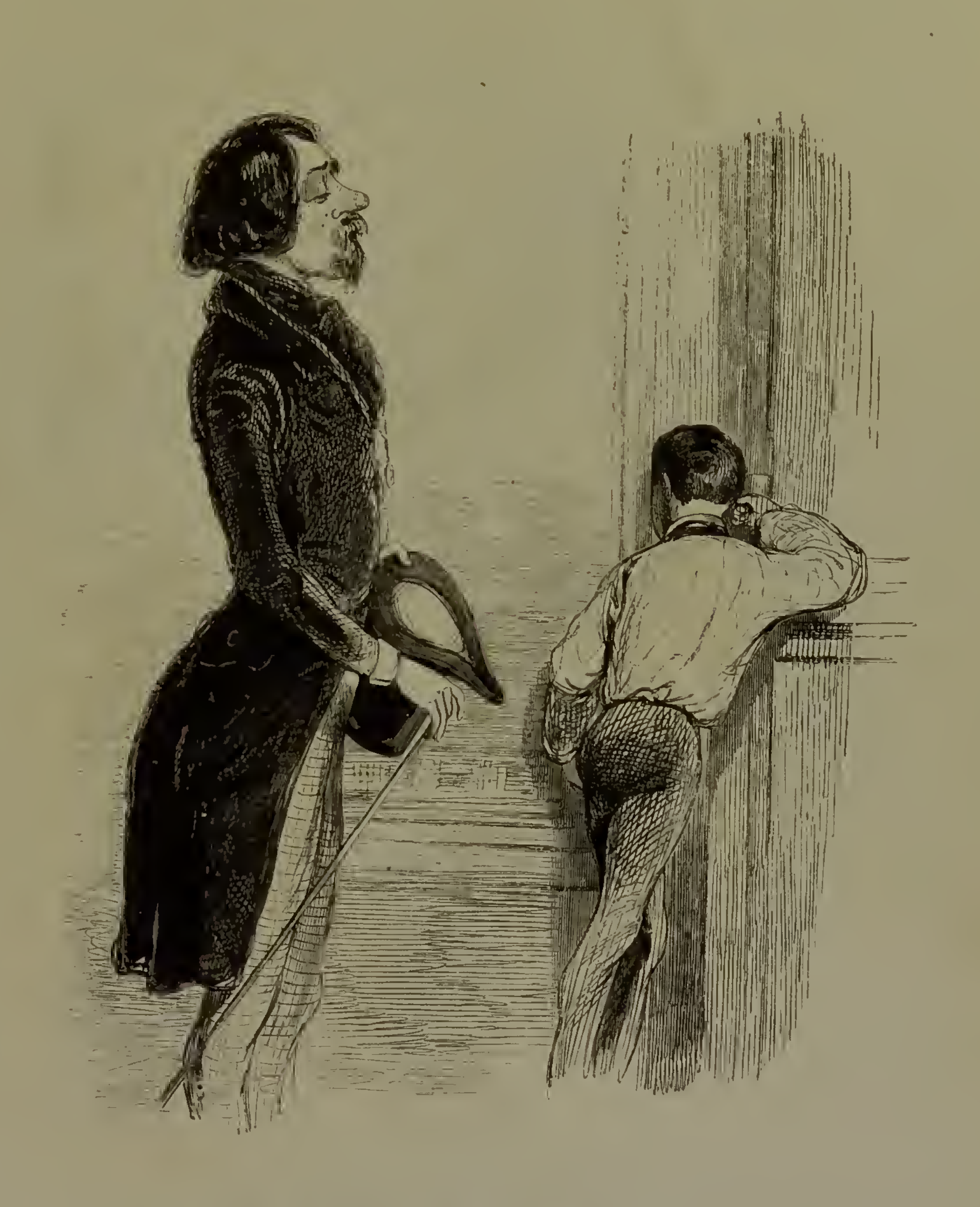
Gravé par Gusman.



Ma tante Amélie le dit que t'es bien gentil, mais que c'est dommage que t'es trop bête...

Ph. Gavarni.

Gravé par Rouvier.



Maman, c'est Mosieu... tu sais? ce M'sieu qui a ce nez...

Par Gavarni

Gravé par Baulant.



N'est-ce pas, mère, que c'est bien vilain de dire : Vous m'embêtez? Eh bien, ma bonne a dit tout à l'heure à mon papa : Vous m'embêtez... Ah ! mais oui !

Par Gavarni. Gravé par Gusman.



Ma bonne bisque, va, m'man, de se lever comme ça de bonne heure, depuis que t'es revenue... Dame! quand tu étais à Arpajon, Amanda mangeait toujours son café dans son lit... c'était papa qui ouvrait au laitier, le matin, et qui allumait le feu... Ah! mais il était joliment sucré le café!...

Par Gavarni Gravé par Caqué.



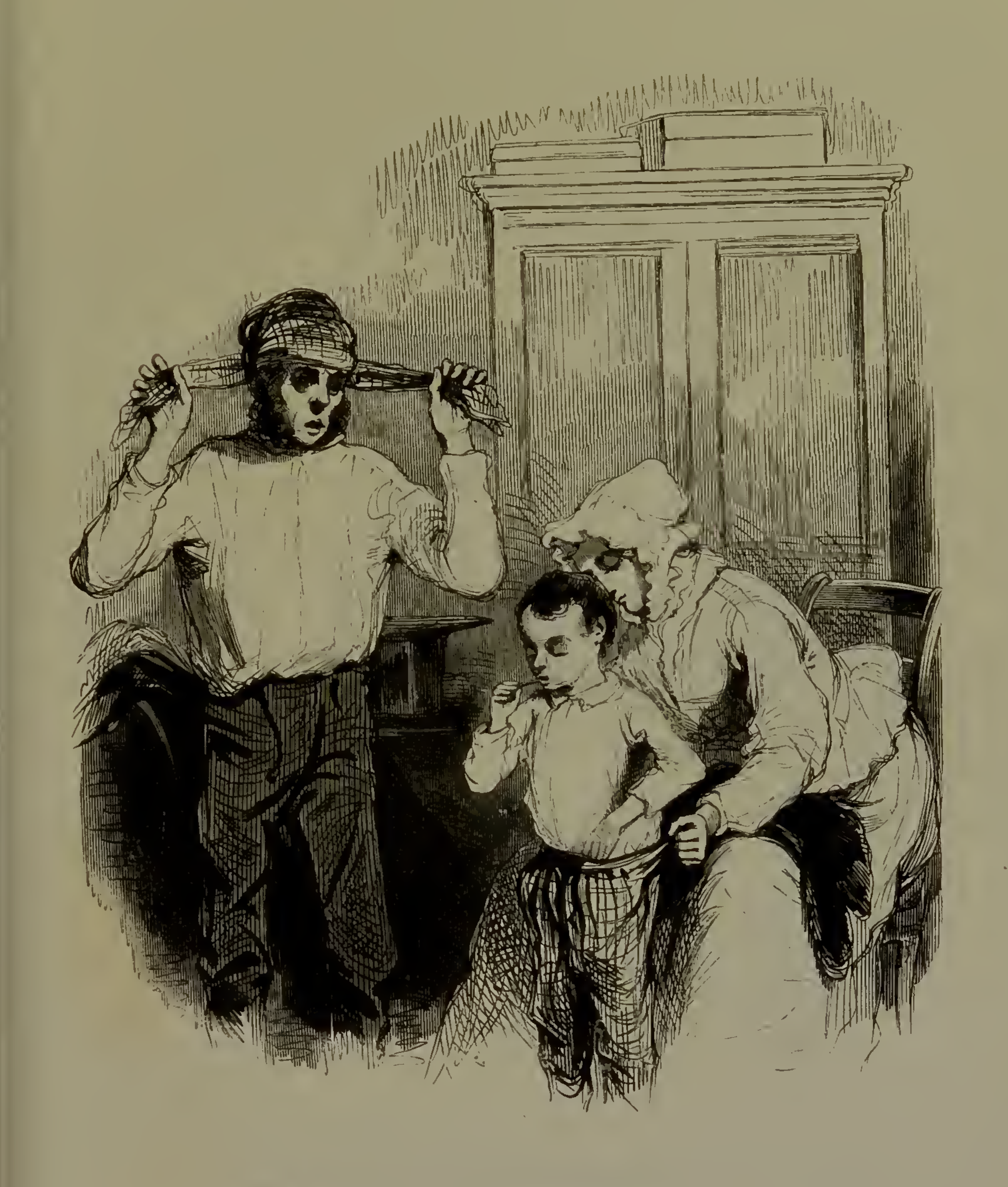
... M. Albert? c'est un monsieur du Jardin des Plantes, qui vient tous les jours pour faire l'explication des bêtes à maman : un grand qui a des moustaches, que tu ne connais pas. Il n'est venu aujourd'hui qu'après qu'on a eu fermé les singes... Tu sais comme est maman? elle l'a joliment arrangé, va!... Oh! comme tu n'en as presque plus sur le dessus, des cheveux, papa.

Par Gavarni. Gravé par Gauchard



N'est-ce pas, maman, que le petit peigne à moustaches que Cornélie a trouvé ce matin dans ta chambre, c'est pour moi ?

Par Gavarni. Gravé par Loiseau.



— Le spectacle, était-ce bien ? et a-t-il été raisonnable, Lolo ?

— Lolo ! ne m'en parle pas... Je dis en entrant : « C'est un enfant de six ans et demi. » Voilà-t-il pas que mosieu s'en va : « Mon papa, j'ai sept ans passés, je ne suis plus un enfant... » Désagréable moutard ! Il m'a fallu payer place entière.

Par Gavarni Gravé par Leblanc



N'est-ce pas, mosieur Prud'homme, qu'il ne faut pas mettre un H à omelette?... là! vois-tu, m'man!

Par Gavarni Gravé par Brugnot



Mosieu Belassis, moi j'ai pas des jambes en manches de veste.

Par Gavarni. Gravé par Rouget.



C'est vous qu'êtes le grand sec qui vient toujours pour dîner?.. Monsieur, papa n'y est pas.

Par Gavarni. Gravé par Cottard



Grand papa s'a fiché de petite maman, parce que petite maman s'est fait des tétais avec du coton, na!

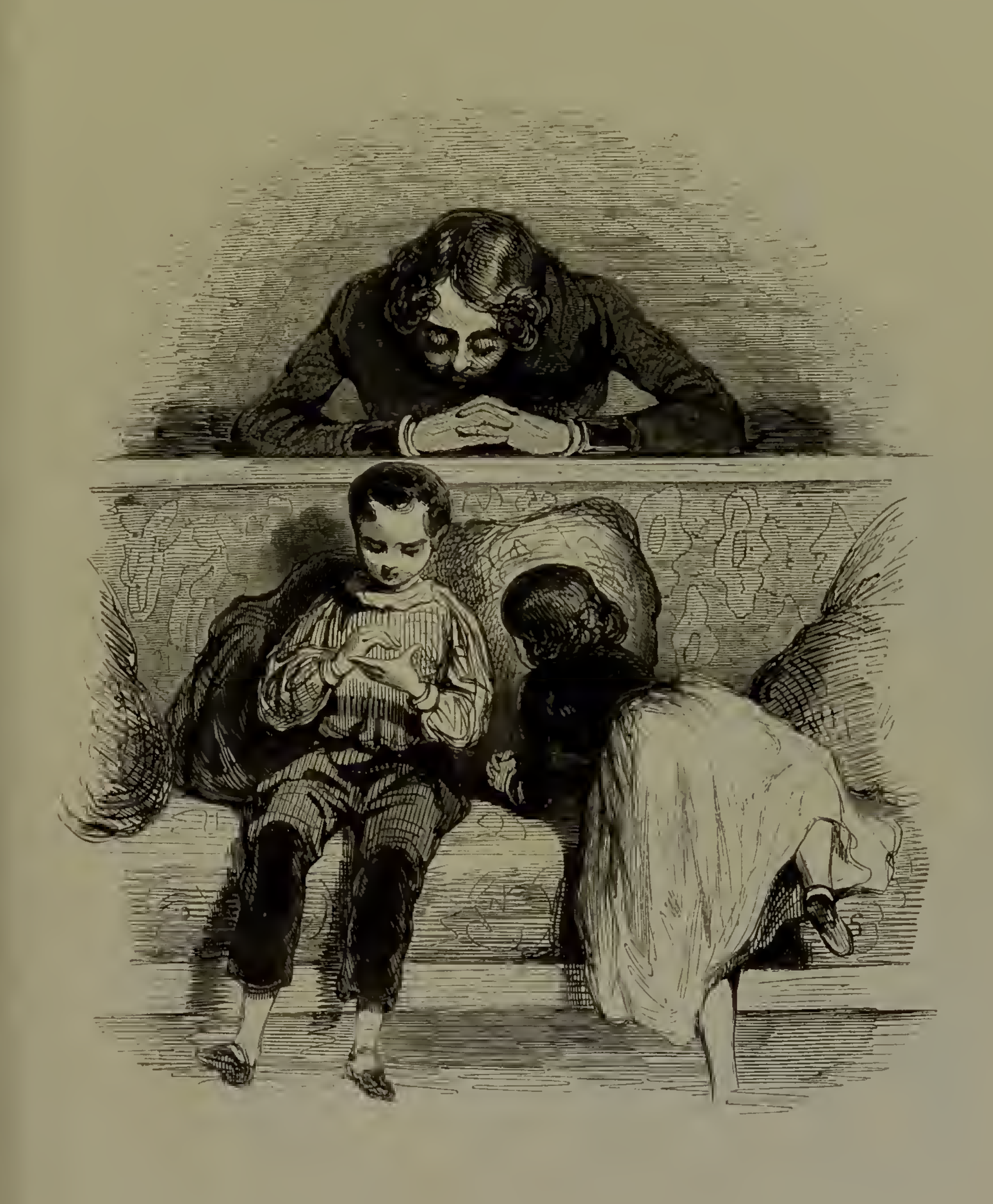
Par Gavarni. Gravé par Diolot.



Quand Maman aime bien petit Papa, elle appelle petit Papa « ma Niniche. »

Par Gavarni

Gravé par Baulant



Je le dirai!... que t'as encore pris dans le petit pot, du rouge que Maman se met.

Par Gavarni

Gravé par Lavieille.



Mère, est-ce que c'est le crevé de ce matin que t'as dit que ça serait toujours assez bon pour lui?

Par Gavarni

Gravé par Lavieille.



Mais pourquoi donc, monsieur Bachu, que tu viens toujours embêter papa comme ça, pour ta mécanique?

Par Gavarni. Gravé par Loiseau



Maman ! maman ! ce Monsieur du Luxembourg, que tu as dit (tu sais bien) que c'était un grand ami de papa !... il n'a pas salué !... Ah ! par exemple, en voilà un malhonnête !

Par Gavarni. Gravé par Verdeil.



Tu ne sais pas, petit papa?... cet animal de Maurice, il n'a fait que faire pleurer maman... Qu'est-ce que ça lui fait, à lui, que tu invites monsieur d'Albert à dîner? tiens!



Si tu touches encore à la bouteille du vin muscat, tu seras bien attrapée, parce que papa a fait une marque au bouchon et une marque au goulot.



— Houp ! houp ! papa.. Ah ! mais tu ne fais pas si bien le cheval que Janisset, dame !

— Qu'est-ce que Janisset ? un de tes petits camarades ?

— Tu es farce, papa... Janisset, il est un officier des soldats du roi, qui venait tous les jours, tous les jours, tous les jours ici, pendant que tu n'y as pas été !... Houp ! houp !... Et quand il est parti pour l'armée des Bédouins... houp ! houp ! maman a joliment pleuré... Houp !... Ah ! comme il faisait bien le cheval, celui-là !...

Par Gavarni

Gravé par Gauchard.



Papa, empêche donc Françoise de se moquer toujours de moi, parce que je lui dis que M Ward a montré l'anglais à maman !

Par Gavarni. Gravé par Bara et Gérard.



Ils t'ont dit de jouer tant que tu voudras dans la salle à manger ! et ta mère t'a donné .. quatre sous !... malheureux !...

Par Gavarni Gravé par Castan



La canne que papa a trouvée dans l'armoire de maman, le jour qu'il était si en colère, elle était bien plus belle que ça !

Par Gavarni.

Gravé par Lavieille.



Cette madame de Lieusaint est-elle bête ! puisque je suis Charles Dubourg, et que tu es mon papa, tu ne pourrais pas t'appeler Georges Dandin.

Par Gavarni. Gravé par Bara et Gérard.



Est-ce que c'est vrai, mosieu d'Alby, que tu couperais des liards en quatre?...... Sapristi!... comment donc que tu peux faire?



— Voyons! faites attention :

Que doit-on faire lorsqu'on a péché?

— Quand on a pêché?.. Quand on a pêché, tiens! on revient à la Maison Blanche, avec tous les barbillons dans un panier, et ma bonne les mange avec Landerneau. (c'est un grand soldat qui a des bâtons blancs sur la manche)... Moi j'en mange aussi, tiens!

Par Gavarni. Gravé par Diolot



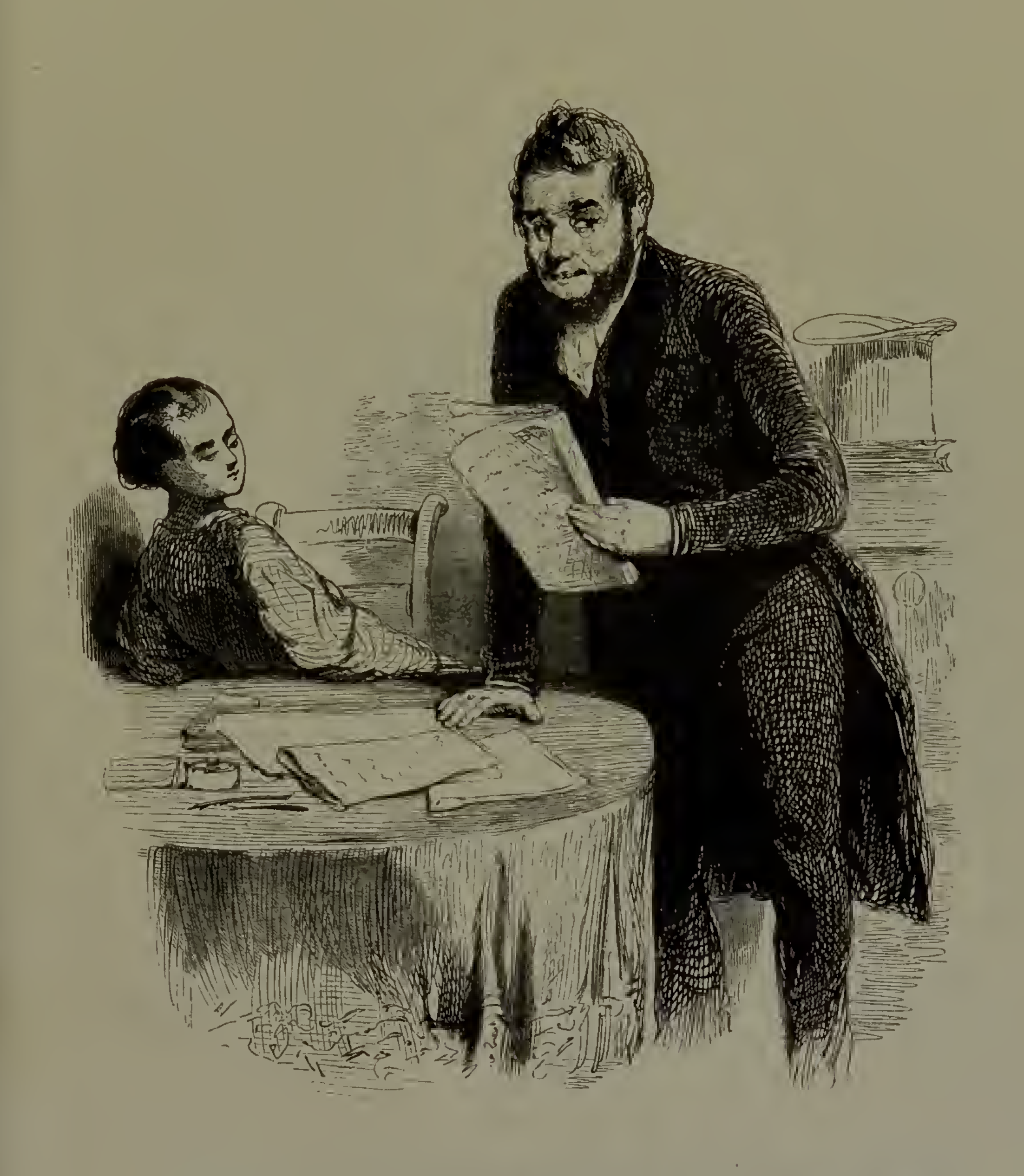
La rose que vous avez donnée à maman?... Ah? oui, oui!... que vous avez manqué de vous casser le cou pour l'avoir?... Eh bien! mon cousin Anatole l'a mise à la queue de Jacobin, l'âne à Matthieu... Maman a joliment ri!... Est-ce que vous en avez encore des noisettes?

Par Gavarni. Gravé par Bara et Gérard.



Maman dit que vous savez tous les secrets de Polichinelle, Mosieu d'Alby : qu'est-ce qui peut donc lui avoir abîmé le nez comme ça.... dites?

Par Gavarni. Gravé par Caqué.



Maman a écrit à mosieu Prosper, et papa a vu la lettre. . Oh ! il était joliment en colère, papa !... parce que maman avait fait une faute.

Par Gavarni.

Gravé par Verdeil.



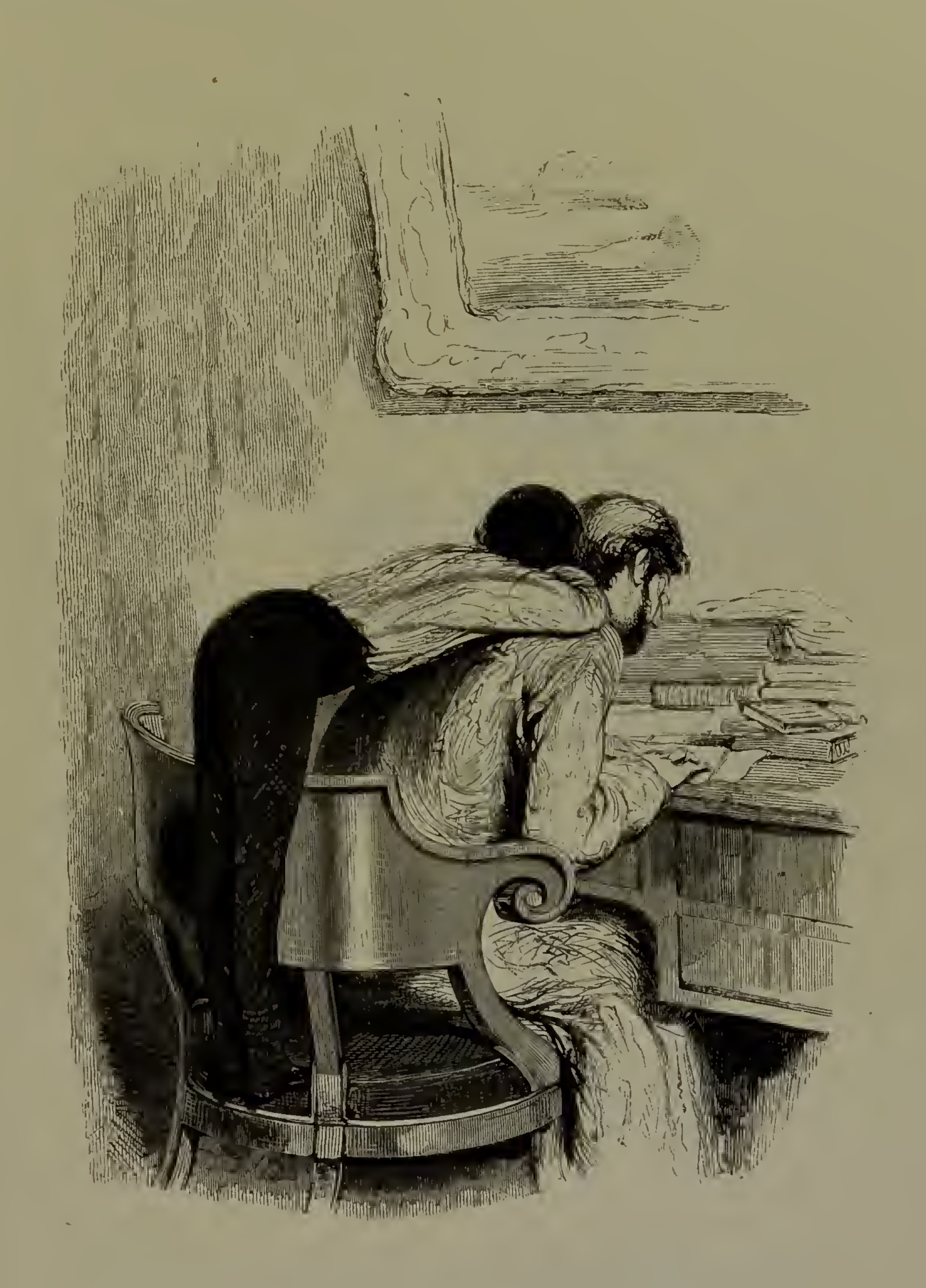
Ma tante Aurélie qui disait, l'autre jour, à maman, qu'elle t'en ferait voir des grises si tu deviens son mari... Papa l'a fait taire.. Des grises, quoi donc, dis?

Par Gavarni Gravé par Leblanc.



Jai assez vu mon cousin, moi, m'man, viens-tu t'en?

Par Gavarni.   Gravé par Tamisier



... Un petit de la pension qui disait que t'étais renégat : j'y ai fichu des giffles...
N'est-ce pas, père, que t'es catholique?

Par Gavarni. Gravé par Lavieille.



Dis donc, Miroux... dis donc, Miroux... de quoi donc que madame Miroux te fait porter ?

Par Gavarni Gravé par Lavieille.



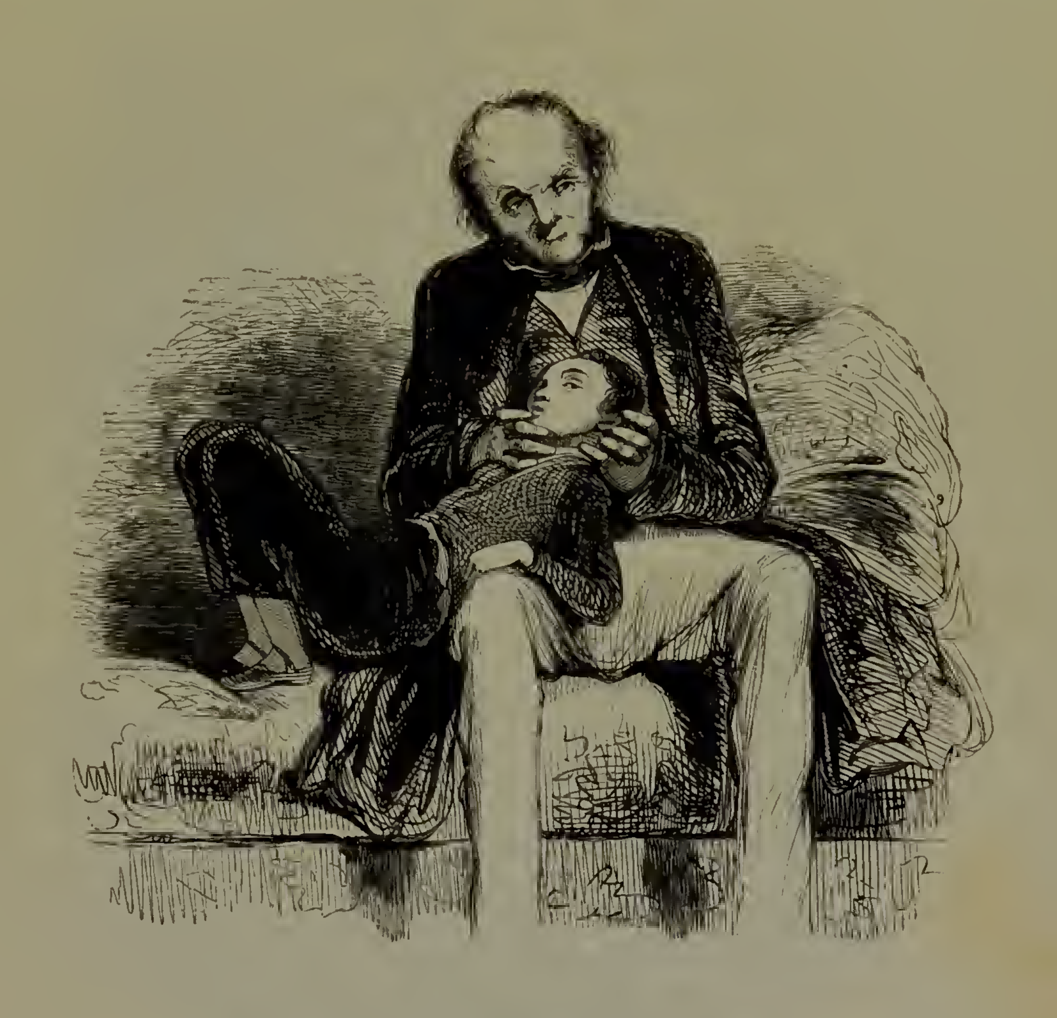
— Petit amour, comment s'appelle madame votre maman ?
— Maman n'est pas une dame, monsieur : c'est une demoiselle.

Par Gavarni Gravé par Regnault



Oh! c'est vrai! t'as les yeux comme les lanternes de ton cabriolet... Ah bien! Clémence a joliment raison, par exemple.

Par Gavarni Gravé par Diolot



— Tu ne sais pas ta leçon, ta tante va venir, tu seras grondé ! ..

— Ah ! oui ! ma tante... elle est avec la grosse femme pour les cheveux... Vous ne savez pas comme c'est long à ôter, vous, ce qu'on met dans les cheveux à ma tante pour qu'ils soient noirs après...



Après dîner, Maman, n'est-ce pas? (j'ai été bien sage) nous irons chez mon bon ami.

Par Gavarni Gravé par Verdeil



— Adieu, Madame, à bientôt, puisque vous permettez que je vienne ainsi vous ennuyer quelquefois.

— Oh! Monsieur, vous ne m'ennuyez jamais.

— Si, Maman, tu as dit, l'autre jour, qu'il était ennuyeux.

— C'est pas vrai!... O bien! maman, voilà monsieur Georges qui ment encore!... Maman a dit qu'il était bête et ennuyeux... Voilà.

Par Gavarni

Gravé par Montigneul.

GAVARNI.

ŒUVRES CHOISIES

TRADUCTION

EN LANGUE VULGAIRE.



J. HETZEL.

1845

TRADUCTION EN LANGUE VULGAIRE.

Si l'on en croit les savants (et mieux vaut les croire que de devenir savant à son tour), les langues de la haute antiquité avaient toutes deux faces. L'une, réservée aux oreilles de pierre des dieux et aux arcanes de la science, se nommait la parole sacrée. Quant à l'autre idiome, comme il ne servait, dans la vie, qu'à l'amour, à la poésie, aux arts, au travail, et qu'enfin il n'était compris que de tout le monde, on le traitait de patois de peu, autrement dit de langage vulgaire.

Cette existence d'une langue double, sur les confins mêmes de l'âge d'or, démontre victorieusement l'éternel besoin de la duplicité pour la parole humaine. Mais, ceci reconnu, qu'on nous laisse une bonne fois en paix avec la prétendue supériorité de ces temps trop vantés. — Cacher le néant de la science sous des mots mystérieux, se servir de deux langues pour tromper les sots, ne voilà-t-il pas une dissimulation bien habile? – Triste! triste! triste! comme dit Shakspeare, dont le sublime génie consiste souvent à répéter trois fois de suite la même chose. — Au lieu de cette sotte vénération rétrospective, pourquoi donc ne pas reconnaître plutôt l'extrême adresse des savants de nos jours? Pour s'exprimer en apparence dans un langage connu, sont-ils plus intelligibles que les hiérophantes d'Eleusis ou les mages de Chaldée? Certes non, et le respect qu'on a pour eux le témoigne hautement. Pourquoi ne pas admirer avec quelle grâce merveilleuse la langue française surtout sait se prêter aux exigences de la pensée, sans pour cela se séparer de la franchise? Loin d'avoir besoin de se réfugier dans le mythe, quand elle veut n'être pas comprise, elle est tout à la fois claire à plaisir ou embrouillée en diable sans qu'il y paraisse le moins du monde. Pleine de bonhomie dans sa finesse, souple comme une conscience, et rusée comme une vieille maîtresse, elle sait à ravir dire oui et non avec les mêmes mots, la même voix et le même sourire. — Et qu'on ne crie pas à la tromperie, car elle ne prend jamais ses dupes en traître, et leur dit toujours, dans sa loyauté : *Il faut savoir ce que parler veut dire*. Après cela, tant pis pour

ceux qui ont des oreilles pour ne pas entendre, et un esprit pour ne pas deviner.

Et cependant, écoutez les dignes gens qui s'intitulent moralistes. Dès qu'il s'agit du monde et de son langage, les voilà qui gémissent comme Job sur cette abomination de la désolation. A les entendre, l'hypocrisie dicte seule tous nos discours, et chaque salon est un antre de calomnie peuplé de femmes sans cœur et d'hommes sans probité. Puis, à la fin de ces malédictions, l'*antique franchise* remonte toujours au ciel, en se voilant la face de ses deux vieilles mains.

Alors, bonne ascension!

Toutefois, avant d'insulter ainsi tout le monde, sous prétexte de vertu, il serait peut-être convenable de bien voir si l'on a raison.

Par exemple, prenons *Oronte*, — c'est un nom fort aimé de messieurs les moralistes. — *Oronte*, disent-ils, fait des protestations d'amitié à tout venant. Il ne vous connaît que d'hier, et déjà son plus grand bonheur serait de vous être utile. Si jamais quelques ennuis vous survenaient, comptez sur lui; sa bourse et son crédit sont toujours à votre service. N'allez pas surtout vous adresser à d'autres, car il ne vous le pardonnerait de sa vie. Après quoi *Oronte* vous quitte avec un serrement de main expressif, pour aller conter la même chose au premier venu qu'il rencontrera. — Là-dessus, les moralistes se mettent à dire pis que pendre d'*Oronte* pendant quatre ou cinq pages, parce qu'*Oronte* n'oblige jamais personne. — Mais, de bonne foi, pour tout homme sachant traduire de belles promesses en *langue vulgaire*, il est évident que, dans la pensée d'*Oronte*, ses paroles signifient simplement : *Bonjour*, ou *Comment vous portez-vous?* Si donc vous avez la sottise de faire fonds sur de pareils propos, vous méritez parfaitement qu'*Oronte* vous reçoive comme si vous exigiez qu'il nettoyât vos bottes, par la raison qu'il se sera dit, au bas d'une lettre, votre très-humble serviteur.

Quand on pense que, pour n'être jamais dupe, il ne s'agit que d'interpréter ainsi tous les sentiments généreux, n'est-il pas fort étrange de voir encore tant de gens se plaindre d'avoir été trompés?

Certains misanthropes prétendent, il est vrai, qu'il serait peut-être plus simple de ne dire que la vérité. Bien qu'en apparence cette proposition ne paraisse pas complétement dénuée de sens, elle n'en est pas moins, en réalité, la plus injuste et la plus insociale des utopies. Comment! une fois collé

sur une pensée, un mot ne pourrait plus servir à exprimer la pensée contraire? Mais alors, adieu la finesse, adieu la grâce, adieu la coquetterie, adieu tout ce qui compose enfin l'ironie et la médisance, c'est-à-dire l'esprit et la conversation — Rien que cela. — Autant vaudrait, vraiment, déclarer tout de suite l'égalité parfaite entre les imbéciles et les hommes d'esprit.

Et toi, sainte amitié, toi dont toute la douceur résulte d'un échange de railleries intimes voilées de phrases pleines de cœur, que deviendrais-tu sous le règne d'une parole si rigoureuse? Hélas! tu disparaîtrais bientôt de la terre, avec tout ce qui fait le charme du langage et la consolation de la vie.

Non, ne calomnions pas le langage à deux lames; car, s'il sert parfois à la fausseté blâmable, il est plus souvent encore plein d'adorables délicatesses. Grâce à lui, on peut toujours exprimer une opinion sévère sans blesser personne, et pourtant, sans que personne puisse s'y méprendre. Ainsi, votre meilleur ami vient de faire un livre ennuyeux comme une belle tragédie, et un soir, en plein salon, on vous demande votre opinion sur cet ouvrage. Vous répondez: *C'est un livre fort bien écrit.* Chacun sait ce que cette phrase polie renferme de bâillements, et votre ami lui-même ne peut pas s'en fâcher. — Il en est de même des *jeunes filles bien faites.* Dès que le signalement prélude de cette façon, on voit tout de suite leur peu de beauté. Pour celles qui possèdent *un charmant caractère*, estimez-les sans les regarder, car c'est là l'expression consacrée à l'idéal de la laideur.—Mais voyez un peu le grand mal! et qui peut donc jamais être trompé par ces euphémismes de bon goût? — Quand, en vous parlant d'un homme qui n'a pas l'esprit *très-vif*, on ajoute qu'en revanche il est *plein de bon sens*, avez-vous besoin d'entendre ce monsieur, pour savoir qu'il est complétement stupide, et qu'à la première occasion il vous dira que Napoléon était AMBITIEUX? Et les femmes qui vous aiment *d'amitié*, et les amis qui vous parlent de leurs *pertes d'argent*, lorsqu'ils vous supposent besoigneux! Comprendrait-on mieux, si les unes vous avouaient que vous leur êtes insupportable, et si les seconds vous avertissaient de ne pas compter sur eux? Non, cela est plus honnête, mais c'est tout aussi clair. — Et que faut-il d'ailleurs pour lire à cœur ouvert dans ces paroles fermées? Méditer seulement un vieux proverbe qui résume toutes les *traductions en langue vulgaire :*

A BON ENTENDEUR, SALUT.

LAURENT-JAN



„Mon aimable ami
J'éprouve ce matin une contrariété
assez vive. J'ai prêté ma signature
à ma sœur, qui prend en ce moment
les eaux de Spa. Elle a étourdiment
oublié de me laisser les fonds d'un
billet de 400 f qu'on me présente
aujourd'hui. . . . .

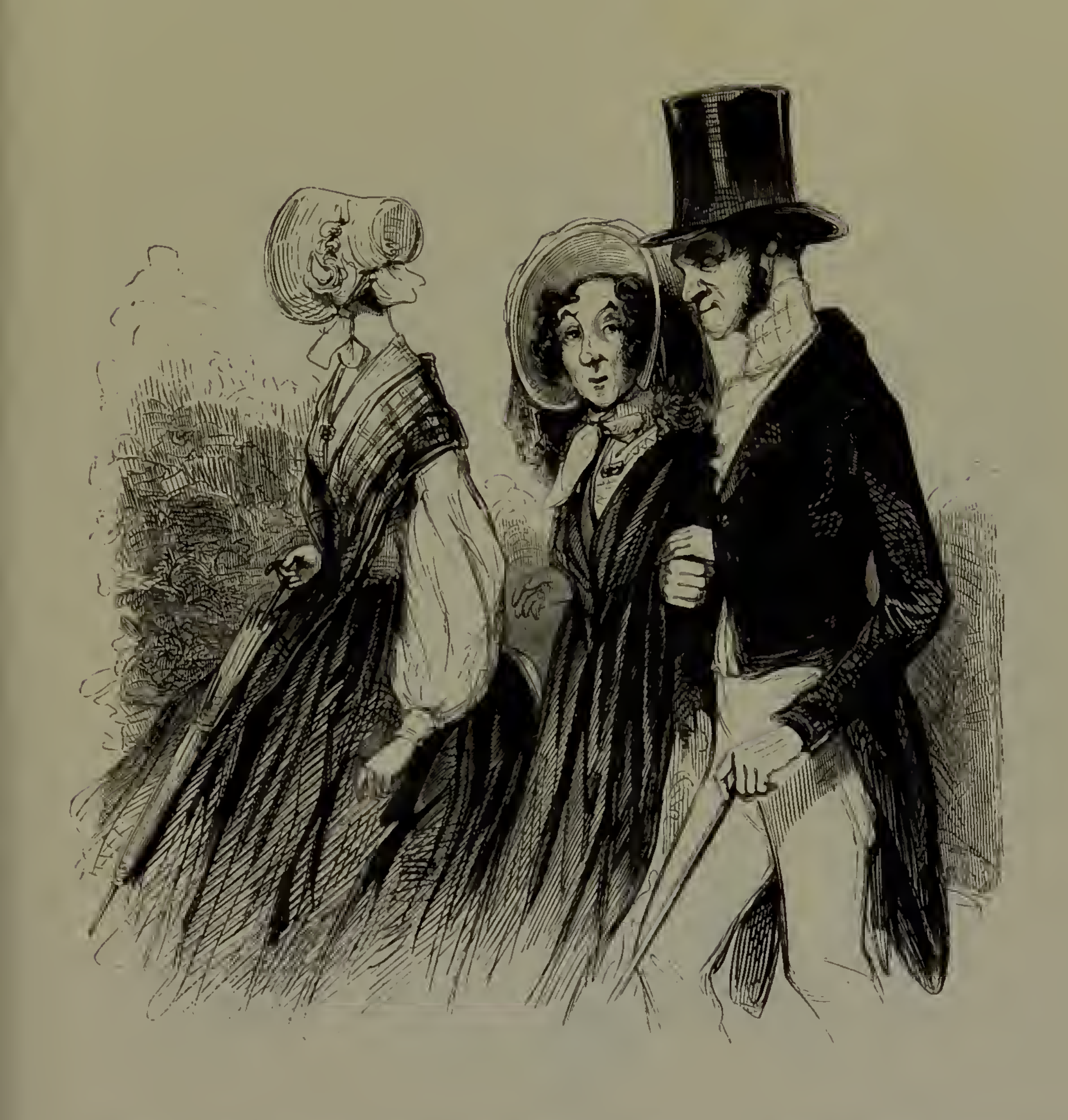
Fanny B.„

Livré à Mr le Marquis de Coquardeau

	huit jours de la félicité la plus pure, garantie, prix net	400	„
	Pour acquit		
	F. Beaupertuis		

Par Gavarni

Gravé par Baulant.



On oublie trop aujourd'hui que les jeunes personnes doivent être mères de famille un jour, et on les élève comme des chanteuses d'opéra!... Je suis mère, Coquardeau, et vaine de mon enfant autant qu'on peut l'être!... pourtant je n'ai pas élevé ma fille pour moi, oh non! mais pour l'honnête homme à qui je la donnerai... et dont mon Aglaé fera le bonheur!...

On désire placer une demoiselle de 19 ans, sachant parfaitement lire et écrire, l'arithmétique, et entretenir le linge. Elle ferait, au besoin, un peu de cuisine. (Affranchir.)

Par Gavarni

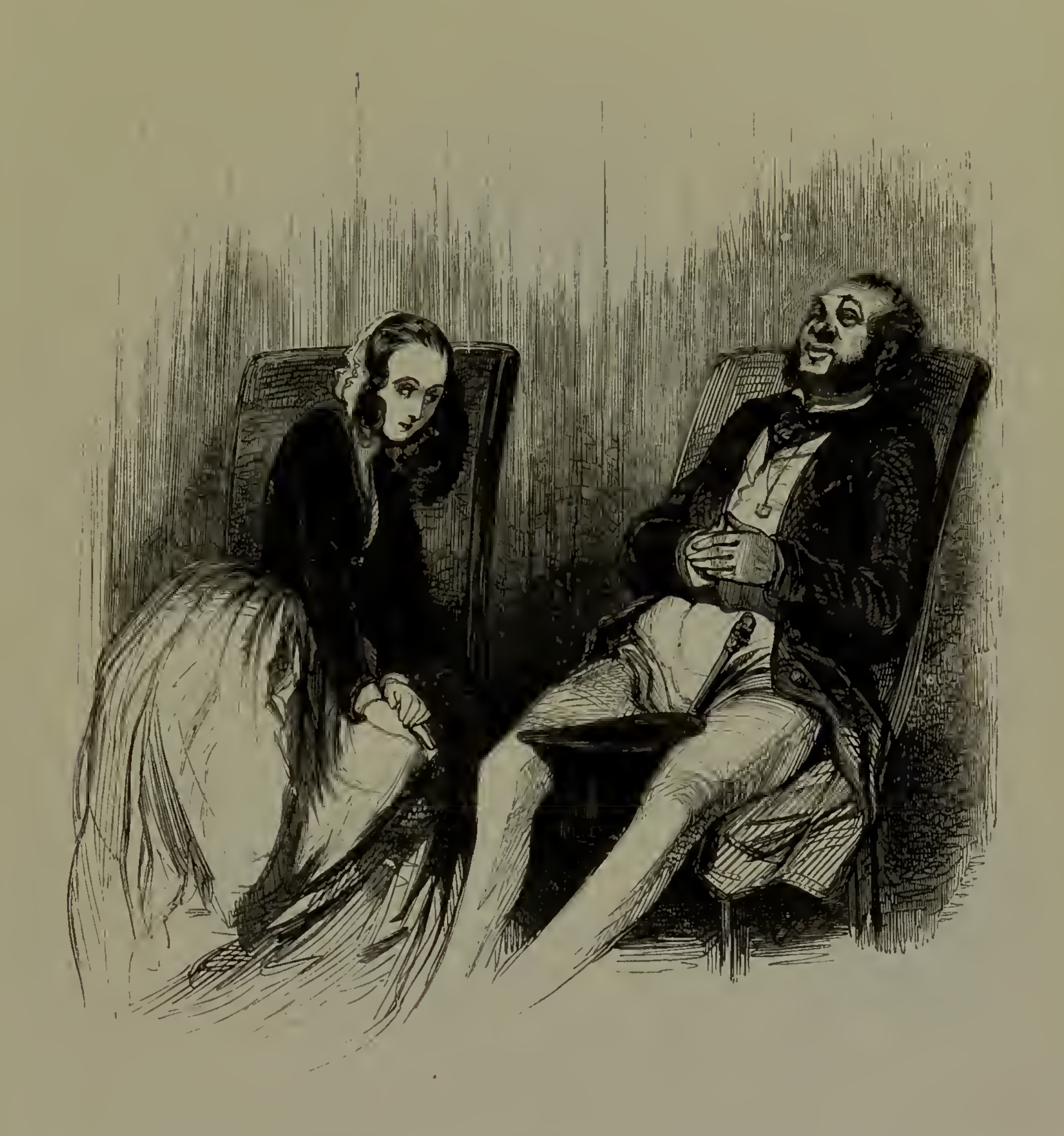
Gravé par Piaud.



... Marie, vous devenez d'une jalousie insupportable !... c'est une inquisition !... il n'y a vraiment pas moyen de tenir à des choses pareilles... je ne pourrai bientôt plus faire un pas !... dire un mot !... J'ai certainement beaucoup d'attachement pour toi, Marie, certainement !... mais...

ON DEMANDE
un
REMPLAÇANT.

Par Gavarni Gravé par Rouget.



Oui, mon cher baron, l'indépendance est certainement une chose précieuse ! mais ne trouvez-vous pas qu'il est dans la vie de ces moments où le cœur éprouve on ne sait quel vague besoin d'émotions intimes que ne satisfont jamais les vains plaisirs du monde?...

On offre des actions dans une entreprise en plein rapport. — Beau dividende !

Par Gavarni

Gravé par Brugnot



„ Anatole ! anatole ! voici trois jours que je ne vous ai vu ; trois jours ! mon ame bien aimé venez ce soir à L'opéra, je tâcherai de vous dire où nous pourrons nous voir demain.....

ORDRE DE SERVICE.

M. Anatole , demeurant rue ,
N° , se rendra, le 24 aout , à 9 heures précises du soir , à L'opéra , en grande TENUE d'été , pour aller de là monter sa garde au poste qui lui sera désigné.

A Paris, le 24 Aout 1840

OBSERVATIONS. Le service est personnel; ne peuvent se faire remplacer que le père par le fils, le frère par le frère, l'oncle par le neveu, le cousin par le cousin, l'ami par l'ami, et cætera ; et réciproquement.

Par Gavarni.

Gravé par Soyer.

GAVARNI.

ŒUVRES CHOISIES

LES

LORETTES.



Origine de la Lorette

J. HETZEL.

1845

LES LORETTES.

En abordant cet intéressant sujet, nous sommes arrêté par une question de linguistique et d'étymologie. Ouvrez tous les dictionnaires, les bons et les mauvais, celui de l'Académie, celui de Restaut, celui de Boiste, celui de Wailly, voire celui de Napoléon Landais, à la lettre L, et parcourez du haut en bas leurs colonnes, et vous n'y trouverez pas le vocable *Lorette*.

C'est peut-être le plus jeune mot de la langue française; il a cinq ans à l'heure qu'il est, ni plus ni moins, l'âge des constructions qui s'étendent derrière Notre-Dame de Lorette, depuis la rue Saint-Lazare jusqu'à la place Bréda, naguère encore à l'état de terrain vague, maintenant entourée de belles façades en pierre de taille, ornées de sculptures.

Ces maisons, à peine achevées, furent louées à bas prix, souvent à la seule condition de garnir les fenêtres de rideaux, pour simuler la population qui manquait encore à ce quartier naissant, à de jeunes filles peu soucieuses de l'humidité des murailles, et comptant, pour les sécher, sur les flammes et les soupirs de galants de tout âge et de toute fortune. Ces locataires d'un nouveau genre, calorifères économiques à l'usage des bâtisses récentes, reçurent dans l'origine, des propriétaires peu reconnaissants, le surnom disgracieux, mais énergique, d'*essuyeuses de plâtres*. L'appartement assaini, on donnait congé à la pauvre créature, qui peut-être y avait échangé sa fraîcheur contre des *fraîcheurs*.

A force d'entendre répondre « rue Notre-Dame-de-Lorette » à la question « où demeurez-vous, où allons-nous? » si naturelle à la fin d'un bal public, ou à la sortie d'un petit théâtre, l'idée est sans doute venue à quelque grand philosophe, sans prétention, de transporter, par un hypallage hardi, le nom du quartier à la personne, et le mot Lorette a été trouvé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a été lithographié pour la première fois par Gavarni.

dans les légendes de ses charmants croquis, et imprimé par Nestor Roqueplan dans ses nouvelles à la main.

Maintenant que nous voilà fixé sur cette étymologie, qui aurait bien pu devenir peu lucide dans deux mille ans, et, comme dit Nicolas Boileau Despréaux :

> Aux Saumaises futurs préparer des tortures,

passons à la définition de la Lorette, car la chose est nouvelle comme le mot. — La Lorette n'est ni une grisette ni une femme entretenue. La grisette se perd, elle n'existe guère plus que dans les romans de M. de Kock, où elle continue à faire des crêpes, à manger des marrons et à boire du cidre, pour l'édification des duchesses étrangères qui étudient les mœurs françaises. — Une profonde différence sépare la grisette de la Lorette. La grisette a un état quelconque, elle est couturière, chamarreuse, brodeuse, etc., etc. Elle travaille toute la semaine, et ne donne au plaisir qu'un jour sur sept : grâce au modique revenu que lui crée son aiguille, elle conserve son libre arbitre et son indépendance. Son amoureux ne peut lui faire accepter qu'une robe, un souper ou quelque bagatelle analogue ; mais elle se nourrit elle-même, le plus souvent, de radis, de lait et de pommes crues, et professe pour les cadeaux en argent monnayé une vertueuse aversion. La Lorette, comme le lis dont parle l'Écriture, *ne file pas et ne travaille pas;* elle a emprunté, sans le savoir, cette magnifique devise à la légende héraldique du pavillon de France. La servitude de la femme entretenue, proprement dite, répugne également à son caractère inégal et fantasque ; elle aime mieux courir les chances d'aventures compliquées et d'amours multiples. Ordinairement fille de portier, la Lorette a eu d'abord pour ambition d'être chanteuse, danseuse ou comédienne, elle a dans son bas âge tapoté quelque peu de piano, épelé les premières pages de solfége, fait quelques pliés dans une classe de danse, et déclamé une scène de tragédie avec sa mère, qui lui donnait la réplique, lunettes sur le nez. Quelques-unes ont été plus ou moins choristes, figurantes ou marcheuses à l'Opéra; elles ont toutes manqué d'être premiers sujets. Cela a tenu, disent-elles, aux manœuvres d'un amant évincé ou rebuté ; mais elles s'en moquent. Pour chanter, il faudrait se priver de fumer des cigares Régalia et de boire du vin de Champagne dans des verres plus grands que nature, et l'on ne pour-

rait, le soir, faire vis-à-vis à la reine Pomaré au bal Mabile pour une polka, mazurka ou frotteska, si l'on avait fait dans la journée les deux mille battements nécessaires pour se tenir le cou-de-pied frais. La Lorette a souvent équipage, ou tout au moins voiture au mois. — Parfois aussi elle n'a que des bottines suspectes, à semelles feuilletées qui sourient à l'asphalte avec une gaieté intempestive. Un jour elle nourrit son chien de blanc-manger ; l'autre, elle n'a pas de quoi avoir du pain, alors elle achète de la pâte d'amandes. Elle peut se passer du nécessaire, mais non du superflu. Plus capable de caprices que la femme entretenue, moins capable d'amour que la grisette, la Lorette a compris son temps et l'amuse comme il veut l'être ; son esprit est un composé de l'argot du théâtre, du jockey-club et de l'atelier. Gavarni lui a prêté beaucoup de mots, mais elle en a dit quelques-uns. Des moralistes, même peu sévères, la trouveraient corrompue, et pourtant, chose étrange ! elle a, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'innocence du vice. Sa conduite lui semble la plus naturelle du monde ; elle trouve tout simple d'avoir une collection d'Arthurs et de tromper des protecteurs à crâne beurre frais, à gilet blanc. Elle les regarde comme une espèce faite pour solder les factures imaginaires et les lettres de change fantastiques : c'est ainsi qu'elle vit, insouciante, pleine de foi dans sa beauté, attendant une invasion de boyards, un débarquement de lords chargés de roubles et de guinées. — Quelques-unes font porter, de temps à autre, par leur cuisinière, cent sous à la caisse d'épargne ; mais cela est traité généralement de petitesse et de précaution injurieuse à la Providence.

La Lorette ne peut pas avoir moins de quinze ans (au-dessous elle rentre dans la catégorie des rats), ni plus de vingt-neuf ans. — Que deviennent-elles passé cet âge ? C'est une grave question et qui n'a jamais pu être résolue d'une manière satisfaisante. Que deviennent les fusées après le feu d'artifice ? Que deviennent les bouquets de la veille, les toilettes de bal, quand la fête est finie ? Que devient tout ce qui brille, s'épanouit et disparaît ? — Il est probable, pourtant, que celles qui n'épousent pas de princes étrangers reviennent à leur point de départ, c'est-à-dire, à la loge du portier, et font des ménages dans leurs vieux jours.

THÉOPHILE GAUTIER



— Enchanté, M'sieu, de l'honneur de vous voir !
— Et la santé, Mosieu, comment va-t-elle ?
— Mais... pas mal... Et vous ?

Par Gavarni

Gravé par Lavieille



— Je vous garde un coupon pour Chantereine, jeudi, mon petit Charles : je joue la « Fille d'honneur. »
— Ça sera drôle !
— ... Tous mes amis viennent.
— Ça sera plein !

Par Gavarni. Gravé par Leblanc.



Mon adoré, dis-moi ton petit nom.



— Avoir perdu ses plus belles années, tout ce qu'on avait d'illusion, de simplicité de cœur jeunesse ! avenir !... et tout !...

— Pour un crapaud comme ça !...



— Cré chien ! Loïse, t'as là une casquette...

— Un peu chouette !

Par Gavarni

Gravé par Verdeil



— T'as bien tort, va, ma fille, de laisser ta petite te parler comme ça !...
— Dis : Grand'mère, tu nous embêtes !



Mon petit homme, faut être raisonnable... c'est mon parrain qui veut absolument me faire un sort dans son bien des Bouches-du-Rhône, pour l'éducation de sa petite... Je vas te laisser la mienne...

Par GAVARNI Gravé par BAULANT.



Madame !... madame !... un billet de bal pour un baiser de vous... Madame !... moins cher qu'au bureau !



— Un petit jeune homme qui avait l'air si sentimental!
— Oui... sentimental comme un bilboquet... et ça vous fiche des coups.
— Ça, c'est peu drôle.

Par Gavarni. Gravé par Bara et Gérard.



Dis donc ! ce voleur de bric-à-brac qui voulait reprendre mes Souvenirs et mes Regrets pour quatre livres dix sous...... Vieux Mardochée !

Par Gavarni

Gravé par Verdeil.



— As-tu jamais vu ! Elodie Charnu qui ne vous regarde pas les camarades depuis qu'elle a trouvé un serin de mosieu pour se marier !... ça fait des manières et ça a dansé dans les chœurs, je vous demande un peu, une porte-maillot comme ça !...

— Et qui en avait vu ! des cavalcades !...

Par Gavarni

Gravé par Piaud.



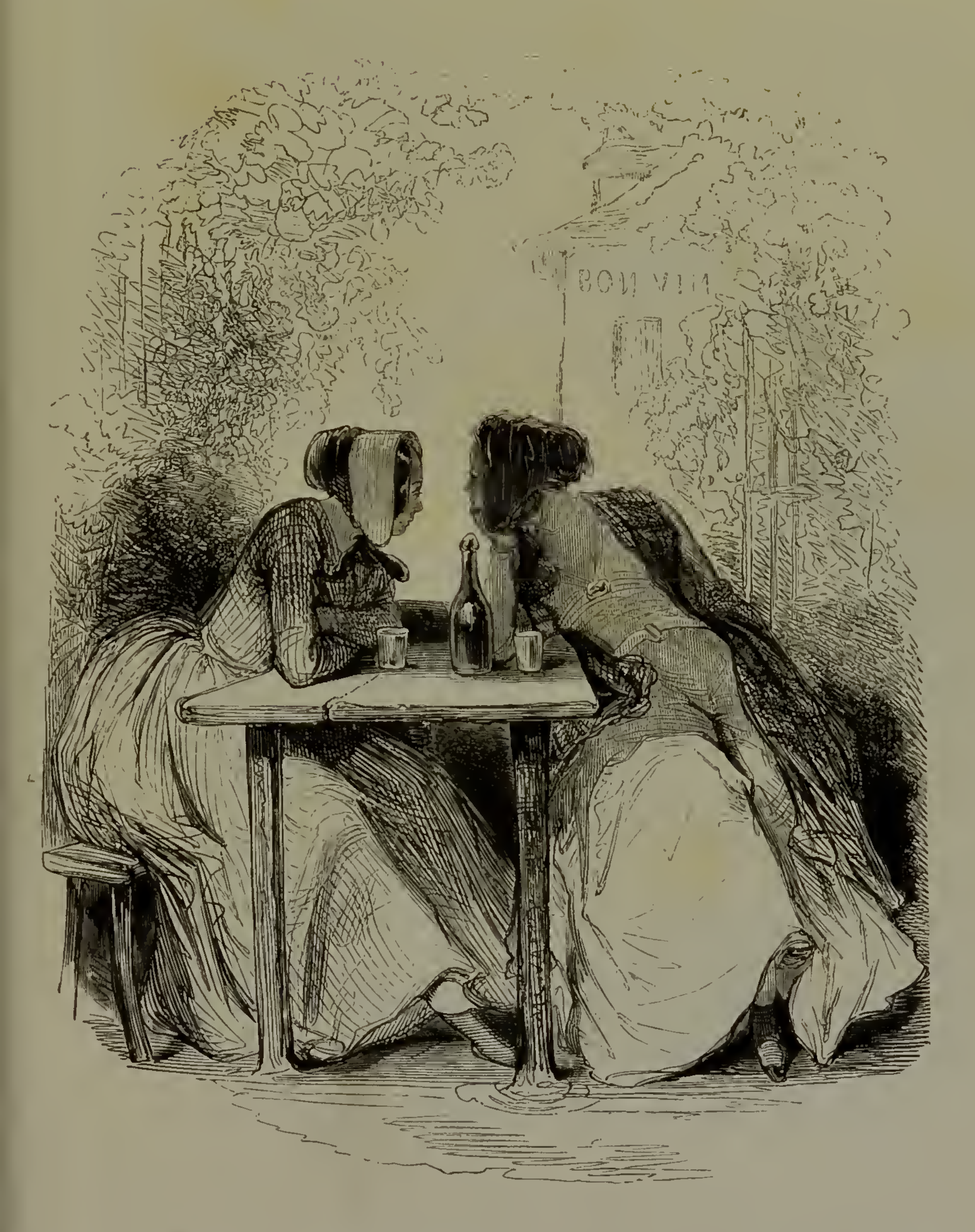
— Tu seras marraine...

— Comment! encore un?... quelle enceinte continue!



— Voilà mon petit Emile qui venait dîner avec moi, juge un peu! et moi qui soupe avec Mosieu chose... un gros comme çà!

— Bête! on dîne avec le gros et on soupe avec le petit.

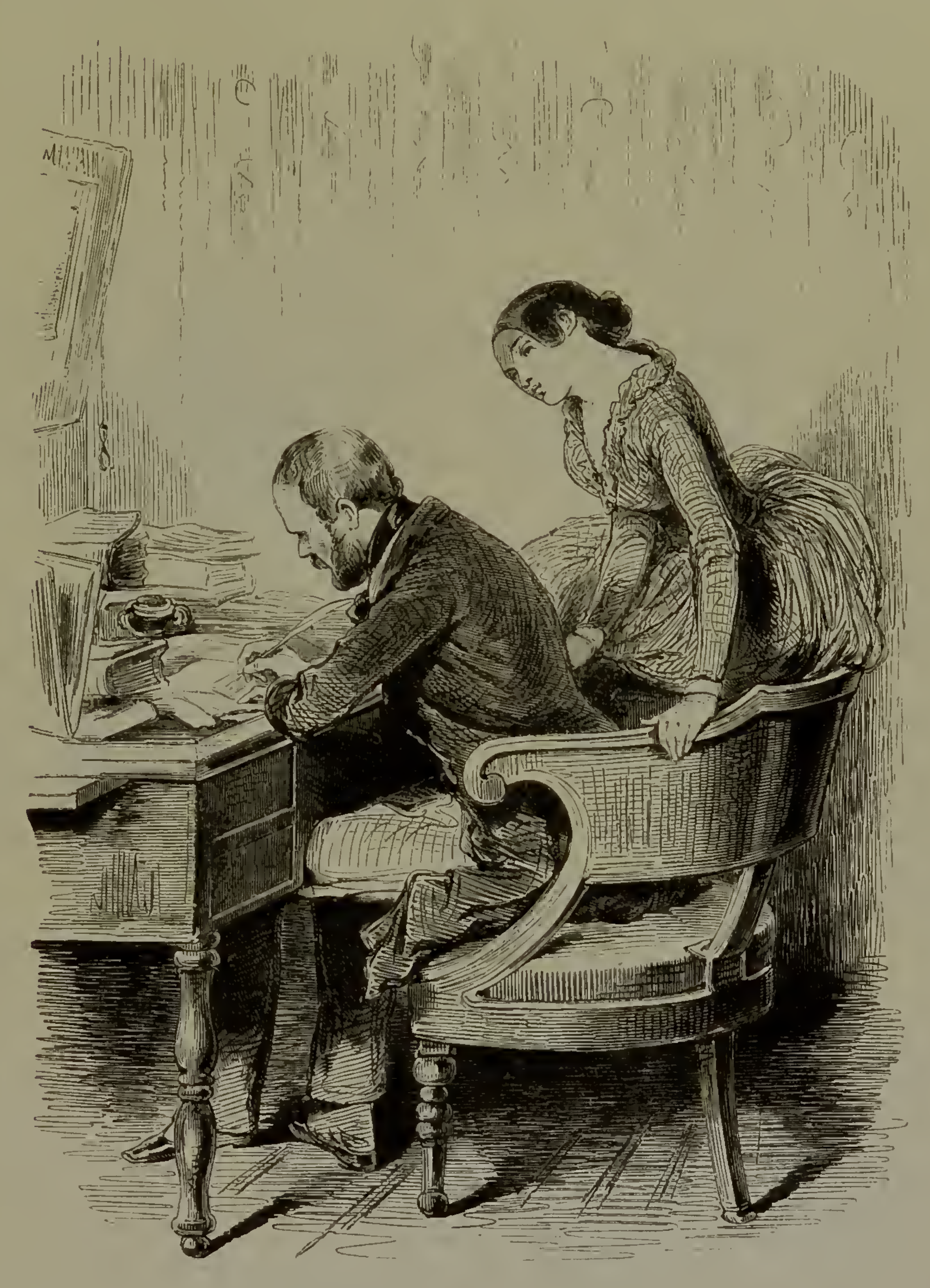


— T'en es donc bien coiffée du petit?

— Tais-toi donc! voilà trois semaines... c'était le jour de la Saint-Médard, un mardi, ma chère... il m'a plu tout de suite.

— Ah! bien, t'en a pas fini avec cet Henri-là... il a plu le jour de la Saint-Médard : t'en as au moins pour quarante jours.

Par Gavarni Gravé par Rouget



« Paris, le 26 Octobre 1841.

— « Au premier janvier prochain, je payerai, à l'ordre de mademoiselle Beaupertuis, la « somme de trois cent deux francs soixante-quinze centimes, valeur reçue... (en quoi?... en « affection? en tendre intérêt? en dévouement?) »

— Pas de bêtises! voyons!

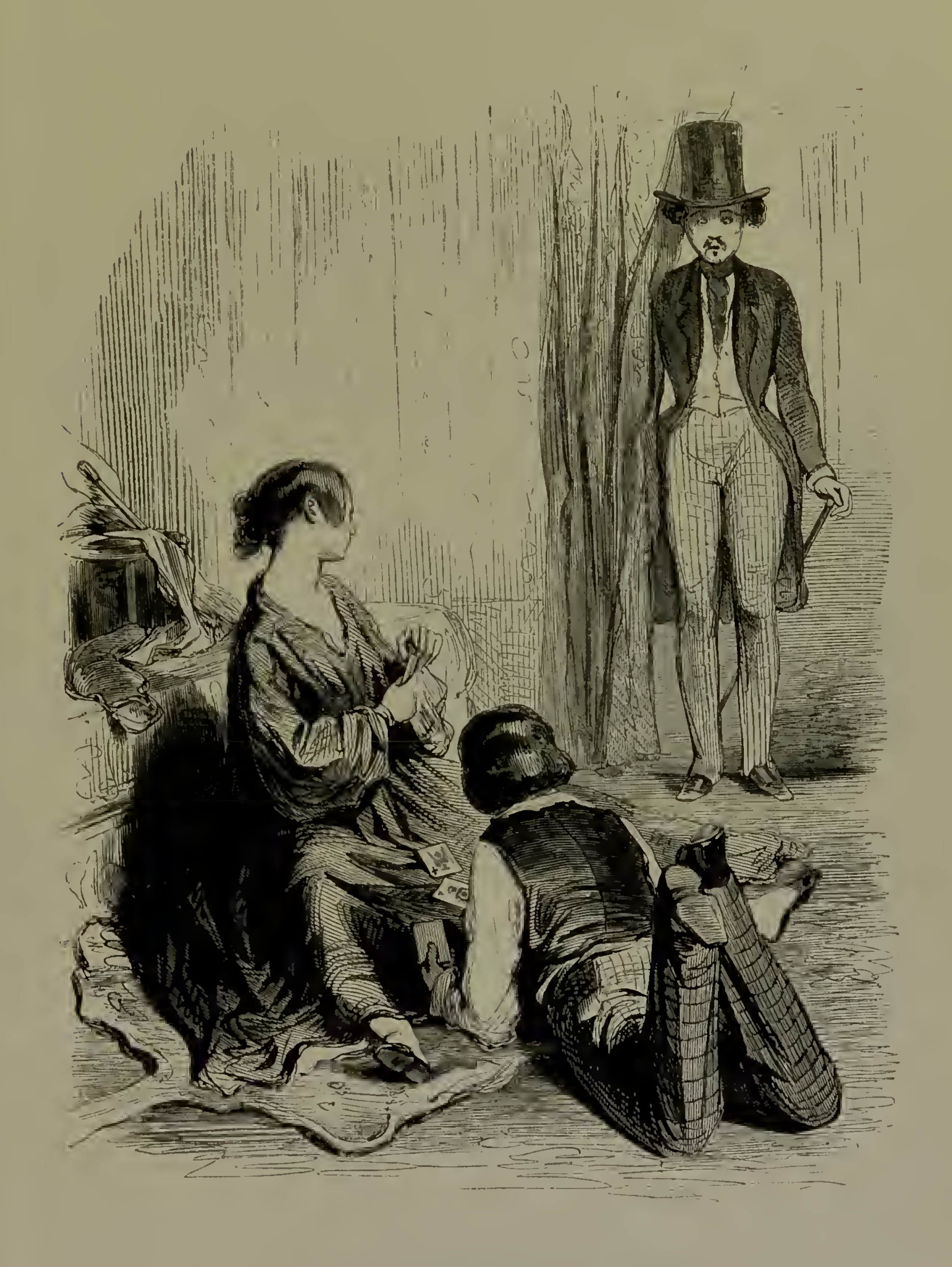
— « En marchandises. »

BENJAMIN COQUARDEAU.

Par GAVARNI. Gravé par BARA et GÉRARD.



Le roi de trèfle en voyage : la femme brune attend un blond.... et voici le valet de cœur : réussite !



Valet de trèfle et valet de cœur... — Bataille !

Par Gavarni Gravé par Brevière.



On fait des contes à l'actionnaire.

Par Gavarni. Gravé par Guillaumot.



On rend des comptes au gérant.

Par Gavarni. Gravé par Diolot.



— J'ai eu bien du chagrin, allez ! mon bon Henri, depuis que je ne vous ai vu : j'ai perdu mosieu Fortuné !

— Le père de votre petite ?

— Non, Henri... son parrain !

Par Gavarni Gravé par Bara et Gérard.



Me souffler un amant, toi!... à moi!... oh! que tu es bien heureuse que ça n'est qu'Anatole! car si ç'avait été mon Emile, oh! quelle vénérable tripotée je vous ficherais, ma poule!

Par Gavarni Gravé par Baulant.



— Ce que c'est pourtant que nos sentiments!... sais-tu que faut convenir que c'est bien farce, Minette, quand on examine ça!...

— ... Une forêt de Bondy, quoi!...

Par Gavarni.

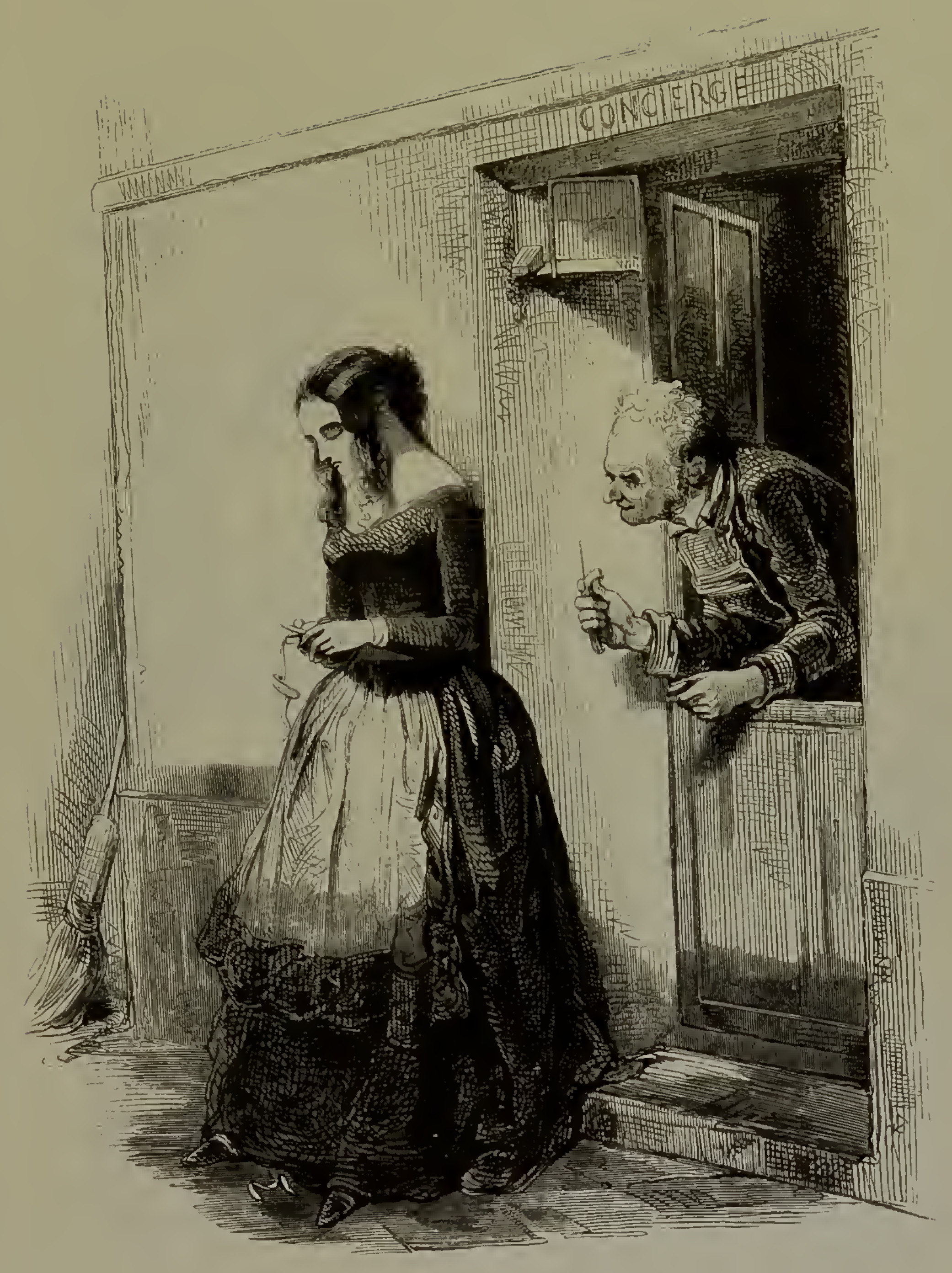
Gravé par Lavieille.



...... Je vous dis, moi, que ça n'est pas à votre général, qui a des pieds à dormir debout, parce que je viens de voir son cabriolet à la Bourse!... et que c'est à Alfred ces éperons-là!... et que vous êtes une bête à deux fins, miss Anna!...

Par Gavarni.

Gravé par Bara et Gérard.



— M'ame Norine!

— Hein?

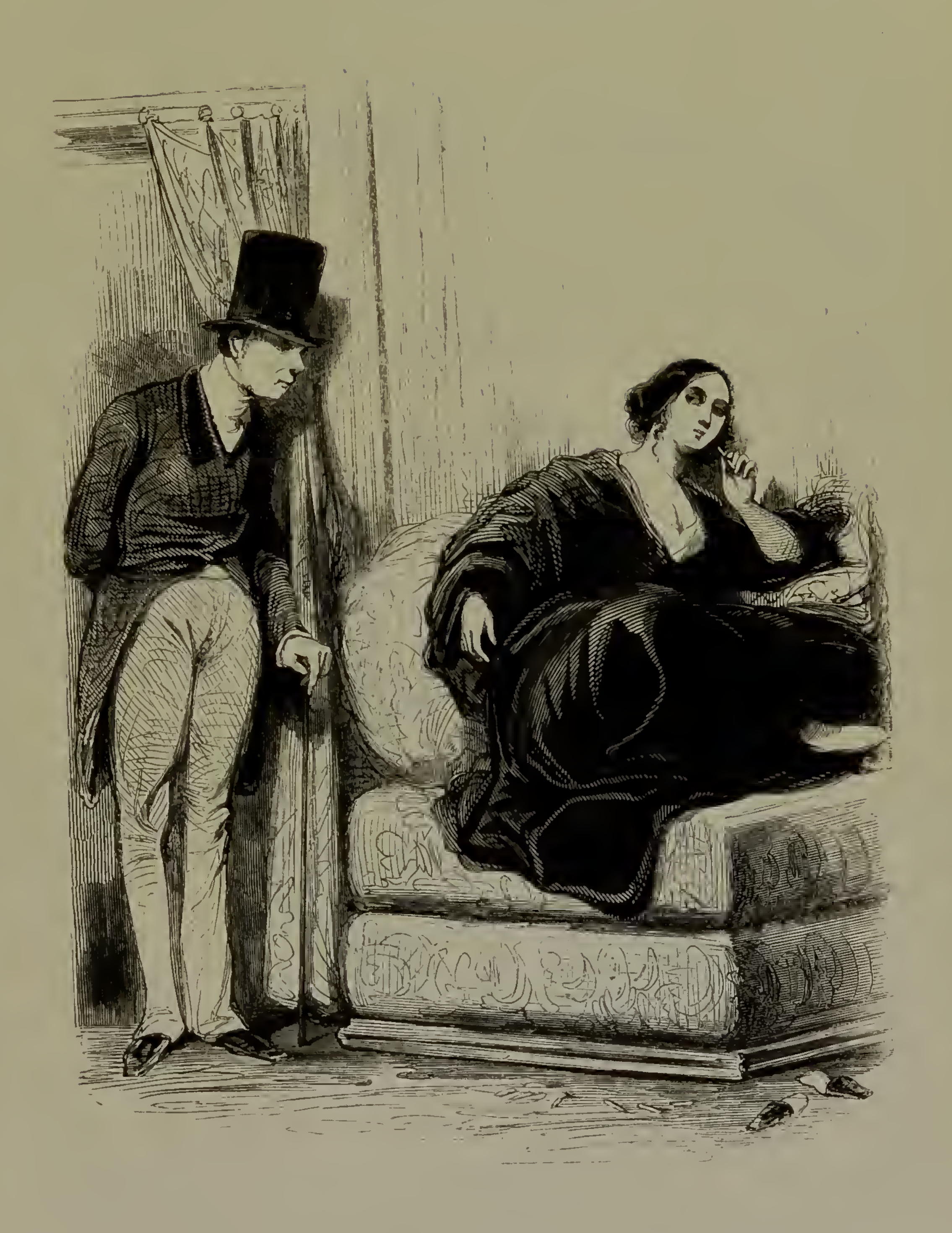
— Y a quarante ans, je croquais les pommes vertes et je n'haïssais pas les femmes mûres.

— Après...

— Après?... quand j'ai aimé les pommes mûres, j'ai aimé les femmes vertes

— Vieux passionné!... allez donc manger vos pommes cuites!

Par Gavarni Gravé par Belville.



RONDE-MAJOR

Par Gavarni. Gravé par Brevière.

GAVARNI.

ŒUVRES CHOISIES

LES

ACTRICES.



J. HETZEL.

1846

LES ACTRICES.

Idées souriantes ou pruderie envieuse, que de contraires interprétations soulève cette parole :

C'est une actrice !

Pour tout jeune homme, ce mot entre-bâille la porte d'un paradis sans arbre défendu. Laissez courir son imagination, et, à travers mille images gracieuses, elle se frayera sans broncher son chemin vers l'espérance. Il en restera là, il est vrai ; mais à quoi bon tenter ce que l'on se plaît à croire si facile? — Du reste, si une actrice n'est pas notre premier amour à tous, c'est à coup sûr notre première ambition et le rêve le plus assidu de notre jeunesse. — Une actrice ! — En cherchant bien dans la mémoire de son cœur, chacun doit se rappeler avec quelle émotion étrange, cachée sous un petit air vainqueur, il prononçait ce mot. — Et cependant, en fin de compte, on ne sait guère ce que l'on aime. Est-ce la femme ou le rôle? Est-ce Ophélia, Marinette, Clélie, ou mademoiselle Florval? Mais qu'importe après tout? Cela dure tant qu'on peut, comme toutes les chimères heureuses. Puis, un beau jour, vous rencontrez votre idole en femme, et donnant le bras à un lourdaud qu'elle a cru riche, ou à un sot qu'elle croit aimer, et tout est dit.

En thèse générale, pour se guérir d'une passion de théâtre, la vue de l'amant est un remède sûr.

Voulez-vous, au contraire, une traduction tout opposée à celle-ci? Parlez d'actrice devant une mère de famille. Aussitôt, le dédain factice de l'envie, déguisée en morale, se manifestera par les plus amers axiomes de la vertu ennuyée. — Mais aussi, quelle fantastique existence que la vie d'actrice, selon ces réquisitoires moins vertueux que maladroits! Que de séductions dangereuses et de ruses perfides! Que d'intrigues, de scandales et d'impudeur dans ce monde de perdition ainsi représenté! — Si bien qu'à cette chaste indignation de sa mère, toute jeune fille se prend à rêver un

monde d'amours, de coquetterie, de fleurs, de chants et de folles joies, à faire descendre un saint du ciel pour s'y damner.

Malheureusement, hélas! ce ne sont là que de trop flatteuses calomnies, et les coulisses ne sont guère moins ennuyeuses que les salons les plus amusants.

Mais, veuillez donc persuader aux honnêtes femmes que les seules femmes au monde qui ne puissent pas avoir d'intrigues, ce sont les actrices.

Essayez donc de démontrer à un jeune homme que la seule créature de Dieu qui n'ait pas le temps d'aimer, c'est une actrice.

On vous rira très-nettement au nez.

Et cependant la vérité est là. — Pourquoi donc, vraiment, des femmes libres de toute hypocrisie comme les actrices (et c'est là, du reste, leur seule liberté); des femmes qui peuvent congédier, en souriant, l'amant de la veille en présence de l'amant du jour, se donneraient-elles la vanité gênante de l'intrigue? A quoi bon, pour elles, tromper? Et d'ailleurs, qui tromperaient-elles? Ne sait-on pas constamment le nom des heureux, et souvent même jusqu'aux raisons, chiffrées ou non, de leur bonheur? Reconnaissons donc l'extrême loyauté des actrices en fait de sentiments faux; et disons, au risque d'être vrai, qu'il y a plus d'intrigues, de ruses et de trahisons dans une *faiblesse* de femme honnête, que dans tous les accidents amoureux de la vie d'une actrice.

— Mais, s'écrieront les vieux Don Juan de théâtre, ceci n'enlève rien aux actrices de leur esprit si hardiment imagé, et si fringant à la réplique.

Et pour preuves, ils entameront le répertoire des vielles saillies que ces dames se transmettent depuis Sophie Arnoud. — Sur quoi nous les arrêterons net. — Ah! mon Dieu, oui. — Car, en fait de bons mots, ceux qu'on répète n'ont jamais été dits. Ce sont choses qui se font à loisir comme les dévouements historiques et les dernières paroles des grands hommes. — Toutefois, méconnaître une certaine verve chez les actrices serait une injustice au rebours; mais pourtant, écoutez-les bien, et vous verrez que le plus clair de leur esprit consiste, peut-être, à oser dire avec des jupons ce qui, d'ordinaire, ne se prononce qu'avec des culottes (*vieux style*).

Non, les actrices ne sont ni plus coquettes, ni plus trompeuses que les autres femmes; non, elles ne ressemblent en rien à ces joyeuses Madeleines sans repentir, à ces Armides voluptueuses et perfides, à ces sirènes sans

queue de poisson, créées à leur intention par la terreur des familles et par la vanité des gros protecteurs de cinquante ans. — Et c'est grand dommage ! — Il serait vraiment désirable de pouvoir se désennuyer parfois des bonheurs respectables, auprès de créatures aussi adorablement perverses, — si elles existaient ! — Mais s'il est, au contraire, une carrière prosaïque et cerclée d'ennuis pour une femme, c'est celle du théâtre. Vous parlez de liberté : quel esclave est donc rivé à une chaîne aussi courte que celle qui attache l'actrice au public? Et que de maîtres sans compter le public ! L'actrice doit plaire et sourire à tous, heureuse encore quand il ne lui en coûte qu'un sourire ! Aussi fait-elle, avec raison, payer son esclavage le plus chèrement possible. Son insouciance pour la fortune consiste à vendre son talent au plus haut enchérisseur, et sa légèreté ne l'entraîne jamais à faire que des folies d'un excellent rapport. — Sans parler de la cause de leur beauté, qu'elles plaident chaque soir devant la rampe, les actrices poussent souvent l'amour de la justice jusqu'à plaider à tout propos, et signent toujours, dans leur désintéressement, moins de billets doux que de papiers timbrés. Loin d'être folles et dissipées, les actrices sont donc de fort sensées personnes, plus occupées de leurs intérêts que de leurs plaisirs, et moins jalouses de leurs plus belles amours que de leur moindre rôle. On en voit même qui savent placer leurs caprices avec une prévoyance aussi sage que celle des mères quand il s'agit d'établir leurs enfants. Excellents garçons, du reste, avec leurs amis, et d'un dévouement à toute épreuve pour leurs camarades — laides, — les actrices sont surtout d'une bonté touchante pour celles de leurs rivales qui ne réussissent pas. Nulle différence bien sensible n'existe donc, comme on voit, entre les actrices et les autres femmes. Et comment, d'ailleurs, en serait-il autrement? La comédie serait-elle chose si étrangère aux femmes, que la jouer en public fût une raison de changement pour elles? Nous le croyons peu. Aussi déclarons-nous que les actrices sont tout simplement de charmantes femmes, — quand elles sont charmantes.

Et maintenant, libre à vous de penser, si bon vous semble, que toutes les femmes sont plus sûrement encore de charmantes actrices.

Un Directeur de théatre.



AU PETIT LEVER.

1er Feuilleton. — Il est impossible de montrer plus d'esprit, plus de gaieté, plus de finesse, que ne le fait madame Polydor dans le rôle de Suzette; il est impossible d'être plus gentille et mieux tournée.

2e Feuilleton. — Décidément, madame Polydor se montre de plus en plus insignifiante dans le rôle de Suzette

3e Feuilleton — Etc., etc., etc., etc.

Par Gavarni.

Gravé par Lavieille.



— Un rôle charmant.

— Quoi?

— Un tambour.

— Encore! Mais, auteur de mes maux, vous ne pouvez donc rien faire sans tambours ni trompettes?



J'avais demandé un petit chapeau .. mais votre patron n'en fait jamais qu'à sa tête!

Par Gavarni Gravé par Tamisier



Voilà M. Granger qui apporte le bancal à Madame. Il y a aussi un chasseur qui apporte un bouquet et un billet ; le bouquet ne sent rien, mais le billet sent bon.

Par Gavarni.

Gravé par Leblanc

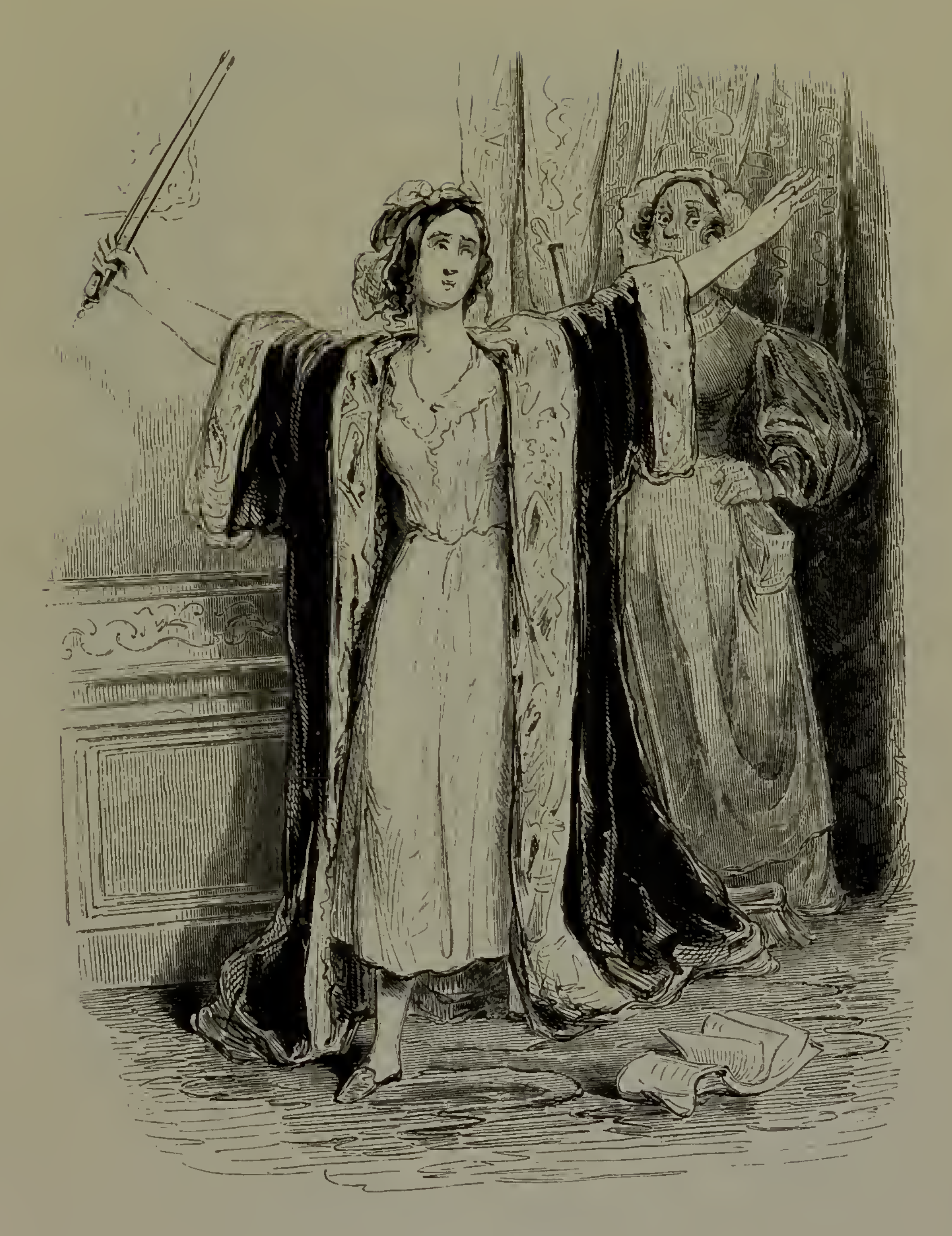


LE ROLE.

« Vois : les flots de la mer inhumaine n'ont rien laissé pour nous sur le sable. Le vent meurtrier du désert a passé sur l'arbre du voyageur, dont la branche, hélas ! est stérile... Hélas ! mes yeux ont en vain cherché les grains nourriciers dans l'herbe odorante que l'ouragan a fauchée, et dans les nids abandonnés les petits des oiseaux du rivage !... O ma mère... ma mère !... j'ai faim ! »

— Eh bien, v'là ton café, Titine.

Par Gavarni. Gravé par Rouget.



« . . . . A l'heure du danger,
Mes sœurs, mes faibles sœurs, sans défense on nous laisse !
Eh ! comment pourrions-nous sauver notre jeunesse
Et nos foyers qu'on livre à l'or de l'étranger ? »

Par Gavarni.

Gravé par Bara et Gérard.



L'ETUDE.

« Te voilà donc enfin, monstre souillé de crimes! »

Par Gavarni Gravé par Lacoquery.



Ah! Seigneur, protégez une vierge chrétienne.



— Nous soupons chez Véry, Chozikof et moi, avec Mlle Beaupertuis... Viendrez-vous, ma charmante?

— Votre proposition, Monsieur le comte, est de nature à compromettre gravement les intérêts de notre fidèle alliée l'Angleterre... Toutefois nous y réfléchirons; mais, quoi que nous ayons résolu, nous garderons le secret à la Russie; nous vous en donnons, Monsieur le comte, notre parole royale.

Par Gavarni. Gravé par Brevière.



Madame Charmant, vous avez dit votre scène du pavillon comme un ange : c'est parfait ! mais ne montez pas l'escalier si vite : faut laisser à sir Arthur le temps de se tuer.

Par Gavarni Gravé par Guillaumot



— Ici, c'est la route au fond de la vallée, et me voilà dans ma berline, dont l'essieu se brise à vingt pas de ton châlet.

— Ça n'est pas vrai; c'est le sommet de la montagne, puisque je viens de traire mes blanches brebis, et que je cueille des fraises pour ton déjeuner.

Par Gavarni Gravé par Gusman.

ŒUVRES CHOISIES DE GAVARNI.

GAVARNI. — INTRODUCTION PAR THÉOPHILE GAUTIER.

LES ENFANTS TERRIBLES. — NOTICE PAR THÉOPHILE GAUTIER.

TRADUCTION EN LANGUE VULGAIRE. — NOTICE PAR LAURENT JAN.

LES LORETTES. — NOTICE PAR THÉOPHILE GAUTIER.

LES ACTRICES. — NOTICE PAR UN DIRECTEUR DE THÉATRE.

Paris. — Typ. Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

